

Manuel Alberto Carvalho Vicente

MADAGASCAR AVANT QUE LES PORTUGAIS N'Y ARRIVENT



CLEPUL | Centro de Literaturas
e Culturas Lusófonas
e Europeias
Faculdade de Letras da Universidade de Lisboa

2015

**MADAGASCAR AVANT QUE LES
PORTUGAIS N'Y ARRIVENT**

Titre : *Madagascar avant que les Portugais n'y arrivent*

Auteur : Manuel Alberto Carvalho Vicente

Chercheur intégré du CHAM (Centro de História d'Aquém e d'Além-Mar), Faculdade de Ciências Sociais e Humanas, Universidade Nova de Lisboa/Universidade dos Açores.

Chercheur associé du CLEPUL (Centro de Literatura e Cultura Lusófonas e Europeias), Faculdade de Letras da Universidade de Lisboa.

Collection: FONTES E TEMAS INSULARES, n. 4

Composition et Pagination : Luís da Cunha Pinheiro

Instituto Europeu Ciências da Cultura – Padre Manuel Antunes e
Centro de Literaturas e Culturas Lusófonas e Europeias, Faculdade de
Letras da Universidade de Lisboa

Lisbonne, avril 2015

ISBN – 978-989-8916-22-8

Cette publication a été financée par des fonds nationaux par la “ Fundação para a Ciência e a Tecnologia ” (FCT) dans le cadre du Projet Stratégique «PEst-OE/ELT/UI0077/2014»

Manuel Alberto Carvalho Vicente

**MADAGASCAR AVANT QUE LES
PORTUGAIS N'Y ARRIVENT**

Lisbonne, 2015

Sommaire

Remerciements	9
Introduction	11
1. Les Malgaches, un peuple afro-asiatique	13
1.1. Les données de la génétique	19
1.2. Les apports de la linguistique	23
1.3. Les arguments de l’Ethnologie Comparée	27
1.4. Les données de l’Archéologie	30
2. Les navigations de l’Antiquité dans l’océan Indien occidental	45
2.1. Les navigations de l’Antiquité et Madagascar : questionnements et hypothèses	45
2.2. Quelques prétendues antiquités de Madagascar	57
2.3. Les sources Grecques et Latines et la connaissance de Madagascar	59
3. Madagascar, les navigations Arabes et Extrême-Orientales	65
3.1. L’Île de Madagascar et sa désignation (sous le nom d’ <i>Al-Kumr</i>) par les Arabes	65
3.2. Des austronésiens en Afrique de l’Est et dans l’océan Indien Occidental	73
3.3. Madagascar fut-elle connue par des Chinois, bien avant l’arrivée des Portugais ?	76
4. Marco Polo et Madagascar	81
Conclusion	85
Bibliographie	89

À mes parents et à mon frère

Remerciements

Nous voulons témoigner notre gratitude aux Professeurs Dejanirah Couto, Pierre Vérin, Claude Allibert, Narivelo Rajaonarimanana, Noël Gueunier, Sophie Blanchy, Malanjaona Rakotomalala, Françoise Raison-Jourde, Edmée Fonseca, Pedro Pinto, Luís Filipe Thomas et João Manuel de Almeida Teles e Cunha.

Nous voulons témoigner notre gratitude au Professeur José Eduardo Franco pour l'aide précieuse qu'il nous a apportée dans la publication de ce travail.

Dans cette reconnaissance, nous tenons aussi à associer Marthe et Roger Rasendratsirofo, Soline Astier et Luís Pinheiro.

Que tous ceux auprès de qui nous avons trouvé aide, conseils et encouragements veillent agréer l'expression de toute notre gratitude.

Introduction

Notre objectif est de répondre aux questions suivantes : a) Est-t-il possible replacer la construction des cultures malgaches dans le cadre historique et culturel de l'océan Indien ?; b) Le monde greco-romain a-t-il connu Madagascar ? c) Le peuplement austronésien et africain de Madagascar représente une énigme ? ; d) Madagascar fut-elle connue par les Arabes, les Austronésiens et les Chinois bien avant l'arrivée des Portugais ? ; e) À l'époque de leurs premières explorations dans l'océan Indien, les Portugais n'étaient pas, eux aussi, déjà au courant de l'existence de Madagascar ?

Nous reconnaissons qu'il est difficile de retracer, même de façon schématique, l'histoire de Madagascar sur tant de siècles mais, si nous l'entreprenons c'est parce qu'il nous semble important d'affirmer que cette île fut, bien avant que les Portugais y arrivent, connue par des marins, des migrants, des marchands... en quête d'autres nouvelles terres, d'autres peuples et de marchandises.

Notre étude s'articule en quatre chapitres : le premier s'intitule " les Malgaches, un peuple afro-asiatique " ; le deuxième présente les navigations de l'Antiquité dans l'océan Indien occidental ; le troisième s'intéresse aux navigations arabes et extrême-orientales dans l'océan Indien occidental ; le quatrième aborde Marco Polo et Madagascar.

C'est évidemment " chausser des bottes de sept lieues " que de vouloir retracer une histoire de Madagascar et l'océan Indien occidental

sur plusieurs siècles. Il fallait pourtant raisonner sur la “longue durée” pour saisir la formation et le devenir de ces immenses espaces¹.

¹ Cf. Ph. Beaujard, *Les Mondes de l’océan Indien*, tome II, “L’océan Indien, au cœur des globalisations de l’Ancien Monde (7^e - 15^e siècle)”, Paris, Armand Colin, 2012, p. 526.

1. Les Malgaches, un peuple afro-asiatique

Plusieurs missionnaires britanniques s'intéressèrent à l'origine du peuple malgache².

Parmi les Français, l'École Grandidier et l'École Ferrand (ou Africaniste) s'affrontèrent dans l'avis qu'elles avaient de l'histoire du peuplement de Madagascar.

La première École – celle d'Alfred Grandidier (1836-1921) et de son fils Guillaume Grandidier (1873-1957) –, “ représente la filière hindo-austronésienne, voire mélanésienne ”. Pour les Grandidier, “ l'Afrique ne tient qu'un rôle annexe, tardif ”, qu'ils réduiraient volontiers “ aux épisodes de traite récents, l'élément noir étant attribué à un apport mélanésien ”³.

² À ce propos, voir : C. Staniland Wake, “ Notes on the Origin of the Malagasy ”, *Journal of the Anthropological Institute of Great Britain and Ireland*, 11 (1882), p. 21-33 ; G. Campbell, “ Theories concerning the Origins of the Malagasy ”, M. Michel et Y. Paillard (sous la direction de), *Australes*, Paris, Harmattan, 1996, p. 127-153 ; G. Campbell, “ Revisitando as origens malgaches ”, *Tempo*, 10/20 (2006), p. 19-21.

³ C. Allibert, “ Migration austronésienne et mise en place de la civilisation malgache. Lectures croisées : linguistique, archéologie, génétique, anthropologie culturelle ”, *Diogenes, Les routes de l'Histoire*, 218 (2007), p. 6. En ce qui concerne les idées de l'école Grandidier sur le premier peuplement de Madagascar, voir : A. Grandidier et G. Grandidier, *Histoire physique, naturelle et politique de Madagascar*. Vol. IV : *Ethnographie*, tome 1 : *Les habitants de Madagascar*, Paris, Imprimerie Na-

La deuxième École – celle de Gabriel Ferrand (1864-1935) –, attribue l’apport austronésien du peuplement de Madagascar au monde indonésien principalement ; cet apport est ancien mais Ferrand “ le fait précéder par le monde bantu ”⁴. Gabriel Ferrand “ en dehors d’un premier peuplement africain non précisé mais qu’il affirme, voit une seconde installation africaine suivie de migrations austronésiennes avec des apports perso-arabes ”⁵ ; ces apports interviennent “ au fil des siècles, au moins dès le X^e jusqu’au XVI^e ”⁶.

Ces deux Écoles furent plus ou moins suivies par les chercheurs du XX^e siècle qui se rangèrent derrière l’une ou l’autre⁷. À titre d’exemple, nous rappelons quelques schémas d’explication proposés par quelques-uns de ces chercheurs :

- Otto Christian Dahl croit à un substrat bantou. Ce linguiste soutient, en 1951, qu’une première immigration indonésienne à Madagascar serait à situer très approximativement autour de 400 ap. J.-C. Ensuite, en 1991, il remonte la date de cette migration protomalgache qu’il attribue à la thalassocratie du Srivijaya vers son début, le VII^e siècle⁸.
- Hubert Deschamps croit à la possibilité d’incursions de pêcheurs africains, en petit nombre et sans établissement définitif à Mada-

tionale, 1908 ; G. Grandidier, “ Madagascar ”, *Geographical Review*, 10/4 (1920), p. 197-222.

⁴ C. Allibert, “ Migration austronésienne... ”, p. 6.

⁵ *Loc. cit.*

⁶ *Loc. cit.* Ferrand développe ses idées sur l’histoire du peuplement de Madagascar dans : G. Ferrand, “ L’origine africaine des Malgaches ”, *Journal Asiatique*, XI/3 (1908), p. 353-500.

⁷ Cf. C. Allibert, “ Migration austronésienne... ”, p. 6.

⁸ Cf. O. Chr. Dahl, *Malgache et Maanjan. Une comparaison linguistique*, Oslo, Egede-Instituttet, 1951, p. 367-370 ; du même auteur, “ Le Substrat Bantou en Malgache ”, *Norsk Tidsskrift for Sprogvidenskap*, 17 (1953), p. 325-360 ; du même auteur, *Migration from Kalimantan to Madagascar*, Oslo, Institute for Comparative Research in Human Culture, Norwegian University Press, 1991.

gascar, en vue notamment de capturer des tortues⁹. D'après lui, une première vague d'Indonésiens, contemporaine des débuts de l'hindouisation en Insulinde, seraient venus à Madagascar ; selon Deschamps, ces Indonésiens auraient contourné l'océan Indien par le nord et auraient fait longuement étape en Afrique de l'Est avant d'arriver à Madagascar¹⁰.

- Raymond Kent et Pierre Vérin montrent “ que les apports bantu sont anciens, voire constitutifs de certains groupes humains de la côte Ouest de Madagascar ”¹¹. Kent considère qu'un article publié en 1957 par une équipe de médecins de l'Afrique du Sud prouve que l'élément africain à Madagascar est important¹². D'après Kent,

⁹ Cf. H. Deschamps, *Histoire de Madagascar*, Paris, Berger-Levrault, 1972, p. 26-27.

¹⁰ Cf. *ibid.*, p. 14-17 et 27-30.

¹¹ C. Allibert, “ Migration austronésienne... ”, p. 6. Cette hypothèse de Kent et de Vérin est développée dans : K. R. Kent, *Early Kingdoms in Madagascar : 1500-1700*, New-York, Holt, Rinehart and Winston ed., 1970 ; P. Vérin, “ Les apports culturels et la contribution africaine au peuplement de Madagascar ”, *Relations historiques à travers l'océan Indien. Histoire générale de l'Afrique*, Études et documents 3 de l'UNESCO, 1980, p. 103-123.

¹² Cf. R. Singer, O. E. Budtz-Olsen, P. Brain et J. Saugrain, “ Physical Features, Sickling and Serology of the Malagasy of Madagascar ”, *American Journal of Physical Anthropology*, 15/1 (1957), p. 91-124. Raymond K. Kent résume ainsi cet article : “ en utilisant des études techniques publiées pour l'Afrique et l'Indonésie en 1947 et 1951, les médecins en arrivaient au pourcentage identique de 15% du chromosome cDe chez les Malgaches modernes et les bantouphones. Ceci est certainement intéressant. Ce qui est plus concluant, c'est qu'en termes de chromosome cDe ‘africain’ les Malgaches sont à 62% Africains-Bantous et à 38% Indonésiens, tandis qu'en termes de chromosome CDe ‘indonésien’, les pourcentages sont encore plus élevés pour les Africains-Bantous à Madagascar que pour les Javanais-Indonésiens, respectivement 67 et 33%. Les trois Sud-Africains, bien sûr, n'étaient pas au courant des recherches, alors en cours, d'anthropologie physique qui devaient être publiées à Paris l'année suivante [M.-C. Chamla, *Recherches anthropologiques sur l'origine des Malgaches*, Paris, 1958], dont les résultats *grosso modo* rejoignaient les mêmes conclusions, à savoir que les Malgaches, malgré leur langue et l'apparence non africaine de beaucoup d'individus – sont pour les deux tiers Africains et pour un tiers Indonésiens. Quant au

“ même si la question doit rester troublante pour certains, les réponses concordantes fournies par l’examen des gènes, des os et du sang établissent que les antécédents humains africains sont bien plutôt dominants qu’accidentels chez les Malgaches. Ceci ne transforme pas les Malgaches en Africains – pas plus que leur langue ne pourrait faire d’eux des Indonésiens ; mais comme le remarquait Lars Dahle, il y a presque un siècle déjà, l’élément africain dans l’Île apparaît trop important pour être expliqué en termes d’importations d’esclaves.¹³ ”

Pierre Vérin considère qu’une contribution importante, voire majoritaire, du peuplement de Madagascar est d’origine africaine¹⁴. D’après cet auteur, les caractères anthropologiques négroïdes à Madagascar sont plus répandus que ceux d’origine indonésienne ; ils représentent la majorité des groupes humains qui entourent les Hautes Terres. Vérin considère que les types physiques apparentés aux Indonésiens et aux Malais de l’Asie du Sud-Est se retrouvent plus communément parmi les Merina (appelés souvent Hova), les Betsileo de la région d’Ambositra et les Sihanaka du bassin du Lac Alaotra, mais on les trouve dans toutes les

second problème, étant donné la fréquence élevée du chromosome cDe à Madagascar (43%) et l’importance relative du trait ‘cellule falciforme’ (environ 5% en tout) les médecins reconnurent que le gène de l’*Hémoglobine S* (environ 5% en tout) n’avait pas suivi un itinéraire maritime direct en provenance de l’Inde ou de l’Arabie mais était passé par l’Afrique avant son implantation à Madagascar” : R. K. Kent, “ Possibilité de colonies indonésiennes en Afrique, avec référence spéciale à Madagascar ”, *Omalysy Anio*, 9 (1979), p. 132.

¹³ *Ibid.*, p. 136.

¹⁴ Cf. P. Vérin, “ Madagascar ”, G. Mokhtar (sous la direction de), *Histoire générale de l’Afrique*, tome 2, *Afrique ancienne*, Paris, UNESCO/Nouvelles Éditions Africaines, 1989, p. 772. Ce même auteur présente les diverses théories sur l’origine des Malgaches, dans : P. Vérin, *Les Échelles anciennes du commerce sur les côtes nord de Madagascar*, Paris, Université de Paris-I, [1972], (Thèse pour le Doctorat d’État Ès-Lettres et Sciences Humaines), vol. I, p. 61-62.

régions de Madagascar¹⁵.

- Paul Ottino défend la participation complète du monde de l’océan Indien aux origines malgaches¹⁶. Pour les Antalaotra Zafiraminia de Madagascar, Ottino proposa d’abord une origine de Mangalore (Inde) pour, ensuite, considérer qu’ils ont une origine malaise¹⁷.
- Claude Allibert montre que la lecture faite par les Grandidier est fautive. D’après cet auteur, il semble que “ les Austronésiens n’aient pas touché l’Afrique (au moins au Mozambique) et donc que les technologies austronésiennes qui se trouvent en Afrique y aient simplement diffusé. Aucun vestige linguistique, ni génétique n’y a été détecté, pas plus que des typologies archéologiques ”¹⁸. Selon Allibert, le passage des Austronésiens vers Madagascar put se faire vers le VII^e siècle ap. J.-C ; d’après lui, la linguistique et l’archéologie soutiennent son hypothèse¹⁹. Claude Allibert défend l’idée que ces apports austronésiens²⁰ “ viennent de la zone Sud de Sulawesi (Bugis, Maanyan), et du Kalimantan (Borneo) ”²¹ ; il considère que “ des caractères d’anthropologie

¹⁵ Cf. P. Vérin, “ Le problème des origines malgaches ”, *Taloha*, 8 (1972), p. 41.

¹⁶ Cf. P. Ottino, *Madagascar, les Comores et le Sud-Ouest de l’océan Indien. Projet d’Enseignement et de Recherches*, Antananarivo, Université de Madagascar – Établissement d’Enseignement Supérieur de Lettres – Centre d’Anthropologie Culturelle et Sociale, 1974, p. 5.

¹⁷ Cf. P. Ottino, “ The Malagasy Andriambahoaka and the Indonesian Leagacy ”, *History in Africa*, 9 (1982), p. 222-223, 225-246.

¹⁸ C. Allibert, “ Migration austronésienne... ”, p. 12.

¹⁹ Cf. *loc. cit.*

²⁰ À ce propos, cf. C. Allibert, *Les apports austronésiens à Madagascar, dans le canal de Mozambique et en Afrique zambézienne. Eléments de réflexion à partir de deux auteurs négligés*, Paris, INALCO, CEROI, 1990 (“ Travaux et Documents ” 12) ; du même auteur, “ Les mouvements austronésiens vers l’océan Indien occidental. La tradition arabico-malgache revisitée ”, *L’Étranger intime. Mélanges offerts à Paul Ottino*, Université de la Réunion, Océan Editions, 1995, p. 61-76.

²¹ C. Allibert, “ Migration austronésienne... ”, p. 12.

culturelle et religieuse ressemblant tels que la croyance en la gémellité enfant-animal mais aussi la pratique de la double sépulture (que l'on rencontre aux Philippines) complètent les supports génétiques et linguistiques. ”²²

- Philippe Beaujard considère “ que les recherches récentes ne semblent pas appuyer l’hypothèse de G. Ferrand et d’O. C. Dahl d’un ‘substrat bantu’ à Madagascar ”²³. Selon cet auteur, “ les premiers Austronésiens installés sur la côte-est africaine étaient cependant mêlés à des populations bantues. Des contacts ont peut-être existé entre ces Austronésiens africains et les colonies austronésiennes présentes aux Comores et à Madagascar ”²⁴.

Plusieurs auteurs abordèrent la question de savoir si les ancêtres des Malgaches sont Austronésiens et Africains²⁵. À coup sûr il y a les deux mais en proportions variables selon les régions. Le problème qui se posait déjà au temps des Grandidier et de Gabriel Ferrand et qui demeure peut-être encore aujourd’hui est celui de savoir qui s’installa en premier de ces deux groupes à Madagascar²⁶. Notre intention est de tenter

²² *Loc. cit.*

²³ Ph. Beaujard, *Les Mondes de l’océan Indien*, tome I, “ De la formation de l’État au premier système-monde afro-eurasien (4^e millénaire av. J.-C. - 6^e siècle apr. J.-C.) ”, Paris, Armand Colin, 2012, p. 539.

²⁴ *Loc. cit.*

²⁵ À part les auteurs déjà cités, nous rappelons : E. Ralaimihoatra, “ Le peuplement de l’Imerina ”, *Bulletin de liaison des professeurs d’histoire et de géographie d’Afrique et de Madagascar* (Mejec-Yaoundé), 1 (1969), p. 39-45 ; du même auteur, “ Éléments de la connaissance des protomalgaches ”, *Bulletin de l’Académie Malgache*, 49-1 (1971), p. 29-33 ; B. Domenichini-Ramiamanana, “ Madagascar ”, M. El Fasi (sous la direction de), *Histoire générale de l’Afrique*, tome 3, *L’Afrique du VII^e au XII^e siècle*, Paris, UNESCO/Nouvelles Éditions Africaines, 1990, p. 727-748 ; F. Esoavelomandroso, “ Madagascar et les îles avoisinantes du XII^e au XVI^e siècle ”, D. T. Niane (sous la direction de), *Histoire Générale de l’Afrique*, tome 4, *L’Afrique du XII^e au XVI^e siècle*, [Paris], UNESCO/Nouvelles Éditions Africaines, 1985, p. 651-668.

²⁶ Cf. C. Allibert, “ Migration austronésienne... ”, p. 7.

d'étudier et de "chronologiser" les migrations des populations qui ont contribué à la formation de la culture malgache²⁷ en nous appuyant sur les données de la génétique, de la linguistique, de l'ethnologie comparée et de l'archéologie.

1.1. Les données de la génétique

Depuis longtemps des études du point de vue biologique²⁸ témoignent de l'idée de vérifier, ou de démentir, le stéréotype simpliste Merina=Asiatiques / Côtiers=Africains²⁹.

²⁷ À ce propos, en parlant d'une période de la vie de Pierre Vérin, Paul Ottino affirme : " c'est sans aucun doute ce qui, par la suite à son retour à Madagascar auprès de Jean (Poirier), l'a déterminé à en finir une fois pour toute avec la tarte à la crème des 'origines des malgaches' [...] pour, enfin, entreprendre d'étudier et de 'chronologiser' les migrations et, au travers de ce que l'on pouvait découvrir d'elles, de réfléchir avec tous les chercheurs intéressés sur leurs conditions de possibilité (ce qui, on s'en doute, finissait par embrasser l'ensemble de l'Océan Indien). C'est, d'ailleurs le même type d'approche que j'avais adopté avec Damir ben Ali à Moroni pour débrouiller la tradition orale du *Inya Fwambaya*, une ancestralité matrilinéaire royale de la Grande Comore " : P. Ottino, " Des temps d'ici et d'ailleurs ", C. Alibert et N. Rajaonarimanana (sous la direction de), *L'extraordinaire et le quotidien. Variations anthropologiques. Hommage au Professeur Pierre Vérin*, Paris, Karthala, 2000, p. 566.

²⁸ À titre d'exemple, voir : A. Herivaux, R. Rahoerson, " Les groupes sanguins chez les Malgaches de l'Emyrne ", *Bulletin de la Société de pathologie exotique*, 24 (1931), p. 245-250 ; R. Singer, O. E. Budtz-Olsen, P. Brain et J. Saugrain, " Physical Features... ", p. 91-124 ; R. David, " Contribution à l'étude des groupes sanguins à Madagascar ", *Comptes-rendus de la Société de biologie*, 128 (1938), p. 987 ; A. Rakoto-Ratsimamanga, " Tache pigmentaire héréditaire et origine des Malgaches ", *Revue Anthropologique*, 50 (1940), p. 6-128.

²⁹ Cette opposition Merina=Asiatiques / Côtiers=Africains est tellement bien adaptée à la situation politique des origines de la colonisation française à Madagascar. La vieille thèse coloniale avait un aspect idéologique évident, dont la fonction était de permettre de libérer les peuplades des côtes, nos alliées, de la domination des Hova, qui dans cette perspective, n'étaient pas finalement que des colonisateurs étrangers

H. Soodyall, T. Jenkins, R. Hewitt, A. Krause et M. Stoneking réalisèrent des recherches génétiques fondées sur l'analyse d'échantillons sanguins prélevés à Madagascar³⁰. Ces recherches, publiées en 1996, “apportent un éclairage surprenant qui pourrait venir appuyer l'hypothèse d'une composante est-indonésienne au peuplement de Madagascar, si les bases de l'étude n'apparaissent pas fragiles”³¹. On retien-

réemment arrivés et dont la légitimité n'était donc pas plus grandes que la “nôtre” (= française).

³⁰ Cf. M. H. Soodyall, T. Jenkins, R. Hewitt, A. Krause et M. Stoneking, “The peopling of Madagascar”, A. J. Boyce et C. G. N. Mascie-Taylor (sous la direction de), *Molecular biology and human diversity*, Cambridge, University Press, 1996, p. 157-170.

³¹ Cf. Ph. Beaujard, “Les arrivées austronésiennes à Madagascar : vagues ou continuum ?”, *Études Océan Indien*, 35-36 (2003-2004), p. 74. Selon cet auteur, “une partie de l'étude a porté sur l'ADN mitochondrial, qui est hérité en ligne maternelle, et 24 séquences spécifiques d'oligonucléotides (SSO)-types ont été prises en compte, en liaison avec la délétion de neuf paires de bases entre les gènes de la cytochrome oxydase II et l'ARN de transfert pour la lysine (délétion 9pb COII / ARN^{lys}). Parmi ces séquences-types, la SSO n°10, la plus importante (trouvée chez 56% des Malgaches ayant la délétion 9pb COII / ARN^{lys}), est aussi la plus commune entre les îles Samoa et la Nouvelle-Guinée. Elle est rare en Indonésie et en Asie du Sud-Est. Les fréquences de SSO-types associées à la délétion 9pb COII / ARN^{lys} d'origine asiatique sont les plus élevées à Madagascar sur les Hautes Terres (27%) et les plus faibles dans le Sud et le Sud-Ouest (5%). Le rapport de la contribution asiatique à la contribution africaine est de 4/1 environ sur les Hautes terres et de 2/1 dans les régions Nord, Est et Sud-Ouest” (Ph. Beaujard, “Les arrivées...”, p. 74).

Ce même auteur continue en affirmant que “parmi les variantes dans l'ADN mitochondrial utilisées pour retracer l'origine de la contribution asiatique, une variante dite «polynésienne» associée à la délétion 9pb COII / ARN^{lys} a été trouvée chez 96% des Malgaches ayant des SSO-types dérivées d'une source asiatique. Cette variante «polynésienne» est inconnue dans la région de la rivière Barito (sud-est de Kalimantan). Elle est toutefois présente ailleurs, à Kalimantan, ainsi qu'à Sulawesi et dans l'est de l'Insulinde, à des fréquences faibles. «L'explication la plus satisfaisante est que les gens qui colonisèrent Madagascar vinrent de Polynésie, ou dérivent d'une population indonésienne qui colonisa les îles du Pacifique» (H. Soodyall et al., 1996 : 165). «L'absence de la variante 'polynésienne' et des types d'ADN mitochondrial propres à l'Asie du Sud-Est dans les populations indiennes et africaines apporte du crédit à l'idée d'un peuplement direct de Madagascar à partir d'une région du Pacifi-

dra de cette étude une information importante : “ les auteurs affirment qu’aucun marqueur indien n’a été trouvé. Il faut conclure que le passage ne s’est donc pas fait par cabotage, mais en droiture ”³². Mais il convient de préciser que dans cette étude “ la côte Sud-Est dont les populations décrites par Flacourt au XVII^e siècle présenteraient des caractères indiens ou persans ”³³ ne fut pas abordée.

Une étude faite par M. Hurles, B. Sykes, M. Jobling et P. Forster³⁴ et publiée en 2005, étude “ menée à partir de 362 hommes de quatre groupes "ethniques" de Madagascar et 10 populations potentiellement associées aux Malgaches prises des îles de l’Asie du Sud-Est et du Pacifique ”, vient apporter d’éléments à faveur de “ la contribution quasi-partagée à parité entre l’apport asiatique et africain aussi bien pour les branches paternelles que maternelles ”³⁵. De cette étude se dégagent encore deux autres points principaux : que “ les apports paternels et maternels ont pu être attribués à une zone initiale géographique, en particulier le secteur du Sud-Est de Bornéo ” et que “ l’apport de l’Asie du Sud-est se serait plus probablement opéré en une seule fois ”³⁶. Il convient de préciser que nous sommes en présence d’une étude discutable.

que sud». ” (Ph. Beaujard, “ Les arrivées... ”, p. 74-75).

Selon ce même auteur, “ dans l’appréciation des résultats de cette étude, il faut garder à l’esprit que les relations historiques entre Polynésie et Insulinde n’ont jamais été mises en lumière, et tenir compte d’un possible «effet de dérive» lié aux migrations de petits groupes dans des îles du Pacifique, d’une part, mais aussi de la possibilité (évoquée par les auteurs de l’article) de l’existence dans certaines régions d’Indonésie de populations ayant un SSO n° 10 élevé et porteurs de la variante «polynésienne» de l’ADN mitochondrial d’autre part. Se pose ici le problème des échantillons qui servent de base à l’étude ici réalisée ” (Ph. Beaujard, “ Les arrivées... ”, p. 75).

³² C. Allibert, “ Migration austronésienne... ”, p. 11.

³³ *Loc. cit.*

³⁴ Cf. M. Hurles, B. C. Sykes, M. A. Jobling et P. Forster, “ The Dual Origin of the Malagasy in Island Southeast Asia and East Africa: Evidence from Maternal and Paternal Lineages ”, *The American Journal of Human Genetics*, 76 (2005), p. 894-901.

³⁵ C. Allibert, “ Migration austronésienne... ”, p. 10.

³⁶ *Loc. cit.*

Une recherche de Tofanelli, Betoncini, Castri, Luiselli, Calafell, Donati et Paoli publiée en 2009³⁷ considère que les Maanyan ne sont pas connus sur le plan génétique et n'indiquent pas de connexions particulières des Malgaches avec le sud-est de Bornéo. D'après ces auteurs, la composante africaine est largement majoritaire chez les Antandroy et la proportion des composantes indonésiennes et africaines, pour l'ADN mitochondrial, est similaire chez les Merina et les Atanosy³⁸.

Un article de Ricaux, Razafindrazaka, Cox, Dugoujon, Guitard, Sambo, Mormina, Mirazon-Lahr, Ludes et Crubézy³⁹ publié en 2009, pourrait illustrer une expansion pré-austroasiatique à Madagascar⁴⁰. Dans un article de Razafindrazaka, Ricaux, Cox, Mormina, Dugoujon, Randriamarolaza, Guitard, Tonasso, Ludes et Crubézy⁴¹ publié en 2010, “ les séquences du ‘motif polynésien’ de l'ADN mitochondrial ” trouvé dans cette étude “ au taux de 50 % chez les Merina, 18 % chez les Vezo et 13 % chez les Mikea, présentent des mutations qui identifient un ‘motif malgache’ pour le moment inconnu en Polynésie ou en Mélanésie ”⁴².

Plusieurs marqueurs ont été relevés dans une autre étude consacrée à la Grande Comore⁴³ : un premier de la zone du golfe persique, arabe

³⁷ Cf. S. Tofanelli, S. Betoncini, L. Castri, D. Luiselli, F. Calafell, G. Donati et G. Paoli., “ On the Origins and Admixture of Malagasy : New Evidence from High-Resolution Analyses of Paternal and Maternal Lineages ”, *Molecular Biology and Evolution*, 26/9 (2009), p. 2109-2124.

³⁸ Cf. *ibid.*, p. 2114.

³⁹ Cf. F.-X. Ricaux, H. Razafindrazaka, M. P. Cox, J.-M. Dugoujon, E. Guitard, C. Sambo, M. Mormina, M. Mirazon-Lahr, B. Ludes, E. Crubézy, “ A New Deep Branch of Eurasian mtDNA Macrohaplogroup M reveals Additional Complexity Regarding the Settlement of Madagascar ”, *BMC Genomics*, 10 (2009), p. 605.

⁴⁰ Ph. Beaujard, *Les Mondes...*, tome I, “ De la formation.. ”, p. 544.

⁴¹ Cf. H. Razafindrazaka, F.-X. Ricaux, M. P. Cox, M. Mormina, J.-M. Dugoujon, L.-P. Randriamarolaza, E. Guitard, L. Tonasso, B. Ludes, E. Crubézy, “ Complete mitochondrial DNA sequences provide new Insights into the Polynesian Motif and the Peopling of Madagascar ”, *European Journal of Human Genetics*, 18/5 (2010), p. 575-581.

⁴² Ph. Beaujard, *Les Mondes...*, tome I, “ De la formation.. ”, p. 545.

⁴³ Cf. S. Msaidie, A. Ducourneau, G. Boetsch, G. Longepied, K. Papa, C. Allibert,

ou persan (5 à 6%) ; un deuxième austronésien (6%) ; un troisième bantou très dominant, sur fonds africain. Dans cette étude qui a porté sur 93 hommes grands-comoriens résidant à Marseille dont l'historique généalogique a été établi n'a pas été relevé le marqueur de l'Inde du Sud⁴⁴.

1.2. Les apports de la linguistique

Malgré une hétérogénéité anthropologique, toute la population de Madagascar parle une même langue, relativement peu diversifiée, le malgache⁴⁵. Il y a certes des dialectes dans cette île mais ils sont tous issus de la diversification d'un même idiome de la famille austronésienne (appartenant au rameau sud-barito, c'est-à-dire à un ensemble de langues très voisines qui, toutes sauf le malgache, sont parlées dans la vallée du fleuve Barito, dans le sud de Bornéo)⁴⁶.

A. A. Yahaya, J. Chiaroni et M. J. Mitchell, " Genetic diversity on the Comoros Islands shows early seafaring as major determinant of human biocultural evolution in the Western Indian Ocean ", *European Journal of Human Genetics*, 19 (2011), p. 89-94.

⁴⁴ Cf. C. Allibert, " Migration austronésienne... ", p. 11.

⁴⁵ Cf. P. Vérin, " Le problème... ", p. 41-42.

⁴⁶ Cf. K. A. Adelaar, " Malay Influence on Malagasy : Linguistic and Culture-Historical Implications ", *Oceanic Linguistics*, 28-1 (1989), p. 1-46 ; du même auteur, " Malay and Javanese Loanwords in Malagasy, Tagalong and Siraya (Formosa) ", *Bijdragen tot de Taal-, Land- en Volkenkunde*, 151/3 (1995), p. 50-66 ; du même auteur, " Asian roots of the Malagasy : a linguistic perspective ", *Bijdragen tot de Taal-, Land- en Volkenkunde*, 151/3 (1995), p. 325-356 ; du même auteur, " L'importance du samihim (Bornéo du Sud) pour l'étymologie malgache ", *L'Étranger intime. Mélanges offerts à Paul Ottino*, Université de la Réunion, Océan Editions, 1995, p. 47-59 ; du même auteur, " Une perspective linguistique sur les origines asiatiques des Malgaches ", S. Evers et M. Spindler (sous la direction de), *Cultures of Madagascar : Ebb and Flow of Influences. Civilisations de Madagascar : Flux et Reflux des Influences*, International Institute for Asian Studies, Working Papers Series 2, Leiden, 1995, p. 47-55.

Otto Christian Dahl montre, en 1951, la parenté fondamentale qui existe entre le malgache et le maanyan (une langue du groupe barito sud-est de Kalimantan) ; son ouvrage *Malgache et Maanjan*⁴⁷, “ est un tournant fondamental dans la linguistique malgache et austronésienne ”⁴⁸.

Jacques Dez présenta, en 1965, une analyse du vocabulaire d’origine indonésienne qui se trouve dans la langue malgache⁴⁹.

Quelques années plus tard, Pierre Vérin affirma que nul n’oserait nier l’appartenance de la langue malgache au groupe linguistique malayo-polynésien⁵⁰.

En 1995, Narivelo Rajaonarimanana et Vérin soulignent la présence des formes anciennes de l’austronésien commun dans les dialectes malgaches⁵¹.

À la suite d’Otto Christian Dahl, K. A. Adelaar⁵² et Philippe Beaujard⁵³ mirent aussi en évidence les rapports étroits du malgache et des langues du Sud-Est barito. Adelaar montra aussi l’existence en malgache d’emprunts au javanais et au malais (particulièrement au banjaraïs

⁴⁷ O. Chr. Dahl, *Malgache et Maanjan. Une comparaison linguistique*, Oslo, Egede-Instituttet, 1951.

⁴⁸ C. Allibert, “ Migration austronésienne... ”, p. 7. Cf. O. Chr. Dahl, *Malgache et Maanjan*... Dans cette œuvre, l’auteur montre la parenté fondamentale qui existe entre le malgache et le maanyan (une langue du groupe barito sud-est de Kalimantan).

⁴⁹ Cf. J. Dez, “ Quelques hypothèses formulées par la linguistique comparée à l’usage de l’archéologie ”, *Taloha*, 2 (1965), p. 197-214.

⁵⁰ Cf. P. Vérin, *Les Échelles...*, vol. I, p. 59.

⁵¹ Cf. N. Rajaonarimanana et P. Vérin, “ Rétention des formes anciennes de l’austronésien commun dans les dialectes malgaches ”, S. Evers et M. Spindler (sous la direction de), *Cultures of Madagascar : Ebb and flow of Influences. Civilisations de Madagascar : flux et reflux des Influences*, Leiden, International Institute for Asian Studies, Working Papers Series 2, 1995, p. 35-38.

⁵² Cf. K. A. Adelaar, “ L’importance du samihim... ”, p. 47-59.

⁵³ Cf. Ph. Beaujard, *Dictionnaire Malgache-Français (dialecte tañala, sud-est de Madagascar) avec des recherches étymologiques*, Paris, L’Harmattan, 1998. Selon l’auteur, les recherches qu’il mena sur l’étymologie des radicaux du dialecte tañala confirment les parentés entre le malgache et les langues du Sud-Est barito (cf. Ph. Beaujard, “ Les arrivées... ”, p. 61).

du sud de Kalimantan)⁵⁴. Selon Beaujard, les recherches qu'il mena sur les étymologies des radicaux du dialecte tañala indiquent " des relations spécifiques – également mises en lumière par Adelaar – entre malgache et langues de Sulawesi Sud " ⁵⁵. En s'appuyant sur des travaux de K. A. Adelaar, cet auteur fournit un tableau donnant des correspondances de sons entre proto-austronésien, malgache (hérité et emprunté) et malais⁵⁶. Beaujard présenta aussi, en 2003, une liste des emprunts possibles du malgache aux langues sulawesi (Indonésie), des Philippines, et au sanscrit⁵⁷.

À propos des apports sanskrits en malgache, il convient de préciser que Solange Bernard-Thierry⁵⁸ " avait déjà démontré que 34 mots d'origine sanskrite avaient transité par l'Asie du Sud-Est et ne constituaient pas un vocabulaire étant passé du sous continent indien vers Madagascar par voie directe " ⁵⁹.

Pierre Simon considère que l'élément indonésien a imposé son lexique et les structures de sa langue au malgache, au cours d'un processus de créolisation⁶⁰ ; le malgache est une langue initialement austronésienne subissant des phases de relexicalisation⁶¹. D'après cet auteur,

⁵⁴ Cf. K. A. Adelaar, " Malay Influence... ", p. 1-46 ; du même auteur, " Malay and Javanese... ", p. 50-66.

⁵⁵ Ph. Beaujard, " Les arrivées... ", p. 61.

⁵⁶ Cf. *ibid.*, p. 63.

⁵⁷ Cf. *ibid.*, p. 75-76 et 129-147.

⁵⁸ Cf. S. Bernard-Thierry, " À propos des emprunts sanskrits en malgache ", *Journal Asiatique*, 247/3 (1959), p. 311-348.

⁵⁹ C. Allibert, " Migration austronésienne... ", p. 8.

⁶⁰ À ce propos, cf. P. Simon, *La langue des ancêtres. Ny Fitenin-dRazana. Une périodisation du malgache de l'origine au XV^e siècle*, Paris, l'Harmattan, 2006. D'après cet auteur, " le malgache est né d'un synoecisme entre populations diverses, où l'élément indonésien a imposé son lexique et les structures de sa langue, au cours d'un processus de créolisation, durant lequel les habitudes phonatoires pré-swahilies ont été transférées au parler indonésien " : P. Simon, *Ny Fiteny fahizany. Reconstitution et périodisation du malgache ancien jusqu'au XIV^e siècle*, Paris, INALCO – CEROI, 1998 (Travaux et Documents 5 – Série langues et littérature), p. 320.

⁶¹ Selon Pierre Simon, " le processus de créolisation à l'origine du malgache s'est poursuivi, au delà de la période de nativité, jusqu'à celle de la relexicalisation com-

il y a des traces, à Madagascar, “ de l’extension de parlers bantous méridionaux, chronologiquement pré-swahilis et qu’on peut nommer pangani ”⁶². Pierre Simon considère que

“ du 5^e au 8^e siècle, un parler pangani, en usage aux Comores a rencontré un parler indonésique et a donné naissance, par créolisation, au paléomalgache commun. Ce parler pangani a été ensuite, après le 8^e siècle submergé par des parlers proto-swahilis de types septentrionaux. Entre ces deux bantouisations les Comores auront été, totalement ou partiellement le siège du développement du Protomalgache comum et d’une évolution du protomalgache indonésique.⁶³ ”.

Le fait que divers travaux linguistiques établissent scientifiquement la parenté du malgache avec les langues indonésiennes ne peut cependant nous faire perdre de vue les apports bantous qui s’y sont greffés⁶⁴ mais ces apports sont des faits de vocabulaire (comme les mots arabes en portugais) qui ne touchent pas la structure de la langue.

plète. Ceci implique l’existence prolongée d’une collectivité où l’élément indonésien a conservé sa langue, et des attaches étroites avec la Métropole, et a joué le rôle de langue relexicalisante, tout en subissant une créolisation ” (*ibid.*, p. 329).

⁶² *Ibid.*, p. 328.

⁶³ *Ibid.*, p. 329.

⁶⁴ À ce propos, Ph. Beaujard affirme : “ K. A. Adelaar a aussi montré l’existence en malgache d’emprunts au javanais et au malais [. . .]. Certains des emprunts portent la marque de contacts avec des langues bantoues «et en particulier avec le comorien» (contacts qui se produisirent peu après l’arrivée des Pré-Malgaches dans l’ouest de l’océan Indien) ” (Ph. Beaujard, “ Les arrivées. . . ”, p. 61-62). Ce même auteur considère que la plupart des animaux domestiques portent à Madagascar “ portent des noms d’origine bantou ” et que “ des termes d’origine africaine se rencontrent notamment dans la shère de la vie sociale, du corps humain, de la guerre, du commerce, et dans celle du religieux ” (Ph. Beaujard, *Les Mondes. . .*, tome I, “ De la formation.. ”, p. 564). Sur les mots du vocabulaire bantou dans la langue malgache, voir, par exemple : L. Dahle, “ The influence of the Arabs on the malagasy language, as a test of their contribution to Malagasy civilisation and superstition ”, *Antananarivo Annual*, III (1889), p. 99-115 ; G. Julien, *Institutions politiques et sociales de Madagascar*, Paris, Challamel, 1908, vol. I, p. 13-20.

1.3. Les arguments de l'Ethnologie Comparée

Les comparaisons ethnographiques ont tenté de mettre en lumière les origines du peuplement malgache.

Plusieurs recherches – notamment dans les domaines de la navigation et des instruments de musique – ont tenté de déceler des influences culturelles austronésiennes sur la côte africaine⁶⁵. De nombreux éléments austronésiens furent remarqués dans la culture malgache. À titre d'exemple, nous rappelons des constructions en pierre avec des

⁶⁵ Cf. R. Blench, "The Ethnographic Evidence for long-Distance Contacts Between Oceania and East Africa", J. Reade (sous la direction de), *The Indian Ocean in Antiquity*, London, New York, Kegan Paul, 1996, p. 417-438 ; du même auteur, "Bananas and Plantains in Afrique : Re-interpreting the linguistic evidence", *Ethnobotany Research & Applications*, 7 (2009), p. 363-380 ; du même auteur, "New evidence for the Austronesian impact on the East African coast", C. Anderson, J. Barrett et K. Boyle (sous la direction de), *The global origins and development of seafaring* (Proceeding of the Conference held in Cambridge, 19th-21th September 2007), Cambridge, McDonald Institut Monographs, 2010, p. 239-248 ; V. L. Grottanelli, "Asiatic influences on Somali Culture", *Ethnos*, 4 (1947), p. 153-181 ; J. Hornel, "Indonesian Culture in East Africa", *Man*, 28/1 (1928), p. 1-4 ; du même auteur, "Indonesian Influence on East African Culture", *Journal of the Royal Anthropological Institut*, 64 (1934), p. 305-332 ; du même auteur, *Water transport. Origins and Early Evolution*, Cambridge, Cambridge University Press, 1946 ; A. M. Jones, *Africa and Indonesia. The evidence of the xylophone and other musical and cultural factors*, Leiden, E. J. Brill, 1971 ; R. K. Kent, "Possibilité de colonies ...", p. 129-150 ; P.-Y. Manguin, "Southeast Asian Shipping in the Indian Ocean during the first Millenium AD", H. P. Ray et J.-F. Salles (sous la direction de), *Tradition and Archaeology. Early Maritime contacts in the Indian Ocean*, Delhi, Manohar, 1996, p. 181-196 ; du même auteur, "Les techniques de construction navale aux Maldives originaires d'Asie du Sud-Est", *Techniques et culture*, 35-36 (2000), p. 21-47 ; P. Poumailloux, "Le 'mtepe', bateau cosu des Swahili, suivi d'un glossaire technique", *Études Océan Indien*, 27-28 (1999), p. 227-238 ; A. H. J. Prins, *Sailing from Lamu : A study of maritime culture in Islamic East Africa*, Assen, Van Gorcum, 1965 ; du même auteur, "The mtepe of Lamu, Mombasa and the Zanzibar sea", *Paideuma*, 28 (1982), p. 85-100 ; C. Sachs, *Les instruments de musique à Madagascar*, Paris, Institut d'Ethnologie, 1938.

mur où les couches de pierre sont interrompues par des dalles verticales, aux angles et à intervalle réguliers⁶⁶, certaines techniques de navigation et de pêche, la construction et l'orientation des maisons, la symbolique de l'espace, des conceptions à la fois ternaires et dualistes de l'univers et de la société, des instruments de musique, le sacrifice du bœuf, les pratiques funéraires (doubles funéraires...), le culte des ancêtres (pierres levées, tables de pierre, poteaux fourchus...), la fabrication de vêtements de nattes ou d'écorces battues, le système de forge à double piston utilisé dans la métallurgie du fer, l'importance de l'indifférenciation dans les lignées, l'agriculture sur brûlis et la riziculture inondée, l'apport des plantes cultivées, l'utilisation de la sarbacane⁶⁷...

⁶⁶ Cf. P. Vérin, "Austronesian contributions to Madagascar", N. Chittick et R. Rotberg (sous la direction de), *Relations historiques à travers l'océan Indien : compte-rendu de la réunion d'experts de 1974*, Paris, Unesco, Histoire générale de l'Afrique, Études et Documents 3, p 187.

⁶⁷ Parmi les études qui abordent ces thèmes, voir : Cf. Cl. Allibert et P. Vérin, "Linguistique, archéologie, et l'exploration du passé malgache", O. Dahl (sous la direction de), *Language. A doorway between Human Cultures. Tributes to Dr. Otto Chr. Dahl on his ninetieth birthday*, Oslo, Novus Forlag, 1993, p. 29-38 ; Ph. Beaujard, *Les Mondes...*, tome I, "De la formation..", p. 530-538, 554, 556-562 ; H. Deschamps, "Ethnologie de Madagascar", J. Poirier (sous la direction de), *Ethnologie régionale. Vol. I : Afrique – Océanie*, Paris, Gallimard, 1972, p. 1430-1470 ; H. M. Dubois, *Monographie des Betsileo*, Paris, Institut d'Ethnologie, 1938 ; F. Fanony, "La riziculture sur brûlis (tavy) et les rituels agraires dans la région de Mananara-Nord", *Terre Malgache*, 17 (1975), p. 29-47 ; P. Gaudebout et L. Molet, "Coutumes et textes tañala", *Mémoires de l'Institut Scientifique de Madagascar*, série C, tome IV (1957), p. 35-96 ; P. Ottino, "Les Andriambahoaka malgaches et l'héritage indonésien", F. Raison-Jourde (sous la direction de), *Les Souverains de Madagascar*, Paris, Karthala, 1983, p. 71-96 ; du même auteur, *L'Étrangère intime. Essai d'anthropologie de la civilisation de l'ancien Madagascar*, tome I, Paris, Éditions des Archives Contemporaines, 1986 ; du même auteur, *Les Champs de l'ancestralité à Madagascar. Parenté, alliance et patrimoine*, Paris, Karthala/Orstom, 1999 ; P. L. Pacaud, *Un culte d'exhumation des morts à Madagascar : le Fama-dihana*, Paris, L'Harmattan, 2003 ; H. Rakoto-Ramiarantsoa, "Mérinité du paysage et comportements d'alliances : des signes de l'ascendance austronésienne à Madagascar", D. Guillaud, M. Seysset et A. Walter (sous la direction de), *Le voyage ina-*

Philippe Beaujard développe une ethnologie comparée (notamment dans les domaines de l'agriculture, de la symbolique de l'espace et de la symbolique du temps)⁶⁸ mais il rappelle que le comparatisme appelle plusieurs remarques :

“ Les traits culturels «austro-nésiens» inventoriés ne sont sans doute pas tous attribuables aux premières arrivées, certains peuvent relever d'arrivées ultérieures, mais il est toujours très difficile ici d'opérer des datations. Par ailleurs, un inventaire comme celui de Deschamps ne peut être qu'indicateur d'une influence prépondérante dans des domaines qui portent tous en fait la marque de syncrétismes divers. Il ne s'agit pas simplement ici de discerner la juxtaposition d'éléments d'origines diverses («africaines» ou «indonésiennes»...) mais de saisir comment des apports culturels divers se fondent par l'élaboration de nouveaux schémas culturels, qui sont en continuelle transformation. ”⁶⁹

Comme le souligne très bien Pierre Vérin,

“ il est hasardeux d'isoler tel ou tel trait culturel similaire dans des aires culturelles différents et d'en conclure que cela autorise à démontrer une certaine parenté.

Ainsi, l'usage de la sarbacane commun à l'Indonésien et à Madagascar existe aussi en Amazonie. Le travail de l'écorce pour

chévé... A Joël Bonnemaison, Paris, Éditions de l'ORSTOM, PRODIG-CNRS, 1998, p. 651-656.

⁶⁸ Cf. Ph. Beaujard, “ Les couleurs et les quatre éléments dans le sud-est de Madagascar. L'héritage indonésien ”, *Omaly sy Anio, Hier et Aujourd'hui*, 27 (1988), p. 31-48 ; du même auteur, *Mythe et société à Madagascar (Tañala de l'Ikongo). Le chasseur d'oiseaux et la princesse du ciel*, Paris, L'Harmattan, 1991 ; du même auteur, “ Les rituels en riziculture chez les Tañala de l'Ikongo (sud-est de Madagascar). Rituels, mythes et organisation sociale ”, S. Evers et M. Spindler (sous la direction de), *Cultures of Madagascar : Ebb and Flow of Influences. Civilisations de Madagascar : Flux et Reflux des Influences*, Leiden, International Institute for Asian Studies, Working Papers Series 2, 1995, p. 249-279 ; du même auteur, “ Les arrivées... ”, p. 99-108.

⁶⁹ Ph. Beaujard, “ Les arrivées... ”, p. 86.

fabriquer des vêtements, si courant chez les Polynésiens (Tapa) et les Indonésiens, présent aussi à Madagascar parmi les Zafimaniry (*fanto*) était aussi très fréquemment pratiqué dans la zone inter-lacustre de l'Afrique. Ce qu'il convient de rapprocher, ce sont des complexes de traits. ”⁷⁰

Il nous semble qu'il convient de privilégier à Madagascar une ethnologie qui compare les ensembles dans leur totalité politique et religieuse plutôt qu'une ethnologie qui rapproche seulement des traits isolés.

1.4. Les données de l'Archéologie

Des trouvailles des pièces de monnaies ptolémaïques, romaines, axoumites, byzantines... ont été réalisées sur la côte orientale africaine ; certaines ont été découvertes à l'intérieur des terres⁷¹. Même si les circonstances des trouvailles sont douteuses, “ le témoignage numismatique ne contredit pas les sources documentaires dont nous disposons et il est précieux comme indice du rythme du commerce international le long de la côte d'Afrique orientale ”⁷².

Une pièce de monnaie au nom de l'empereur Constantin (306-337) fut découverte dans les sables de la pointe de Majunga (côte nord-ouest de Madagascar) mais on ne peut rien déduire de cette trouvaille⁷³.

⁷⁰ P. Vérin, “ Le problème... ”, p. 45.

⁷¹ Sur ces monnaies, cf. R. E. M. Wheeler, *Rome beyond the imperial frontiers*, Londres, Hudson, 1954, p. 114 ; G. S. P. Freeman-Grenville (éd.), *The East African...*, p. 62-63.

⁷² A. M. H. Sheriff, “ La côte d'Afrique orientale et son rôle dans le commerce maritime ”, G. Mokhtar (sous la direction de), *Histoire générale de l'Afrique*, tome 2, *Afrique ancienne*, Paris, UNESCO/Nouvelles Éditions Africaines, 1989, p. 597.

⁷³ Cf. J. et S. Chauvicourt, *Numismatique malgache, fascicule III, Les premières monnaies introduites à Madagascar*, Antananarivo, 1968 ; Ph. Beaujard, *Les Mondes...*, tome I, “ De la formation.. ”, p. 519.

Il est difficile de ne pas voir dans la chasse un facteur qui a pu contribuer aux extinctions des subfossiles de Madagascar⁷⁴. Selon R. D. E. MacPhee et David A. Burney plusieurs fémurs d'hippopotame nain venant des sites à subfossiles de Lamboharana (au sud de Morondava) et d'Ambolisatra (au nord de Toliary) portaient des entailles faites par l'homme avec des outils en fer ; un fémur de ce dernier site fournit la datation 1970 ± 50 BP [AA 2895], soit le I^{er} siècle ap. J.-C.⁷⁵. Il est juste de signaler que quelques archéologues manifestent un certain scepticisme par rapport à cette datation⁷⁶. Robert Dewar et Solo Rakotovololona affirment clairement qu'ils ont prouvé la pratique de

⁷⁴ Cf. R. F. Dewar, "Écologie et extinctions des subfossiles de Madagascar", *Taloha*, 10 (1986), p. 36. Il est probable que les premiers peuplements de Madagascar sont à l'origine des premiers reculs de la forêt et du déclenchement de l'érosion accélérée des sols (cf. R. Battistini, *L'Afrique Australe et Madagascar*, Paris, PUF, 1967, p. 158). En tout cas, "la plupart des chercheurs estiment que c'est à l'activité humaine qu'il faut, au moins partiellement, attribuer la disparition des espèces subfossiles de Madagascar ; mais les avis restent partagés sur la nature du processus qui a pu intervenir" (R. F. Dewar, "Écologie et extinctions...", p. 25). D'après ce dernier auteur, les primates de l'holocène malgache appartenaient à 17 genres différents parmi lesquels 7 ont complètement disparu (*ibid.*, p. 26). Les vestiges de grands oiseaux ratites – connus comme oiseaux gigantesques et qui ont été classés dans deux genres : *Aepyornis* et *Mullerornis* – sont très courants dans les sites de subfossiles des Hautes Terres de Madagascar, tout comme dans les sites du Sud et du Sud-Ouest de cette île (*ibid.*, p. 26-27). Dewar souligne que "ces oiseaux ont dû être des proies faciles pour les chasseurs ; quant à leurs œufs, ils devaient être aussi recherchés tant pour la nourriture que comme récipients, leur capacité pouvant atteindre 11 litres" (*ibid.*, p. 27). Selon Dewar, se sont éteints durant l'holocène malgache : "l'hippopotame nain (*Hippopotamus lemerlei*), un grand viverridé (*Cryptoprocta spelea*) et un aardvark (*Plesiorhynchus madagascariensis*)" (*ibid.*, p. 27). L'auteur signale aussi la disparition pendant l'holocène malgache des tortues de terre géantes *Geochelone grandidieri* et *G. abrupta*. Dans bien des sites, les os et les carapaces de ces tortues terrestres sont les fossiles les plus communs (*ibid.*, p. 27-28).

⁷⁵ Cf. R. D. E. MacPhee et D. A. Burney, "Dating of modified femora of extinct dwarf Hippopotamus from southern Madagascar : Implications for constraining human colonization and vertebrate extinction events", *Journal of Archaeological Science*, 18 (1991), p. 696 et suivantes.

⁷⁶ Cf. Ph. Beaujard, "Les arrivées...", p. 79, note 90.

la chasse aux subfossiles par les occupants de la région de la gorge d'Andavakoera⁷⁷ jusqu'au XIII^e siècle⁷⁸.

Robert F. Dewar défendait l'idée, en 1986, qu'aucune confirmation archéologique sur la date de l'installation initiale de l'homme à Madagascar n'avait été donnée jusqu'à cette date⁷⁹. En 1992, cet archéologue et son collègue Solo Rakotovololona affirmaient qu'ils avaient "découvert le site archéologique le plus ancien jamais trouvé à Madagascar"⁸⁰ ; il s'agit d'un abri (Lakaton'i Anja) de la gorge d'Andavakoera⁸¹. Cette gorge était un site de passage d'hommes pratiquant la chasse et la cueillette. D'après Dewar et Rakotovololona, le niveau le plus profond de la couche archéologique inférieure de l'abri Lakaton'i Anja est daté de 405 ap. J.-C.⁸². À propos de ces recherches archéo-

⁷⁷ Cette gorge se trouve dans la partie nord de la Montagne des Français (à 8 km au sud-est de la ville d'Antsiranana) : cf. R. F. Dewar et S. Rakotovololona, "La chasse aux subfossiles : les preuves du onzième siècle au treizième siècle", *Taloha*, 11 (1992), p. 4 et 8.

⁷⁸ Cf. *ibid.*, p. 11 ; R. E. Dewar, "Extinctions in Madagascar. The Loss of the Subfossil Fauna", P. S. Martin et R. G. Klein (sous la direction de), *Quaternary Extinctions. A Prehistoric Revolution*, University of Arizona, Tucson, 1984, p. 574-593.

⁷⁹ Cf. R. F. Dewar, "Écologie et extinctions des subfossiles de Madagascar", *Taloha* 10 (1986), p. 30.

⁸⁰ R. F. Dewar et S. Rakotovololona, "La chasse...", p. 11.

⁸¹ Ces archéologues ne considèrent pas "ce site ou cette région comme le premier à avoir été occupé à Madagascar. C'est seulement le plus ancien connu à l'heure actuelle" (*ibid.*, p. 10).

⁸² "Lakoton'i Anja, le plus grand des abris de la gorge d'Andavakoera, est l'un des lieux où nous avons effectué des sondages. Nous y avons détecté deux couches archéologiques. Elles contenaient toutes des ossements, des coquillages et des tessons de poterie de production locale, mais c'est seulement dans la couche supérieure qu'on a recueilli des tessons d'importation. Au mois de novembre, nous avons reçu une datation par radiocarbone pour la couche inférieure : 1300+/-80 BP. Calibrée en années solaires, elle détermine une occupation entre 685 et 745 après J.-C. avec une erreur de 85 années environ. C'est donc le site archéologique le plus ancien jamais trouvé à Madagascar" (R. F. Dewar et S. Rakotovololona, "La chasse...", p. 10). Dans une note à ce que viennent de dire ces chercheurs, ils ajoutent : "quatre nouvelles datations nous sont parvenues pour la couche inférieure. Le niveau le plus profond

logique, Henry T. Wright et Chantal Radimilahy affirmaient en 2005 :

“ L’exploitation de l’extrême nord de Madagascar dès le 4^e jusqu’au 7^e siècle après J.C. est indiquée par des restes datés dans les abris sous roches utilisés par des chasseurs-cueilleurs à Andavakoera près d’Antsiranana (autrefois Diego-Suarez) dans l’extrême nord (Dewar et Rakotovololona 1992), et nous ne serions pas surpris si de nouvelles preuves indiquaient la présence de visiteurs à une époque plus ancienne sur la côte nord-ouest. Cependant, les recherches de Vérin ainsi que les nôtres [...] n’ont produit aucune preuve certaine de sites d’occupation plus ancienne que le 9^e siècle après J.C. dans cette région.⁸³ ”

Des fouilles menées dans l’archipel de Comores⁸⁴ ainsi qu’à Madagascar et sur la côte africaine “ ont permis de mettre en évidence une première occupation couvrant un secteur assez grand, allant de la Somalie jusqu’à Mozambique et atteignant les côtes malgaches par les Comores ”⁸⁵.

Dans l’archipel de Lamu, considéré comme le berceau de la civilisation swahili⁸⁶, des recherches archéologiques faites à Manda (ville

est daté de 405 après J. -C. Par ailleurs, le niveau supérieur de la couche inférieure a donné les trois dates calibrées suivantes : 960, 968 et 999 après J.-C. ” (R. F. Dewar et S. Rakotovololona, “ La chasse... ”, p. 10, note 1).

⁸³ H. T. Wright, C. Radimilahy et C. Allibert, “ L’évolution des systèmes d’installation dans la baie d’Ampasindava et à Nosy-Be ”, *Taloha*, 14-15 (2005), p. 5. Nous citons cet article, qui fut traduit par Claude Allibert, à partir de : <http://www.taloha.info/document.php?id=137> (consulte réalisée le 8 décembre 2007).

⁸⁴ Parmi les études sur les Comores, voir : C. Allibert, *Histoire de Mayotte, île de l’Archipel des Comores*, Paris, Université de Paris I, 1977 ; du même auteur, *Mayotte, plaque tournante et microcosme de l’océan Indien Occidental, son histoire avant 1841*, Paris, Anthropos, 1984 ; C. Allibert, A. Argant et J. Argant, “ Le site de Bagameyo (Mayotte) ”, *Études Océan Indien*, 2 (1983), p. 5-10 ; C. Allibert et P. Vérin, “ Les Comores et Madagascar : le premier peuplement ”, *Archéologia*, 290 (1993), p. 64-77 ; H. T. Wright, “ Early seafarers of the Comoro Islands : the Dembeni phase from the IXth-Xth centuries A. D. ”, *Azania*, 19 (1984), p. 13-59.

⁸⁵ C. Allibert, “ Les contacts entre l’Arabie... ”, p. 119.

⁸⁶ Selon Thomas Vernet, “ à la lumière des recherches archéologiques et linguis-

de l'île de Manda) prouvèrent que cette ville apparaît vers le milieu du VIII^e siècle et qu'elle connaît rapidement une grande prospérité, attestée par l'usage des céramiques islamiques ou chinoises et par le développement de l'architecture en pierre⁸⁷. Dans ce même archipel, la ville de Shanga fut fondée vers 760-780 par des communautés locales engagées dans des transactions commerciales⁸⁸.

Après avoir mentionné le site d'Irodo à Madagascar (X^e siècle) ainsi que les autres principaux sites connus sur la côte orientale africaine⁸⁹ et aux îles des Comores⁹⁰, Claude Allibert disait, en 1988, que l'étude de ces sites faisait apparaître les caractères suivants :

“ – de la poterie d'importation islamique (sassanido-islamique, *tin-glazed*, lustre, cobalt, opaque comme il en existe à Siraf et à

tiques récentes ” l'archipel de Lamu “ apparaît comme le berceau de la civilisation swahili. Pourtant, dès la fin du XI^e siècle ou au début du XII^e siècle, la prééminence de la région s'amenuise face à d'autres cités portuaires dont les échanges maritimes sont plus actifs ” (Th. Vernet, *Les cités-États swahili...*, p. 44).

⁸⁷ Cf. M. C. Horton, “ Asiatic colonization of the East African coast : The Manda evidence ”, *Journal of the Royal Asiatic Society*, 2 (1986), p. 204-210 ; du même auteur, *Shanga. The archaeology of a Muslim trading community on the coast of East Africa*, Londres, The British Institute in Eastern Africa, 1996, p. 25.

⁸⁸ L'islam est présent dans cette ville dès les premières décennies de sa fondation et devient la religion majoritaire parmi les habitants au début du XI^e siècle. Au X^e siècle et au début du XI^e siècle sont construits à Shanga les premiers bâtiments en calcaire corallien ; le développement urbain de cette ville se poursuit jusqu'à la fin du XIV^e siècle (cf. M. C. Horton, *Shanga. The archaeology...*, p. 5-7, 84-85, 209-211, 394-423). Encore dans cet archipel de Lamu, la cité de Pate fut fondée entre 750 et 800 et le site d'Ungwana est habité au plus tard au milieu du X^e siècle (cf. T. H. Wilson et A. L. Omar, “ Archaeological investigations at Pate ”, *Azania*, 37 (1997), p. 54-59 ; G. H. O. Abungu, *Communities on the River Tana, Kenya : an archaeological study of relations between the delta and the river basin, 700-1890*, Cambridge, University of Cambridge, 1989, p. 48-49, 62-64). Parmi les études sur l'archipel Lamu, voir : H. N. Chittick, “ Discoveries in the Lamu archipelago ”, *Azania*, 2 (1967), p. 46-67.

⁸⁹ Il s'agit des sites : Unguja Kuu (Zanzibar) ; Gezira (Somalie) ; Manda et Shanga (Kenya) ; le niveau inférieur de Kilwa, Mkadini et Mbegani en Tanzanie ; Chibuene et Ponta Dungo au Mozambique.

⁹⁰ Il s'agit des sites Mbaxhile, MroDewa, Sima et Dembeni.

Sohar et pour certaines à Suse) est représentée en nombre respectable. De la poterie chinoise apparaît aussi (Kwantong et porcelaine blanche) à la même époque ;

- la poterie locale est sensiblement de la même facture (sauf pour Madagascar), ce qui indique une communauté de technologie et peut-être un ou plusieurs centres de fabrication ;

- le circuit commercial dont témoignent les poteries d'importation est confirmé par un commerce de verres et de perles ;

- la fouille de Dembeni à Mayotte confirme le passage vers l'ouest de Madagascar, et retour, dès la seconde moitié du IX^e siècle ;

- des marmites en chloritoschiste existent sur les sites de Manda et Dembeni. Il est probable qu'elles viennent de Madagascar mais sur ce point des études complémentaires s'imposent. En effet, la technique d'utilisation de ce matériau aurait été introduite par les ancêtres des Rasikajy qui auraient été musulmans. Si le chloritoschiste utilisé est bien originaire de Madagascar, cela implique que les contacts ont été antérieurs au IX^e siècle ;

- l'habitat est en pisé. ”⁹¹

Selon cet auteur, rien ne prouve que l'ensemble des populations de ces échelles aient été islamisées à cette première période, le IX^e siècle. D'après Allibert, la seconde période, qui débute vers le XI^e siècle pour aller jusqu'au XII^e est caractérisée : a) par l'apparition d'une nouvelle poterie d'importation, le *sgraffiato* ; b) le chloritoschiste – un matériau venant de Madagascar – est de plus en plus utilisé ; c) le nombre de sites s'accroît⁹². Aux Comores, c'est “ l'époque de l'islamisation en profondeur ”⁹³ et à Madagascar, “ outre le site de Talaky (XII^e s.) où

⁹¹ C. Allibert, “ Les contacts entre l'Arabie... ”, p. 120.

⁹² Cf. *loc. cit.*

⁹³ “ Au Comores, Dembeni va s'agrandir jusqu'à s'étendre sur quelque quinze hectares. D'autres villages plus petits existent aussi sur l'île de Mayotte et ont une mosquée. C'est en effet l'époque de l'islamisation en profondeur de l'archipel : Sima

cependant on ne note pas d'importation islamique, il faut tenir Mahilaka (XIII^e s.) qui présente une mosquée ”⁹⁴.

Selon ce même auteur, “ petit à petit l'importation de *sgraffiato* va diminuer devant celle de la porcelaine chinoise «bleu et blanc» et le céladon ” et “ le chloritoschiste malgache est courant sur la côte africaine ”⁹⁵. Ensuite, “ le début du XIV^e siècle est marqué par l'importation de la poterie dite «noir et jaune» de Kaud am Saila, que l'on trouve jusqu'aux échelles de Madagascar. Elle confirme l'influence du Yémen et correspond à l'installation de la dynastie des Mahdali ”⁹⁶. Au XV^e siècle, Kilwa⁹⁷ va connaître son heure de gloire et Vohemar (à la côte est de Madagascar) aura une civilisation métisse fort intéressante⁹⁸.

À propos des fouilles archéologiques réalisées dans le nord-ouest de Madagascar, Henry T. Wright et Chantal Radimilahy considèrent qu'il est possible que certains des sites étudiés constituent des occupations plus anciennes que le commencement de la phase Mahilaka au X^e siècle⁹⁹. D'après ces archéologues, la connaissance de la culture

et Domoni, à Anjouan, ont une mosquée au XI-XII^e siècles (Wright, communication personnelle) ” (C. Allibert, “ Les contacts entre l'Arabie... ”, p. 120).

⁹⁴ *Loc. cit.*

⁹⁵ C. Allibert, “ Les contacts entre l'Arabie... ”, p. 121.

⁹⁶ *Loc. cit.*

⁹⁷ Parmi les études sur Kilwa, voir : H. N. Chittick, “ Notes on Kilwa ”, *Tanganyika Notes and Records*, 53 (1959), p. 179 ; du même auteur, “ Kilwa and the Arab settlement of the East African coast ”, *Journal of African History*, 4, 2 (1963), p. 179-190 ; du même auteur, *Kilwa : an Islamic trading city on the East African coast*, Nairobi, British Institute in Eastern Africa, 1974, 2 vol.

⁹⁸ “ À Madagascar, de nombreux comptoir existent sur la côte nord-ouest entre Maintirano et le cap Masoala. Dans la baie de la Mahajamba et de Boïna, les Antalaotse s'installent. À la côte est, Vohemar, dont les établissements voisins furent actifs dès le XII^e siècle, aura une civilisation métisse fort intéressante au XV^e siècle, qui survivra jusqu'au XVII^e ” (C. Allibert, “ Les contacts entre l'Arabie... ”, p. 121).

⁹⁹ “ Sur la côte nord de Nosy Be dans le hameau d'Ampasindava [...] près de Befotaka, un trou creusé pour faire des latrines a donné un tesson fait au tour de couleur chamois ne ressemblant en rien à aucun tesson d'importation connu, mais semblable aux amphores méditerranéennes du début du premier millénaire après J.C. Une étude de lames fines de ce tesson est en cours d'exécution afin de rendre plus

matérielle de cette phase Mahilaka “ est solidement établie à partir des échantillons trouvés dans des fouilles menées par Vérin en 1966-67 ” ainsi que par les recherches de ces auteurs ; ils poursuivent en affirmant que “ la datation (10^e–14^e siècles) est fondée sur des céramiques importées du Moyen-Orient et de l'Extrême-Orient bien datées et sur des datations au ¹⁴C ”¹⁰⁰. Selon ces mêmes archéologues, sur le site de Mahilaka

“ deux tessons de ‘white glazed’ (glaçure blanche) du Moyen-Orient avec décoration lustrée furent trouvés en stratigraphie dans un sondage à l'intérieur de ‘la forteresse’ [...]. Cette poterie fut importée dans le sud-ouest de l'océan Indien à partir du Golfe du 9^e au 11^e siècle [...]. Leur présence indique que Mahilaka fut fondée au moins vers le 10^e siècle. ”¹⁰¹

Mahilaka devient une ville dotée d'une enceinte dès le XI^e siècle et d'un fort au XII^e siècle¹⁰². Selon Henry T. Wright et C. Radimilahy, “ la céramique sgraffiato du Moyen-Orient est très représentée dans

claires son origine et sa date [...].

En plusieurs lieux sur la bordure de sable la plus à l'intérieur des terres, probablement la plage holocène la plus ancienne, nous avons trouvé un éparpillement de débris de tessons semblables aux débris de nourriture sur les sites plus récentes. Les céramiques, quand il y en avait, étaient représentées par des tessons frustes et sans décors correspondant à des bols, coupes et jarres sphériques. Il n'y avait aucune céramique d'importation datable. Il est possible que certains de ces sites constituent des occupations plus anciennes que le commencement de la phase Mahilaka au 10^e siècle. Malheureusement, aucun de ces sites ne semble suffisamment bien préservé pour permettre une fouille témoin ” (H. T. Wright, C. Radimilahy et C. Allibert, “ L'évolution des systèmes... ”, p. 6).

¹⁰⁰ *Loc. cit.*

¹⁰¹ *Ibid.*, p. 7.

¹⁰² Cf. C. Radimilahy, *Mahilaka – An archaeological investigation of an early town in northwestern Madagascar*, Uppsala, Departement of Archaeology and Ancient History, 1998, p. 130 et 145. Déjà en 1912, L. Millot annonçait que des restes de fortifications, comparables à celles de la côte orientale d'Afrique, furent découverts dans ce site de Mahilaka : cf. L. Millot, “ Les ruines de Mahilaka ”, *Bulletin de l'Académie Malgache*, 10 (1912), p. 283-288.

toutes les parties du site ”¹⁰³ de Mahilaka. D’après ces archéologues, “ de la porcelaine à glaçure noire sur jaune du Moyen-Orient dont on pense qu’elle fut faite au Yémen se trouve en quantité ” dans ce même site. Cette porcelaine “ fut importée en Afrique orientale de 1250 à 1350 [...]. Sa présence indique que Mahilaka fut largement occupée au moins jusqu’à la fin du 13^e siècle ”¹⁰⁴.

Henry T. Wright et C. Radimilahy confirment que

“ des céramiques à glaçure verte d’Extrême-Orient se retrouvent sur le site entier, bien qu’en petit nombre. La plupart viennent de petits bols en «stoneware» aux parois épaisses avec une couverte gris-vert craquelée typique des céladons de la période Sung [...]. Certains tessons cependant viennent de la céramique porcelaineuse typique des fours de Longqan qui fonctionnèrent à partir de 1250, communément importée dans le sud-ouest de l’océan Indien de 1300 à 1550. ” ¹⁰⁵

Ces mêmes auteurs soulignent que plusieurs installations de la phase Mahilaka ont été trouvées sur l’île de Nosy Be (Madagascar)¹⁰⁶.

Une perle en argent et deux perles en or (des cubes travaillés) furent trouvées sur le site archéologique de Sandrakatsy¹⁰⁷ (au sud de la baie d’Antongil). Concernant ces perles, H. Wright et F. Fanony affirment : “ Les seuls objets semblables en métal précieux avec lesquels nous avons pu trouver des correspondances viennent de Mindanao aux Philippines et sont datés du X^e au XIV^e siècles ap. J.-C ”¹⁰⁸.

¹⁰³ H. T. Wright, C. Radimilahy et C. Allibert, “ L’évolution des systèmes...”, p. 12.

¹⁰⁴ *Loc. cit.*

¹⁰⁵ *Loc. cit.*

¹⁰⁶ Cf. H. T. Wright, C. Radimilahy et C. Allibert, “ L’évolution des systèmes...”, p. 12-15.

¹⁰⁷ Ce site fut occupé dès le VIII^e siècle.

¹⁰⁸ H. T. Wright et F. Fanony, “ L’évolution des systèmes d’occupation des sols dans la vallée de la Mananara au nord-est de Madagascar ”, traduction de C. Allibert, *Taloha*, 11 (1992), p. 27.

À propos des sites archéologiques du centre de Madagascar dont l'environnement porte des traces d'impact humain, une équipe d'archéologues – où se trouvait aussi R. F. Dewar – défendait l'idée, en 1992, que

“ sur les sites malgaches de nombreuses indications tendent à prouver qu'existe la possibilité de visites remontant à plus de 2 000 ans ; en revanche, ce n'est que vers le 7^e siècle AD que le Haut Plateau central subit un impact humain direct. Une intensification de l'agriculture ne se fait sentir qu'aux 13^e ou 14^e siècles AD.¹⁰⁹ ”

Le site fortifié d'Ambohidahy (sur le Haut Plateau central) a fourni

¹⁰⁹ H. T. Wright, R. Andrianavaivony, I. Bailiff, D. Burney, R. Dewar, “ Datation absolue des sites archéologiques du centre de Madagascar. Présentation des déterminations ”, *Taloha*, 11 (1992), p. 126. D'après cette équipe d'archéologues “ toute étude portant sur la chronologie absolue de l'occupation humaine dans les Hautes Terres de Madagascar doit tenir compte des importantes découvertes réalisées récemment par David Burney lors d'analyses de pollen fossilisé en provenance de lacs. Ces études, publiées il y a peu, peuvent se résumer ainsi :

Burney (1987a) a prélevé du lac Tritrivakély (d'une surface de 4,5 ha, situé près d'Antsirabe, dans le Vakinankaratra – 19° 47' de latitude sud, 46° 55' de longitude est) une colonne de sédiment de 5 m de haut portant la marque de 11 000 années de végétation locale. L'analyse pollinique a révélé que sur ce site la végétation, lors de l'holocène ancien et Moyen, était principalement constituée d'herbes et d'arbustes éricoides ; l'abondance de charbon de bois dans les sédiments indique une grande fréquence de feux naturels. Pendant presque tout l'Holocène récent (environ 2 000 BC jusqu'à la première trace d'impact humain) la région semble avoir été une mosaïque de surfaces boisées émaillées de peu de surfaces herbues [...]. Cependant, on a trouvé, dans une couche datée de façon interpolée d'environ 400 BC, des grains de pollen du groupe *Cannabis/Humulus*, peut-être introduits par des visiteurs de la côte malgache. Après AD 800 (Beta 15 584 : carbone organique situé à 0,43 m au-dessous de la surface sédimentaire ; 1240 BP +/- 100 ; cal AD 780-800 ; intervalle de confiance 95% : AD 640-1020), on observe un accroissement net du charbon sur le bois, indication de feux plus fréquents, suggérant l'impact humain direct sur la végétation locale. Mais comme les 0,40 m supérieurs du sédiment ont été perturbés, comme l'indique le pollen intrusif récent d'*Eucalyptus*, *Pinus* et *Zea* présent sur une hauteur de 0,40 m, cet éventuel impact humain ne peut être daté avec précision ” (*ibid.*, p. 125-126).

du céladon chinois (daté entre XIV^e et XVI^e siècles). La disposition du site révèle une différenciation sociale¹¹⁰.

Selon M. P. Pearson, furent découvertes des céramiques importées du golfe Persique et de Chine sur des sites archéologiques de l'Androy (dans le Sud de Madagascar) ; un fragment de verre bleu, peut-être égyptien, y fut aussi exhumé¹¹¹. Ces sites “ pour la période X^e-XIII^e siècles laissent à penser qu'à la faveur d'un climat plus humide cette région, aujourd'hui subdésertique, était alors relativement peuplée ”¹¹².

La datation des premiers apports austronésiens est difficile¹¹³. En

¹¹⁰ Cf. S. Kus et H. T. Wright, “ Survey archéologique de la région de l'Avaradrano ”, trad. de l'anglais par P. Vérin, *Taloha*, 10 (1986), p. 54.

¹¹¹ M. P. Pearson, “ Tombs and Monumentality in Southern Madagascar : Preliminary Results of the Central Androy Survey ”, *Antiquity*, 66 (1992), p. 941-948.

¹¹² Ph. Beaujard, “ L'Afrique de l'Est, les Comores et Madagascar dans le système-monde avant le XVI^e siècle ”, D. Nativel et F. V. Rajaonah (sous la direction de), *Madagascar et l'Afrique. Entre identité insulaire et appartenances historiques*, Paris, Karthala, 2007, p. 72, note 127.

¹¹³ À ce propos, Pierre Vérin affirmait en 2000 : “ En un demi-siècle de recherches, on a retracé l'odyssée des ancêtres des anciens Polynésiens porteurs de la céramique appelée Lapita [...]].

En revanche, pour Madagascar, si on connaît bien les acteurs de l'épopée et alors qu'on se sent prêt à user de la même stratégie interactive que celle mise en œuvre dans le Pacifique, on talonne, pour l'instant, le milieu du premier millénaire de notre ère. Certes, la glottochronologie nous donne à penser que la famille malgache s'est fragmentée il y a quinze siècles et les palynologues analysent des changements de la végétation qui n'ont pu survenir que sous l'influence d'une intrusion humaine il y a environ 2000 ans. Côté Afrique orientale, les connexions avec la côte swahilie commencent à être établies, grâce à l'étude de la culture Dembeni. Mais sur le plan archéologique, on ignore tout du temps des premiers ancêtres indonésiens qui abordèrent sur les côtes où prospérèrent ces «échelles» que j'ai passé dix années à étudier ” : P. Vérin, “ Entretien ”, C. Allibert et N. Rajaonarimanana (sous la direction de), *L'extraordinaire et le quotidien...*, p. 7. Les recherches palynologiques que Pierre Vérin vient de citer s'appuient notamment sur les travaux de David A. Burney et de Robert Dewar ; parmi les études de ces deux auteurs, voir : D. A. Burney, “ Late Holocene Vegetation Change in Central Madagascar ”, *Quaternary Research*, 28/1, (1987), p. 130-143 ; du même auteur, “ Late Quaternary stratigraphic charcoal records from Madagascar ”, *Quaternary Research*, 28/1, (1987), p. 274-280 ; du même auteur, “ Pre-settlement vegetation changes at Lake Tritrivakely (Madagas-

1997, Robert F. Dewar insistait sur le fait que les objets mis au jour dans les fouilles archéologiques pour le premier millénaire ne nous donnent pas des preuves de l'existence d'une présence indonésienne à Madagascar¹¹⁴.

Deux années plus tard, P. Vérin et H. Wright soulignent qu'à cause "de notre connaissance insuffisante des poteries de Bornéo, Java et Sumatra entre le début de l'ère chrétienne et 1000 ap. J.-C. il est pour le moment impossible de relier aucun style de poterie malgache à une poterie indonésienne ancestrale"¹¹⁵. Dans ce même article, les auteurs reconnaissent que plusieurs sites archéologiques connus (Andavakoe-ra¹¹⁶, Nosy Mangabe¹¹⁷, Sandrakatsy¹¹⁸, Irodo¹¹⁹, Mahilaka) montrent une poterie grossière à impressions d'*Arca*, connue également aux Comores, qui a cependant "peu de parallèles en Afrique de l'Est et pourrait être originaire de l'Asie du Sud-Est"¹²⁰.

car)", *Paleoclimatology of Africa*, 18 (1987), p. 357-381 ; du même auteur, "Modern pollen spectra from Madagascar", *Paleogeography, Paleoclimatology, Paleoecology*, 66 (1988), p. 63-75 ; du même auteur toujours, "Late Holocene environmental changes in arid Southwestern Madagascar", *Quaternary Research*, 40 (1993), p. 98-106 ; R. Dewar et D. A. Burney, "Recent research in the Paleoecology of the Highlands of Madagascar and its implications for Prehistory", *Taloha*, 12 (1994), p. 79-86 ; H. T. Wright, R. Andrianainy, I. Bailiff, D. Burney, R. Dewar, "Datation... ", p. 121-145.

¹¹⁴ Cf. R. E. Dewar, "Does it matter that Madagascar is an Island ? ", *Human Ecology*, 25 (1997), p. 487.

¹¹⁵ P. Vérin et H. Wright, "Madagascar and Indonesia : New Evidence from Archaeology and Linguistics", *Bulletin of Indo-Pacific Prehistory Association*, 18 (1999), p. 35.

¹¹⁶ Cf. R. F. Dewar et S. Rakotovololona, "La chasse...", p. 8-11.

¹¹⁷ L'étude des sédiments de ce site archéologique de Nosy Mangabe "montre une modification de la couverture végétale due sans doute à des essarts, au moins à partir du 8^e siècle. Le site a livré de la poterie à glaçure blanche d'Asie occidentale, bien connue dans les sites des Comores et d'Afrique de l'Est des 9^e et 10^e siècles" (Ph. Beaujard, "Les arrivées...", p. 79, note 87).

¹¹⁸ La fondation de Sandrakatsy remonte au VIII^e siècle (cf. *ibid.*, p. 79).

¹¹⁹ Le site d'Irodo (IX^e siècle) "a livré quelques céramiques importées" (*Ibid.*, p. 79, note 88).

¹²⁰ P. Vérin et H. Wright, "Madagascar and Indonesia...", p. 39.

Tout récemment, Claude Allibert rappelle que “ le rôle fondamental joué par le malgache, langue austronésienne, a conduit les archéologues à rechercher les poteries présentant une filiation typologique avec celle du monde austronésien ” mais, “ à ce jour, la parenté typologique n’a pu être établie de façon formelle comme cela a pu être réalisé pour la poterie de type *lapita* en Océanie ”¹²¹.

Allibert souligne que “ la poterie austronésienne du premier millénaire après J. C. pour le secteur occidental de son aire de diffusion est mal connue ” et que “ un seul type de décoration a pu faire penser à une correspondance possible constituée par des entrelacs décoratifs sur le col ”¹²². D’après ce même auteur, on ne sait pas quel est le degré de pertinence de ce décor et de surcroît la datation de cette poterie est très imprécise (I^{er} siècle ap. J.-C.)¹²³ ; sa localisation est le Sud de Sulawesi¹²⁴. Par ailleurs, rappelle Allibert, dans les sites des IX-X^e siècles à Sumatra par exemple, “ le nombre de poteries locales est assez faible et ne correspond pas à la poterie malgache ”¹²⁵. Par contre, les poteries chinoises et arabes, voire indiennes sont omniprésentes ; ces poteries d’importation “ on les trouve dans tout l’océan Indien ”¹²⁶. Il se peut que ce soit ces poteries “ qui aient été utilisées. Enfin, la culture austronésienne est à dominante végétale (bambou et feuilles comme récipients) et a pu ne pas laisser de traces ”¹²⁷.

Aux Comores, la culture Dembeni (du nom d’un site de Mayotte) se forme à la fin du VIII^e siècle. Elle représente une culture arabo-africaine et asiatique, en contact avec Madagascar et la côte swahili¹²⁸ ;

¹²¹ C. Allibert, “ Migration austronésienne... ”, p. 9.

¹²² *Loc. cit.*

¹²³ Cf. *loc. cit.*

¹²⁴ Cf. C. Allibert, “ L’intredépendance de l’archéologie et de l’anthropologie culturelle dans l’océan Indien. L’exemple de Mayote ”, *Études Océan Indien*, 33-34 (2002), p. 23, note 34.

¹²⁵ C. Allibert, “ Migration austronésienne... ”, p. 9.

¹²⁶ *Loc. cit.*

¹²⁷ *Loc. cit.*

¹²⁸ Cf. Ph. Beaujard, “ L’Afrique de l’Est... ”, p. 47.

elle comporte aussi des poteries chinoises et des céramiques du golfe Persique¹²⁹. Furent trouvées aux Comores (et à Mayotte en particulier) deux types de poteries différentes : le premier est d'origine africaine, c'est " la poterie «triangular incised ware» (TIW) " ¹³⁰ datée des V-VIII^e siècles ap. J.-C. ; le deuxième " à gros arca (impressions de coquillages) qui est de la même époque (non datée avec précision) et dont le pourcentage d'occurrence va grandissant de la côte africaine à Madagascar, ou décroissant si on le lit dans l'autre sens " ¹³¹. Ce dernier type de poterie " pourrait bien être la poterie proto-malgache, sinon proto-austronésienne de l'océan Indien occidental " ¹³². Il existe " une autre poterie d'une qualité exceptionnelle (coupes en alternance graphité ou/et passé au rouge ocre) pour les IX-X^{èmes} siècles dont on ne connaît l'origine, mais que les archéologues anglo-saxons attribuent au «couloir swahili» " ¹³³.

L'archéologie montre que du VIII^e au X^e siècle, les établissements des Comores " restèrent côtiers – la pêche y était importante – et ne dépassaient pas cinq cents habitants " ¹³⁴. Les sites fouillés à Mayotte comportent du chloritochiste sans doute importé de Madagascar dès le VIII^e siècle ¹³⁵.

¹²⁹ Cf. H. T. Wright, " Early Sea-farers... ", p. 41.

¹³⁰ C. Allibert, " Migrations austronésienne... ", p. 9.

¹³¹ *Loc. cit.*

¹³² *Loc. cit.*

¹³³ *Ibid.*, p. 10.

¹³⁴ S. Blanchy, " Cités, citoyenneté et territorialité dans l'île de Ngazidja (Comores) ", *Journal des Africanistes*, 74, 1-2, (2004), p. 346.

¹³⁵ Cf. C. Allibert, A. Argant et J. Argant, " Le site archéologique de Dembeni (Mayotte). Mission 1984 ", *Études Océan Indien*, 11 (1989), p. 63-172 ; C. Allibert, D. Liskowsky, J.-C. Pichard et S. Issouf, *Dembeni 3. Campagne de fouilles de 1990. Fondation pour l'étude de l'archéologie de Mayotte*, Paris, INALCO, 1993 ; Ph. Beaujard, " L'Afrique de l'Est... ", p. 48.

2. Les navigations de l'Antiquité dans l'océan Indien occidental

2.1. Les navigations de l'Antiquité et Madagascar : questionnements et hypothèses

Les voyages et les déplacements de populations dans l'océan Indien occidental se déroulèrent durant plusieurs siècles en tenant compte des vents saisonniers, des courants, de la position des îles et des continents ainsi que des ressources naturelles.

La plus importante caractéristique géographique de cet océan est le renversement saisonnier des vents de mousson¹. En effet, dans l'océan Indien il y a deux moussons², celle du Sud-Ouest ou d'été, qui souffle de l'Afrique orientale vers l'Inde d'avril à septembre, et celle du Nord-

¹ Cf. A. M. H. Sheriff, "La côte d'Afrique...", p. 600-601 ; Ph. Beaujard, *Les Mondes...*, tome I, "De la formation..", p. 32-36.

² À propos du régime des moussons dans l'océan Indien, Thomas Vernet affirme : "L'archipel de Lamu est idéalement situé pour bénéficier des vents de moussons de l'océan Indien occidental qui, grâce à un régime alterné et très régulier, le connectent très aisément à la mer Rouge, au golfe Persique, ainsi qu'à la côte ouest de l'Inde. Entre les mois de novembre et de mars souffle la mousson du nord-est appelée *kas-kazi*. Les vents étant constants et la mer très calme, c'est la période des voyages en direction du littoral est-africain, par ailleurs favorisés par un courant marin orienté vers le sud le long de la côte somali. Du fait des conditions climatiques dans la mer

-Est ou d'hiver, qui souffle dans la direction opposée de novembre à mars. La première est en général pluvieuse, la seconde est sèche³.

L'océan Indien fut très tôt parcouru par des navires qui pouvaient en outre utiliser des courants⁴. Comme le souligne Philippe Beaujard, " d'est en ouest, une route d'Asie du Sud-Est vers les Maldives puis l'Afrique de l'Est, les Comores et Madagascar était favorisée par un courant nord-équatorial (en février-mars) " ⁵. Cet auteur poursuit en disant qu'une route directe " vers les Comores et Madagascar via les Chagos à partir de Java et du détroit de la Sonde, utilisant le courant sud-équatorial, était praticable de mai à octobre. Un contre-courant équatorial était utilisable d'ouest en est dans la période hivernale de

d'Oman, les départs de l'Inde et du golfe Persique ont lieu à la fin de décembre ou dans les premiers jours de janvier, le trajet est alors d'environ quinze à 25 jours entre Goa et l'archipel de Lamu. Au mois de mars les vents faiblissent, puis la mousson du sud-ouest, ou *kusi*, débute généralement en avril pour se terminer en septembre. Son action est renforcée par le courant côtier est-africain dirigé vers le nord. Les navires doivent quitter le rivage en mars ou en avril et il faut trois semaines à un mois pour atteindre l'Inde. Après cette date la mer, trop agitée, limite la navigation, à l'exception des embarcations de faible tonnage derrière la barrière récifale. Le *kusi* perd de sa vigueur en août et les conditions de navigation s'améliorent, autorisant les bateaux qui n'ont pu quitter la côte à temps à repartir vers le nord après une période d'hivernage " (Th. Vernet, *Les cités-États swahili*... , p. 34).

³ Cf. Ph. Beaujard, *Les réseaux de l'océan Indien et la construction des cultures malgaches*, Paris, INALCO, 2006 (cours donné à l'Institut national des langues et civilisations orientales durant les années universitaires 2001-2002 et 2002-2003 ; texte pas encore publié mais aimablement communiqué par l'auteur), fascicule 1, p. 2.

⁴ Sur les vents et courants dans l'océan Indien, voir : G. Donque, " Le contexte océanique des anciennes migrations : vents et courants dans l'océan Indien ", *Taloha*, 1 (1965), p. 43-69 ; Ph. Beaujard, *Les réseaux*... , fascicule 1, p. 2 ; A. Toussaint, *Histoire de l'océan Indien*, Paris, PUF, 1961, p. 8-12 ; H. Deschamps, *Histoire de Madagascar*... , p. 14-17 ; P. Vérin, *Les Échelles anciennes du commerce sur les côtes nord de Madagascar*, Paris, Université de Paris-I, [1972], (Thèse pour le Doctorat d'État Ès-Lettres et Sciences Humaines), vol. I, p. 21-28 ; K. McPherson, *The Indian Ocean. A History of People and The Sea*, Oxford, Oxford University Press, 1993, p. 9-11 , 38-39 et 44. Sur les brises, voir : J.-C. Hébert, " La rose des vents malgaches et les points cardinaux ", *Civilisation Malgache*, 1 (1968), p. 159-205.

⁵ Ph. Beaujard, *Les réseaux*... , fascicule 1, p. 2.

l'hémisphère nord ”⁶. Dans le canal du Mozambique il y a une double orientation de deux courants marins – le “ courant du Mozambique ” et le “ courant de Madagascar ” – mais qui “ n’empêchent, en aucun cas, des liaisons entre les deux rives du canal ” parce que “ la puissance des vents contrebalance largement la force de ces courants ”⁷.

Mes devanciers n’ont pas manqué d’étudier les vents et les courants maritimes de l’océan Indien occidental et tout particulièrement dans la région de l’île de Madagascar ainsi que la nature des côtes de cette île⁸. Ainsi, étudiant les possibilités de traversée de l’océan Indien vers Madagascar et retour, le géographe G. Donque conclut qu’il ne fut jamais impossible à des bateaux anciens d’atteindre Madagascar, même en provenance d’Afrique⁹. Comme le souligne Yves Janvier, “ il ne

⁶ *Loc. cit.* À propos des courants marins dans l’océan Indien, voir : Service Hydrographique de la Marine, *Instructions nautiques, Madagascar et îles éparses, océans Indien et austral*, Paris, Service Hydrographique de la Marine, 1934.

⁷ “ Les courants marins du canal du Mozambique suivent globalement un axe nord-sud. Plus précisément, en toute saison, le «courant de Mozambique», bien connu des navigateurs, longe la côte africaine vers le sud. Mais en hiver austral, le «courant de Madagascar» suit la côte occidentale de cette île du sud vers le nord. La mer au milieu du canal est instable et souvent agitée. Il y existe entre les deux courants de nombreux points de friction, qui rendent cette zone assez dangereuse, comme en témoignent, par exemple, les risques suscités par les flots tumultueux des alentours des îles Europa et Bassas da India.

Cette double orientation des courants n’empêche, en aucun cas, des liaisons entre les deux rives du canal. Contrairement à ce qui a souvent été dit par le passé, et en particulier par Alfred Grandidier, pour confirmer ses théories sur le peuplement de la Grande île, la puissance des vents contrebalance largement la force des courants. De plus, l’archipel des Comores offre à la navigation un chapelet d’escalles favorables au développement de réseaux de transport viables et relativement sûrs entre les deux façades maritimes ” : S. Sanchez, “ Navigation et gens de mer dans le canal du Mozambique. Les boutres dans l’activité maritime de Nosy Be et de l’Ouest de Madagascar au XIX^e siècle ”, D. Nativel et F. V. Rajaonah (sous la direction de), *Madagascar et l’Afrique. Entre identité insulaire et appartenances historiques*, Paris, Karthala, 2007, p. 106-107.

⁸ Parmi ces études, voir : P. Vérin, *Les Échelles...*, vol. I, p. 15-19.

⁹ Cf. G. Donque, “ Le contexte océanique des anciennes migrations : vents et courants dans l’océan Indien ”, *Taloha*, 1 (1965), p. 43-69.

servirait évidemment à rien de chercher une trace de Madagascar dans les écrits de l'Antiquité s'il était prouvé que l'île était alors inaccessible avec les moyens de l'époque. Mais il n'en est rien"¹⁰.

Il convient de considérer que ce qui est *inconnu des géographes* ne veut pas forcément dire *jamais atteint* ; il faut distinguer monde atteint et monde connu¹¹.

Selon Yves Janvier, cette distinction “ peut être utile à propos de Madagascar : elle joue notamment dans l'interprétation d'un récit de Diodore de Sicile, l'histoire d'Iamboulos ”¹². En tenant compte de cette distinction, Yves Janvier croit pouvoir dire, que l'île de Madagascar avait sans doute été “ atteinte ” pendant l'Antiquité classique, dès la période hellénistique, ne serait-ce qu'une fois, et qu'elle lui est restée “ inconnue ”¹³.

¹⁰ Y. Janvier, “ La Géographie gréco-romaine a-t-elle connu Madagascar ? Le point de la question ”, *Omalý sy Anio, Hier et Aujourd'hui*, 1-2 (1975), p. 15.

¹¹ À ce propos, Yves Janvier affirme : “ Il faut faire la part des navigations exceptionnelles, déviées par les courants et les tempêtes, ou exploits sans lendemain. Certains voyages plus ou moins tragiques resteront d'ailleurs à jamais ignorés pour n'avoir laissé aucune trace archéologique ou littéraire. D'autres ont pu tomber dans l'oubli dès l'Antiquité, ou bien les récits de rescapés n'ont pas été pris au sérieux. Ainsi, l'aventure d'Euphemos de Carie, qui aurait atteint les Antilles malgré lui, ne semble avoir trouvé d'écho que chez Pausanias (I, 23, 5). De même, plusieurs inscriptions découvertes au Brésil ont été attribuées par certains à des naufragés phéniciens ; comme ceux-ci, à supposer la réalité de leur équipée, n'ont pas pu en revenir, il n'en est rien resté dans les traités de géographie des Anciens. On sait aussi quels problèmes a posés la reconstitution de l'itinéraire de Pythéas et la crédibilité plus ou moins grande que les Anciens eux-mêmes lui ont accordée. ” (Y. Janvier, “ La Géographie... ”, p. 13).

¹² *Ibid.*, p. 13.

¹³ Cf. *ibid.*, p. 34. Yves Janvier rappelle que deux écoles s'affrontent depuis toujours dans l'interprétation des documents relatifs à la connaissance du monde par les Anciens. D'après lui, “ il y a d'un côté les optimistes, disposés à accorder le maximum de confiance et de fond véridique aux récits légendaires ou réputés tels, à admettre la possibilité des explorations les plus lointaines, à proposer pour les identifications géographiques douteuses les solutions les plus favorables à la science des Anciens. Et il y a de l'autre côté les prudents, soucieux de tenir un compte minutieux et exigeant des possibilités matérielles (état des navires, longueur possible des

Selon ce même auteur, on trouve dans la narration que l'historien grec Diodore de Sicile (vers 90 av. J.-C. – fin du I^{er} siècle avant notre ère) donne de l'île d'Iamboulos “quelques données qui peuvent encourager à identifier son île à Madagascar, et d'autres qui, simplement, ne s'y opposent pas”¹⁴. À ce propos, nous passons à citer l'histoire du navigateur Iamboulos décrite par Diodore de Sicile :

“ Nous rapporterons maintenant en abrégé les merveilles que

étapes sur terre ou sur mer, présence des indigènes hostiles, éléments atmosphériques ou océanographiques défavorables, etc.), et défiants envers les hâbleries et vantardises que peuvent receler tous les grands récits de voyages [...]. Il en résulte que la délimitation du monde «connu» par les Anciens de telle ou telle civilisation est fort différente d'une école à l'autre, et que, comme je l'ai rappelé ailleurs, Madagascar se trouve en plein dans la zone d'incertitude ” : Y. Janvier, “ Histoire ancienne et Océan Indien dans les perspectives malgaches ”, *Omaly sy Anio, Hier et Aujourd'hui*, 1-2 (1975), p. 219.

Cet auteur ne suit pas “ en matière de géographie antique, la tendance de nombreux commentateurs littéraires pour qui tout récit tant soit peu invraisemblable est purement poétique ” et il se refuse “ à affirmer que l'histoire d'Iamboulos soit totalement infondée. En dépit d'exagérations ou d'incompréhensions évidentes dans ce récit, il n'est pas impossible que l'exploit individuel consistant à atteindre Madagascar depuis les rivages éthiopiens ait été réussi par un homme de la Méditerranée orientale quelques temps avant le début de notre ère ; la Cerné d'Éphore, qui apparaît dans le texte de Pline *débarrassée de tout détail fabuleux*, pourrait conduire à faire remonter cet exploit au IV^e siècle préchrétien.

Naturellement [...], accepter cette hypothèse entraînerait d'importantes conséquences sur l'histoire du peuplement de l'île, où il faudrait réadmettre un stade primitif d'origine africaine [...].

Il est possible que la première Cerné de Pline soit l'ultime trace littéraire du souvenir d'une île atteinte par hasard par un Grec ou Gréco-Syrien. Après, c'est l'oubli : un oubli dont la géographie antique n'est pas sans exemples. La navigation de Iamboulos n'ayant pas été renouvelée, et les négociants arabes et indiens d'une part, l'éloignement d'autre part, empêchant l'extension des connaissances au sud de la «mer Érythrée», des œuvres précises comme le *Périple de la mer Érythrée* ou la *Géographie* de Ptolémée ignorent Madagascar, pour ne plus connaître comme îles les plus lointaines dans cette direction que le groupe de Pemba – Zanzibar – Mafia, ou tout au plus peut-être dans le cas de Ptolémée la Grande Comore ou Aldabra ” (Y. Janvier, “ La Géographie... ”, p. 33-34).

¹⁴ *Ibid.*, p. 18.

l'on raconte d'une île fameuse de l'océan méridional, en commençant par l'histoire exacte de sa découverte. Iamboulos avait été très soigneux de s'instruire de tout dès son enfance. Après la mort de son père qui était marchand, il s'adonna lui-même au commerce. Comme il traversait l'Arabie déserte pour arriver à celle qui produit les aromates, il tomba avec tous ceux qui l'accompagnaient entre les mains des voleurs. Il fut mis d'abord à la garde des troupeaux avec un de ses camarades. Ayant été pris là par d'autres voleurs qui venaient d'Éthiopie, il y fut conduit avec son compagnon. Les habitants de la côte se saisirent d'eux et les destinèrent comme étrangers à l'expiation du pays. Les Éthiopiens avaient une ancienne tradition, laquelle avait été confirmée par plusieurs oracles des Dieux pendant l'espace de vingt générations, c'est-à-dire de six cents ans, parce que chaque génération comprend trente ans. Cette tradition portait que l'Éthiopie¹⁵ devait être purifiée par deux étrangers, d'une manière qu'ils suivirent exactement. Ils préparèrent une barque assez forte pour résister à la mer, mais qui pût être gouvernée par deux hommes seuls. On la fournit de vivres pour six mois, et on y embarqua les deux captifs, en leur enjoignant selon l'oracle de cingler vers le Midi. On leur dit qu'au bout de leur course ils trouveraient une île fortunée ou habitaient des hommes pleins de douceur et parmi lesquels ils se trouveraient heureux de vivre, que s'ils arrivaient sains et saufs dans cette île, l'oracle avait prédit que l'Éthiopie serait tranquille et florissante pendant six cents ans. Et qu'ainsi ils pouvaient compter que si la fatigue de la mer ou l'ennui de leur recherche les ramèneraient sur leurs bords avant d'avoir accompli ce voyage, tous les Éthiopiens se jetteraient sur eux et les puniraient comme des prévaricateurs et des impies. On célébra alors une fête solennelle sur le rivage et ayant offert un grand nombre de victimes choisies, ils couronnèrent les Députés et les chargèrent de l'expiation publique. Iamboulos et son camarade se mettent en mer et après avoir été

¹⁵ L'Éthiopie de Diodore " couvre à la fois le pays qui porte encore ce nom, plus le Sudan et la Somalie " (Y. Janvier, " La Géographie... ", p. 18).

battus des flots pendant quatre mois, ils arrivèrent enfin dans l'île qu'on leur avait désignée. ”¹⁶

Diodore de Sicile décrit cette île en disant qu'elle est ronde, de 5 000 stades de tour¹⁷, soit un pourtour de 787,5 km à 925 km (selon que Diodore a utilisé le stade alexandrin de 157,50 m ou le stade attique de 185 m), très inférieur à celui de Madagascar¹⁸.

Cet historien décrit aussi les habitants de l'île où séjourna Iamboulos : ils sont vigoureux et ils n'ont des poils que sur la tête¹⁹ ; dans cette description il nous semble que cet historien présente des éléments de pure fantaisie (la langue fendue des indigènes permettant deux conversations à la fois...) ²⁰.

¹⁶ Diodore de Sicile, *Histoire Universelle*, Livre II ; nous citons ce texte à partir de C. Allibert (éd.), *Textes anciens sur la côte Est de l'Afrique et de l'océan Indien occidental. Documents pédagogiques*, Paris, CEROI, INALCO, Textes et Documents n° 8, 1990, p. 28-29.

¹⁷ “ Elle est de forme ronde et elle a cinq mille stades de circuit. Dès qu'ils furent à la rade, ils virent venir au-devant d'eux des gens envoyés pour tirer leur barque à terre. Étant débarqués, tous les insulaires s'assemblèrent autour d'eux admirant leur entreprise et leur courage et s'empressant de leur apporter tout ce dont ils avaient besoin. ” : Diodore de Sicile, *Histoire Universelle*, Livre II ; nous citons ce texte à partir de C. Allibert (éd.), *Textes anciens...*, p. 29.

¹⁸ Cf. Y. Janvier, “ La Géographie... ”, p. 19.

¹⁹ “ Ce sont des hommes fort différents de tous les autres par leur manière de vivre et par la conformation même de leur corps. Ils sont tous égaux de taille et on un peu plus de six pieds de haut. Leurs os se plient et reviennent à leur situation ordinaire comme les parties nerveuses. Leurs corps paraissent faibles mais leurs nerfs sont infiniment plus forts que les nôtres car lorsqu'ils serrent quelque chose avec leurs doigts, il est absolument impossible de leur ôter. Ils n'ont du poil qu'à la tête, aux sourcils, aux paupières et à la barbe ; tout le reste de leur corps est si lisse et si uni qu'on n'y trouverait pas seulement un poil follet. ” : Diodore de Sicile, *Histoire Universelle*, Livre II ; cf. C. Allibert (éd.), *Textes anciens...*, p. 29.

²⁰ “ Ils sont très beaux de visage, et leur taille est admirablement proportionnée. Leurs oreilles sont beaucoup plus ouvertes que les nôtres, et ils ont une languette dans le milieu. Leur langue a aussi quelque chose de particulier qui leur vient en partie de la nature et en partie d'une opération qu'ils y font. Elle est fendue dans la longueur et paraît double jusqu'à la racine. Cela leur donne la faculté, non seulement

D'après Diodore de Sicile, les habitants de cette île connaissent un automne perpétuel²¹. Cette île où séjourna Iamboulos a une société tribale (groupes de 400 personnes au maximum) et produit une grande quantité de roseaux, possède des sources d'eau chaude et d'eau fraîche²² ainsi que des petits animaux fabuleux²³. Selon cet historien, les

de prononcer et d'articuler tous les mots et toutes les syllabes qui peuvent être en usage dans le monde ; mais encore d'imiter le chant ou le cri de tous les oiseaux et de tous les animaux, en un mot tous les sons imaginables. Ce qu'il y a de plus merveilleux est que le même homme entretient deux personnes à la fois par le moyen de ses deux langues, et leur répond en même temps sur des matières très différentes sans se confondre. " : Diodore de Sicile, *Histoire Universelle*, Livre II ; cf. C. Allibert (éd.), *Textes anciens...*, p. 29.

²¹ " La température de l'air y est excellente, parce qu'ils sont sous l'Équinoxial, où ils n'éprouvent ni les grandes chaleurs, ni les grands froids ; et où ils jouissent d'un automne perpétuel " : Diodore de Sicile, *Histoire Universelle*, Livre II ; cf. C. Allibert (éd.), *Textes anciens...*, p. 29.

²² " Toute la Nation est partagée en plusieurs tribus, lesquelles ne contiennent jamais plus de quatre cents personnes, qui vivent toujours ensemble. Ces peuples habitent dans des prairies où ils trouvent tout ce qui leur est nécessaire ; car la bonté du climat jointe à celle du terroir, fait croître sans culture plus de fruits qu'il ne leur en faut.

L'île produit surtout une grande quantité de roseaux qui portent un fruit semblable au légume que nous appelons Ers. Après qu'ils l'ont fait tremper dans l'eau chaude où il devient aussi gros qu'un œuf de pigeon, ils le broient entre leurs mains avec une adresse particulière ; ils le font cuire ensuite, et en font un pain très savoureux. Ils ont des sources admirables d'eau fraîche excellente à boire et merveilleusement saines. Les eaux chaudes ne se refroidissent jamais à moins que l'on y mette de l'eau froide ou du vin. " : Diodore de Sicile, *Histoire Universelle*, Livre II ; cf. C. Allibert (éd.), *Textes anciens...*, p. 30.

²³ " Leur île enferme une espèce d'animaux assez petits, mais doués d'une forme et d'une propriété extraordinaire. Leur corps rond et à peu près semblable à celui des tortues, est chargé d'une croix jaune en forme d'X. Les quatre extrémités de cet X se terminent chacune à une bouche et à un œil. Ainsi l'animal a quatre yeux et quatre bouches qui aboutissent à un seul gosier qui porte la nourriture à un seul ventre. Les entrailles et toutes les autres parties intérieures sont uniques. Ils ont plusieurs pieds sous la circonférence de leurs corps, avec lesquels ils vont du côté qu'ils veulent. Leur sang a la vertu de recoller ou de faire reprendre dans l'instant les parties coupées d'un corps vivant comme la main ou le pied, lorsque la plaie est encore récente : ce

habitants de cette île s'appliquent à l'astrologie, font usage d'une écriture verticale alphabétique et leur vie longue termine par un suicide volontaire. Le mariage n'est point en usage parmi eux mais les femmes sont communes²⁴.

Selon Diodore de Sicile, on pratique sur les enfants de cette île une sorte d'eugénisme en les soumettant à un vol d'épreuve :

“ On y nourrit aussi une espèce particulière de grands oiseaux qui servent aux habitants à découvrir les dispositions particulières de leurs enfants. Ils les mettent en présence de tout le peuple sur le dos de ces oiseaux, qui les enlèvent aussitôt dans les airs. L'Assemblée conserve les enfants qui soutiennent sans trembler la rapidité du vol mais elle rejette ceux qui ont montré quelque frayeur dans la pensée qu'ils ne sauraient vivre longtemps, et qu'ils n'ont point de courage nécessaire pour les événements de

qui ne s'étend pas néanmoins aux parties nobles et nécessaires à la vie. J'omets un grand nombre d'autres animaux dont les figures nous sont inconnues, et que nous n'imaginerons jamais. ” : Diodore de Sicile, *Histoire Universelle*, Livre II ; cf. C. Allibert (éd.), *Textes anciens...*, p. 30-31.

²⁴ “ Ils connaissent toutes sortes de sciences et d'exercices mais ils s'appliquent surtout à l'astrologie. Ils se servent de sept caractères dans leur écriture ; mais chacun de ces caractères a quatre positions différentes, ce qui donne en tout vingt-huit noms de lettres. Ils conduisent leurs lignes non de gauche à droite comme nous, mais de haut en bas. La durée de leur vie est très longue, et ils parviennent ordinairement jusqu'à cent cinquante ans la plupart sans avoir éprouvé de maladie. Une loi trop sévère condamne à mourir tous ceux qui naissent ou deviennent estropiés. Quand ils ont vécu le nombre d'années que nous venons de marquer, ils se donnent volontairement la mort d'une façon qui leur est particulière. Il croît chez eux une herbe dont il y a deux espèces. Toutes deux ont cette propriété, que lorsqu'on se couche dessus, on tombe insensiblement dans un sommeil dont on ne se réveille plus. Le mariage n'est point en usage parmi eux mais les femmes sont communes, et ils élèvent avec une affection égale et générale tous les enfants qui en viennent. Lorsqu'ils sont à la mamelle on les change souvent de nourrices, afin que les mères mêmes oublient et méconnaissent ceux qui sont à elles, bannissant par là toute prédilection, ils ne sont jamais exposés à la jalousie, ni pour eux, ni pour leurs enfants, et ils passent leur vie dans une parfaite conformité de sentiments. ” : Diodore de Sicile, *Histoire Universelle*, Livre II ; cf. C. Allibert (éd.), *Textes anciens...*, p. 30.

la vie.²⁵ ”

Cette information sur les enfants qui sont soumis à un vol d'épreuve sur de grands oiseaux est pour certains auteurs une pure fantaisie tandis que pour d'autres est un élément favorable à l'identification de l'île où séjourna Iamboulos comme étant Madagascar²⁶. À ce propos, il convient de mentionner qu'Étienne de Flacourt – Français qui séjourna

²⁵ Diodore de Sicile, *Histoire Universelle*, Livre II ; cf. C. Allibert (éd.), *Textes anciens...*, p. 31.

²⁶ À ce propos, Y. Janvier affirme : “ reste un détail dont l'extrême fantaisie apparente retient d'autant plus l'attention. Tout bien considéré, il correspond peut-être dans l'histoire d'Iamboulos à une notation vraie, favorable à l'identification à Madagascar. Dans l'île d'Iamboulos, nous dit Diodore II, 58, on pratique sur les enfants une sorte d'eugénisme en les soumettant à un vol d'épreuve sur de grands oiseaux. Seuls sont élevés ceux qui ne tombent pas.

C'est là un détail spécifique entre tous, et trop original pour être entièrement inventé. Après tout, l'ethnologie connaît bon nombre de coutumes plus bizarres ou plus cruelles ; la recherche ne peut pas toujours ignorer que le «vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable», formule rajeunie de nos jours en «la réalité dépasse la fiction». Sur le principe même de l'élimination d'enfants, on ne peut pas ne pas rappeler ici le chapitre consacré à cette question par Flacourt selon qui la chose, sous des formes diverses, était fréquente au XVII^e siècle. Quant aux oiseaux de Diodore, je ne serais pas étonné qu'il faille reconnaître en eux – comme on l'a suggéré pour l'oiseau roc des contes arabo-persans et de Marco Polo – les *Aepyornis maximus*, cousins géants de l'autruche, caractéristiques de la faune subfossile de Madagascar (et de Madagascar seulement), qui vivaient encore dans la grande île à l'époque historique, et que les Malgaches n'ont amenés à l'extinction que dans la première moitié de notre millénaire. Sans doute ne voulaient-ils pas à proprement parler, mais s'ils en avaient été capables l'épreuve aurait été impossible, et sûrement pas imaginée. Il n'y a là qu'une impropriété de terme, et un enjolivement possible de son récit par Iamboulos, à rapprocher en tout cas de la présence dans les contes malgaches de grands oiseaux capables d'emporter des enfants dans les airs (cf. par ex. Koechlin, 1971). L'épreuve pouvait consister en réalité en une sorte de rodéo ornithologique. Dans la mesure où nous pouvons reconstituer les mœurs de l'*Aepyornis* par analogie avec celles de l'autruche qui est l'animal actuel le plus voisin, on peut rappeler que celle-ci déploie ses ailes quand elle court (Grassé, p. 848), ce qui lui permet jusqu'à des bonds de quatre mètre. Un observateur superficiel pouvait donc légitimement confondre la course des *Aepyornis* avec un vol en rase-mottes. Quant à la possibilité même de jucher un enfant sur cet oiseau, n'oublions pas que l'autruche actuelle est d'une domestication

à Madagascar au XVII^e siècle – affirme que la nation de Madécasse (= Madagascar) “ rejette, délaisse et abandonne cruellement ses enfants [. . .]. Ceci ce pratique en beaucoup de façons ”²⁷.

D’après Diodore de Sicile, cette île où séjourna Iamboulos serait moins une île que l’assemblage de sept îles semblables et équidistantes où on ne verrait pas dans le firmament plusieurs constellations du Pôle céleste Nord²⁸.

La présence de l’olivier qui fournit d’excellente huile nous paraît déplacée relativement à Madagascar. Par contre, l’indication que dans l’île où séjourna Iamboulos il y avait des serpents d’une grandeur excessive qui ne font aucun mal n’est pas une information inadéquate par rapport à Madagascar²⁹.

facile (“ Dès le III^e siècle, en Egypte, elle était utilisée comme animal de travail ”, Grassé, p. 116) et qu’on a été jusqu’à l’atteler à des chars de course tout comme un cheval trotteur (Grassé, p. 1117) ” (Y. Janvier, “ La Géographie. . . ”, p. 21-22).

²⁷ “ De toutes les superstitions qui se pratiquent par les plus barbares nations du monde, celle par laquelle la nation de Madécasse rejette, délaisse et abandonne cruellement ses enfants, est la plus impie et abominable. Ceci se pratique en beaucoup de façons, tellement que je ne m’étonne pas, si cette isle, la plus grande et la plus fertile du monde n’est pas si peuplée ” : É de Flacourt, *Histoire de la Grande Isle Madagascar composée par Sieur de Flacourt, directeur général de la Compagnie Française de l’Orient et Commandant pour sa Majesté dans ladite Isle et isles adjacentes. Avec une relation de ce qui s’est passé es années 1655-1656-1657, non encore veüe par la première impression*. À Troyes chez Nicolas Oudst et se vendant à Paris, chez François Clouzier, dans la Cour du Palais près l’Hotel de Mr. Le premier Président. MDCLXI. Avec Privilège du Roy, premier livre, chapitre 29 (p. 176. de l’édition présentée et annotée par C. Allibert, Paris, INALCO – Khartala, 1995). Tout ce chapitre 29 est consacré aux avortements, délaissements et abandon des enfants aux bêtes sauvages (cf. p. 176-177 de l’édition de C. Allibert).

²⁸ “ Ils ne voient point d’Ourse, ni plusieurs autres de nos constellations. Au reste, c’est moins une île que l’assemblage de sept îles placées dans la mer à distances égales les unes des autres, unies cependant par les mêmes lois et par les mêmes mœurs ” : Diodore de Sicile, *Histoire Universelle*, Livre II ; cf. C. Allibert (éd.), *Textes anciens. . .*, p. 31.

²⁹ “ Ils trouvent sur leurs arbres des fruits de toute espèce, sans parler des oliviers qui leur fournissent d’excellente huile et des vignes qui leur donnent des vins exquis. l’île est pleine de serpents d’une grandeur excessive qui ne font aucun mal aux

Selon Diodore de Sicile, Iamboulos serait resté sept ans dans l'île qu'il avait atteinte après quatre mois de navigation. Bien accueilli d'abord par les indigènes, puis finalement, il fut expulsé de cette île. Son retour aurait duré quatre mois également, et l'aurait amené en Inde chez le roi de Palibothra, qui aurait enfin facilité son rapatriement³⁰.

Diodore de Sicile rédigea ce récit dans la seconde moitié du premier siècle av. J.-C.³¹, mais il omit de dater les faits qu'il rapporte.

À notre avis, il n'est pas certain que l'île où Iamboulos habita durant sept ans soit Madagascar. En effet, d'après lui, les habitants de cette île où il séjourna "ont les jours égaux aux nuits toute l'année, et ils n'ont aucune ombre à midi, parce que le soleil est toujours presque au-dessus de leurs têtes"³². Il semble que cette île se trouvait située à l'Équateur (et donc plus au nord que Madagascar).

hommes et dont la chair est excellente à manger" : Diodore de Sicile, *Histoire Universelle*, Livre II ; cf. C. Allibert (éd.), *Textes anciens...*, p. 32. Nous avons trouvé des *manditra* à Antsenavolo (Mananjary) entre les années 1986-1991; ces *manditra* (ou des *dona* dans le malgache officiel) sont des gros serpents inoffensifs.

³⁰ "Après qu'Iamboulos eut passé sept ans dans cette île avec son compagnon, ils furent condamnés à en sortir comme des méchants et des gens de mauvaises mœurs. Ayant donc réparé leur petite barque et ayant pris des provisions, ils voguèrent l'espace de quatre mois. Ils échouèrent enfin sur des côtes basses et sablonneuses de l'Inde. Le compagnon d'Iamboulos y périt : mais lui s'étant sauvé alla jusque dans un village dont les habitants le conduisirent au roi, qui faisait son séjour à Polibothre, éloignée de la mer de plusieurs journées. Comme le Roi aimait les grecs et qu'il était fort curieux, il reçut parfaitement bien ce voyageur, et lui donna ensuite une escorte qui le conduisit au travers de la Perse jusque dans la Grèce. C'est ainsi qu'Iamboulos l'a conté lui-même dans son histoire, où il apprend à son lecteur bien des particularités de l'Inde qu'on ne retrouvait pas ailleurs" : Diodore de Sicile, *Histoire Universelle*, Livre II ; cf. C. Allibert (éd.), *Textes anciens...*, p. 32-33.

³¹ Cf. C. Allibert (éd.), *Textes anciens...*, p. 28.

³² Diodore de Sicile, *Histoire Universelle*, Livre II ; cf. C. Allibert (éd.), *Textes anciens...*, p. 29-30.

2.2. Quelques prétendues antiquités de Madagascar

Pierre Vérin dénonce “ quelques prétendues antiquités de Madagascar ”³³. Selon lui, dans “ les pays du Sud-Ouest de l’océan Indien circulent de temps à autre des contributions peu fondées ”³⁴. Ce même auteur conteste formellement la position de Joseph Briant qui défendait une présence ancienne d’Hébreux à Madagascar³⁵ ainsi que celle de F. de Mahy qui “ croyait avoir retrouvé des vestiges phéniciens à Majunga ”³⁶.

Au milieu du XVII^e siècle, Étienne de Flacourt trouve des indices chez les gens qui habitaient l’île de Sainte-Marie³⁷ et les terres voisines qui font croire qu’ils descendaient de quelque lignée de Juifs ou d’Arabes, qui depuis longtemps sont venus se réfugier dans ce pays³⁸.

³³ Cf. P. Vérin, *Les Échelles...*, vol. I, p. 48-52.

³⁴ *Ibid.*, vol. I, p. 48.

³⁵ Selon Joseph Briant il y aurait eu “ non une, mais deux immigrations juives à Madagascar. L’une plus ancienne passant par l’Égypte ; l’autre par le golfe Persique. La première a donné des ancêtres aux Antandroys, la seconde aux Antémoros ” (J. Briant, *L’Hébreu à Madagascar – Aperçus – Suggestions*, Tananarive, Pitot de la Beaujardière, 1945, p. 4). D’après Vérin, Joseph Briant “ appuie sa démonstration par plusieurs centaines de rapprochements entre des mots malgaches et des mots hébreux. En fait, ce genre d’élucubration basée sur une linguistique facile en comparant ce qui peut se rassembler est hélas trop répandue à Madagascar où J. Auber l’a développé dans de nombreux travaux, tous contestables, mais qu’on a édités à l’Imprimerie Officielle ” (P. Vérin, *Les Échelles...*, vol. I, p. 49).

³⁶ *Ibid.*, vol. I, p. 48.

³⁷ Sur la côte orientale de Madagascar.

³⁸ Dans le chapitre 43 du second livre de son *Histoire de la Grande Isle Madagascar*, É. de Flacourt parle de son arrivée à Chalemboule (sur la côte orientale de Madagascar) et, à ce moment-là, il affirme que tous les gens de cette région s’appellent entre eux “ les Grands Zafehibraham du nom de l’Isle Sainte-Marie, qui s’appelle Nossi Hibraham, dont ils sont tous descendus, comme qui dirait, Isle d’Abraham, et eux la lignée d’Abraham. C’est ce qui me fait croire qu’ils sont descendus de quelque lignée de Juifs ou d’Arabes, qui dès longtemps se sont venus réfugier en ce pays. D’autant qu’ils ont le samedi pour bon jour, même s’il y a ici des hommes, des fem-

Dans l'Avant-propos de l'*Histoire de la Grande Isle Madagascar*, Flacourt estime que les premières personnes qui sont arrivées à Madagascar

“ sont les *Zafe-Ibrahim* ou de la lignée d'Abraham, qui habitent l'île de Sainte-Marie et les terres voisines, d'autant que, ayant l'usage de la circoncision, ils n'ont aucune tache du Mahométisme, ne connaissent Mahomet ni les califes, et réputent ses sectateurs pour Cafres et hommes sans loi, ne mangent point et ne contractent aucune alliance avec eux. Ils célèbrent et chôment le samedi, non le vendredi comme les Mores, et n'ont aucun nom semblable à ceux qu'ils portent, ce qui me fait croire que leurs ancêtres sont passés en cette isle dès les premières transmigrations des Juifs ou qu'ils sont descendus des plus anciennes familles des Ismaélites, dès avant la captivité de Babylone, ou de ceux qui pouvaient être restés dans l'Égypte aux environs de la sortie des enfants d'Israël : ils ont retenu le nom de Moïse, d'Isaac, de Joseph, de Jacob et de Noé. Il en peut être venu quelques-uns des côtes d'Éthiopie.³⁹ ”

Quant à l'abstention du travail le samedi, il s'agit très probablement d'un jour *fady* (interdit). En effet, sur la côte Est malgache, où nous avons habité pendant plusieurs années, on trouve encore des jours *fady* ; ces jours peuvent être le mardi, le jeudi ou le samedi, selon les régions. À notre avis, le *fady* du samedi ne constitue pas à lui seul une preuve formelle de l'influence juive. En commentant ce texte de E. de Flacourt, Claude Allibert considère que bien qu'il croie que ces aspects étranges des *Zafe-Ibrahim* “ appartiennent à des Islamisés, il ne faut toutefois pas exclure la possibilité d'une influence juive, comme ce fut le cas à Socotra et au sud-Yémen jusqu'au XII^e siècle ”⁴⁰.

mes et enfants bien plus blancs que vers les Matatanes et Androbeisaha, et qui ont les cheveux aussi droits. ” : É. de Flacourt, *Histoire...*, Deuxième livre, chapitre 43, (édition présentée et annotée par C. Allibert, Paris, INALCO – Khartala, 1995, p. 335).

³⁹ É. de Flacourt, *Histoire...*, Premier livre, Avant-propos (édition présentée et annotée par C. Allibert, Paris, INALCO – Khartala, 1995, p. 96).

⁴⁰ C. Allibert, “ Appareil critique ”, É. de Flacourt, *Histoire...*, p. 467, note 11.

2.3. Les sources Grecques et Latines et la connaissance de Madagascar

Ce n'est qu'à l'époque hellénistique que les géographes et compilateurs grecs commencèrent à avoir quelque idée précise de la mer Erythrée⁴¹. D'après lui Yves Janvier, " il est sans doute vain d'espérer trouver une allusion quelconque à Madagascar dans des écrits antérieurs à cette époque "⁴².

Jusqu'à Pline l'Ancien (23-79 ap. J.-C.)⁴³ inclus, " la géographie

Quant à l'influence juive à Socotra et au sud-Yémen, voir : B. Doe, *Southern Arabia*, London, Thames and Hudson, 1971. À propos de Socotra, voir : Z. Biedermann, " Nas pegadas do apóstolo : Socotorá nas fontes europeias dos séculos XVI e XVII ", *Anais de História de Além-Mar*, 1 (2000), p. 287-386.

⁴¹ " Ce n'est qu'à l'époque hellénistique – à la faveur des périples ordonnés par Alexandre, des expéditions des Lagides d'Égypte en Mer Rouge, de leurs contacts avec les Arabes du sud, et la fondation du Musée d'Alexandrie où l'on centralisait les renseignements recueillis – que les géographes et compilateurs grecs commencèrent à avoir quelque idée précise de la mer Erythrée (ou poche nord-ouest de l'Océan Indien) et à y placer des îles ; plus loin, dans sa partie à peine soupçonnée, le même océan allait recevoir le nom de mer Prasode " (Y. Janvier, " La Géographie... ", p. 16).

⁴² *Loc. cit.*

⁴³ Cf. Pline, *Natural History* (trad. H. Rackham *et al.*), Londres, Harvard Univ. Press., 1938-1963, 11 vol. Pline a écrit sous Néron et Vespasien et il est extrêmement précieux pour sa description de la navigation et du commerce dans l'océan Indien. Pline (vers 77 ap. J.-C.), dans son " Histoire Naturelle " décrit " les côtes qui vont d'Adoulis jusqu'au Cap des Aromates. C'est là qu'il fait commencer la mer Azanienne. Adoulis est le grand marché des Troglodytes et même des Éthiopiens. On y porte beaucoup d'ivoire, des cornes de rhinocéros, des cuirs d'hippopotame, des caillies de tortues. Plus au sud, il mentionne le port d'Isis' où l'on voit affluer la myrrhe du pays des Troglodytes. Au-delà s'ouvre le golfe Aoualités (Golfe d'Aden). Pline résume ensuite Juba et nomme, dans le désordre, l'île de Diodore (Socotora) la ville de Gaza, le cap et le port de Mossylique «où l'on apporte le cinnamom» " (C. Allibert, *Textes anciens...*, p. 33). Sur l'œuvre de Pline, cf. E. H. Bunbury, *A History of ancient Geography among the Greeks and the Romans from the Earliest Ages to the fall of Roman Empire*, New York, Dover Publications (1^{re} éd. 1883), 1959, p. 371-372.

gréco-romaine ne connaît généralement rien de l’Afrique orientale et de l’océan Indien au sud du cap Guardafui et de Ceylan ” mais “ certains auteurs s’aventurent à placer, loin dans cet océan, des îles désignées par divers noms et dans lesquelles on a parfois tenté de reconnaître Madagascar ”⁴⁴.

À partir de la fin du premier siècle de l’ère chrétienne apparaît dans la géographie gréco-romaine l’île Ménouthésias – désignée par l’auteur inconnu du *Périple de la Mer Érythrée*⁴⁵ – et l’île Ménouthias (mentionnée dans la *Géographie* de Claudius Ptolémée)⁴⁶ qui a retenu

⁴⁴ Cf. Y. Janvier, “ La Géographie... ”, p. 16.

⁴⁵ Cf. *The Periplus Maris Erythraei* (édité et commenté par L. Casson), Princeton, Princeton University Press, 1989. Voir également C. Allibert, *Textes anciens...*, p. 37-45. Le “ Periplus maris erythraei ” (le *Périple de la Mer Érythrée*) est la source la plus importante relativement à l’océan Indien occidental durant la période romaine et la première relation directe concernant l’Afrique orientale (cf. A. M. H. Sheriff, “ La côte d’Afrique... ”, p. 596). Cette source présente les routes empruntées par les navires vers l’Inde ; il mentionne de nombreux ports et villes de la mer Rouge, de l’Inde, de l’Arabie, d’une partie de l’Afrique orientale et il évoque même l’Asie orientale. Il mentionne aussi les principaux produits qui faisaient l’objet d’un commerce (des épices, des aromates et parfums, des divers textiles, des pierres précieuses, de l’or et de l’argent, du fer, de l’acier, du cuivre, des céramiques, du verre, de l’ivoire, des écailles de tortue, des bois, des denrées agricoles...) (cf. C. Allibert, *Textes anciens...*, p. 37-45 ; Ph. Beaujard, *Les réseaux...*, p. 8). Écrit apparemment par un Grec, basé en Égypte, le *Périple de la Mer Érythrée* est un guide maritime et commercial composé par un marchand qui est allé sur cette mer (cf. P. Vérin, *Les Échelles...*, vol. I, p. 54). L’ouvrage est essentiellement un témoignage oculaire. Il est un récit anonyme vers 100 ap. J.-C. La datation du “ Periplus maris erythraei ” a été longtemps un sujet de controverses. À ce propos, cf. J. Pirenne, “ Le développement... ”, M. Mollat (sous la direction de), *Sociétés et Compagnies de commerce en Orient et dans l’océan Indien. Actes du huitième colloque international d’Histoire maritime (Beyrouth, le 5-10 septembre 1966)*, Paris, SEVPEN, 1970 p. 111 et 113 ; A. M. H. Sheriff, “ La côte d’Afrique... ”, p. 596 ; P. Vérin, *Les Échelles...*, vol. I, p. 56 ; F. Le Guennec-Coppens, “ Les Swahili... ”, p. 56 ; G. Mathew, “ The dating and the Significance of the Periplus of the Erythraean Sea ”, H. N. Chittick et R. I. Rotberg (sous la direction de), *East Africa and the Orient. Cultural Syntheses in Pre-Colonial Times*, New York / London, Africana Publishing Company, a Division of Holmes and Meier Publishers, Inc., 1975, p. 147-163.

⁴⁶ Cf. Cl. Ptolémée, *Geographia* (édité par C. Miller), Paris, Firmin-Didot, 1901 ;

l'attention de plusieurs chercheurs comme pouvant être Madagascar⁴⁷. La localisation des ces deux îles est très différente dans ces deux sources⁴⁸. Pour le *Périple de la Mer Érythrée* (chapitres 15 et 16), l'île Ménouthésias se trouve à 300 stades de la côte, au nord de Rhapta⁴⁹,

C. Allibert, *Textes anciens...*, p. 45-47. Claudius Ptolémée (vers 100 – vers 170 ap. J.-C.), un Grec d'Alexandrie, composa sa *Géographie* vers 150 après J. C., mais “on pense que son ouvrage fut réédité plusieurs fois et que la partie concernant la côte orientale d'Afrique doit être datée du début du V^e siècle.” (C. Allibert, *Textes anciens...*, p. 45). Sur l'œuvre de Claude Ptolémée, voir : Y. K. Fall, *L'Afrique à la naissance de la cartographie moderne. Les cartes majorquines : XIV^e – XV^e siècles*, Paris, Karthala / Centre de Recherches Africaines, 1982, p. 21-24 ; F. Le Guennec-Coppens, “Les Swahili : une singularité anthropologique en Afrique de l'Est”, *Journal des africanistes*, 72-2 (2002), p. 57.

L'île Ménouthias est mentionnée aussi dans et dans le *Périple de la mer Extérieure* de Marcien d'Héraclée mais ce dernier auteur, écrivant sans doute aux alentours de l'an 400 de l'ère chrétienne, s'est servi principalement de Claudius Ptolémée et ne nous apprend rien de plus (cf. Y. Janvier, “La Géographie...”, p. 25).

⁴⁷ Cf. *ibid.*, p. 16 et 25.

⁴⁸ Les îles Ménouthias et Ménouthésias ne sont pas peut-être pas les mêmes. La *Géographie* de Ptolémée et le *Périple de la mer Érythrée* “offrent assez de divergences pour qu'il n'ait pas été possible aux chercheurs de s'accorder sur l'identification d'une île qui n'est d'ailleurs peut-être pas la même dans les deux, et à laquelle en tout cas, ils ne donnent pas exactement le même nom, Ptolémée l'appelant Ménouthias et le *Périple* Ménouthésias” (Y. Janvier, “La Géographie...”, p. 25). Dans la latitude, le *Périple de la Mer Érythrée*, “qui décrit le cabotage est-africain sans jamais revenir en arrière, place Rhapta à deux journées de navigation au-delà de Ménouthias, qui est donc à chercher au nord de Rhapta ; les latitudes de Ptolémée inversent cette situation : Rhapta, 7° Sud ; Ménouthias, 12° 30' Sud” (*ibid.*, p. 27). Quant à la longitude, dans le *Périple de la Mer Érythrée* “Ménouthésias n'est qu'à 300 stades du continent, soit moins de 50 km (on suppose évidemment que l'auteur du *Périple* a utilisé le stade égyptien de 157,50 m) ; Ptolémée situe Ménouthias à 5° à l'Est du cap Prason (lui-même plus oriental que le cap Rhapton), ce qui à ces latitudes représente une distance dix fois plus grande que celle du *Périple* si on accepte le chiffre de Ptolémée tel quel, ou sept fois plus grande si on le corrige suivant la méthode exposée par Berthelot, 1927, Liv. V, chap. I” (*ibid.*, p. 27).

⁴⁹ Le *Périple de la mer Érythrée* indique que l'*emporium* de Rhapta, sur la côte tanzanienne, était tributaire d'un roi qui occupait le port de Muza (cf. Ph. Beaujard, *Les Mondes...*, tome I, “De la formation..”, p. 363). D'après Ph. Beaujard, si l'île de Menuthias est identifiée à Zanzibar alors la ville de Rhapta se situait “peut-être à

qui est à deux jours de voile ; nous sommes inclinés à identifier cette île comme étant Zanzibar⁵⁰ ou Pemba⁵¹. La *Géographie* de Claudius Ptolémée (livre 4, chapitre 8) donne l'île Ménouthias comme située au sud-est du cap Prase (cap Delgado) : il pourrait donc s'agir ici de Madagascar⁵².

l'embouchure du fleuve Ruvu, ou plus probablement à celle du fleuve Rufiji, au nord de la future Kilwa" (*ibid.*, p. 518). Ptolémée (livre 4, chapitres VII et VIII) décrit la ville de Rhapta comme située un peu à l'intérieur des terres sur la rivière Raptus, au nord du cap Rhaptum. Dans une nouvelle lecture de Ptolémée, M. Horton situe Rhapta en face de l'archipel de Lamu (cf. M. C. Horton, *Shanga. The archaeology...*, p. 20). Le site de Rhapta pourrait bien être aujourd'hui sous l'eau mais il est douteux que cette cité ait été située sur Pemba ou Zanzibar (cf. T. Insoll, *The Archaeology of Islam in Sub-Saharan Africa*, Cambridge, Cambridge University Press, 2003, p. 145-146).

⁵⁰ Cf. Ph. Beaujard, *Les Mondes...*, tome I, "De la formation..", p. 519.

⁵¹ Les chapitres 15 et 16 du *Périple de la Mer Érythrée* placent l'île Ménouthésias "incontestablement à deux jours avant d'arriver à Rhapta. Cette antériorité, dont Grandidier n'a tenu aucun compte, justifie pourtant – toute question de description mise à part pour le moment – qu'on accepte l'identification de Ménouthésias avec Pemba ou Zanzibar, ou une confusion des deux suivant l'intéressante suggestion de Thomson, 1948, p. 274. Pour l'une ou l'autre on peut en effet admettre parfaitement la donnée complémentaire du *Périple* qui situe l'île à 300 stades du continent, donné que Grandidier, p. 9, n. 2, s'obstinait dans l'identification a priori de Ménouthias à Madagascar, trouvait évidemment incompréhensible, et dont il se débarrassait un peu légèrement en supposant une erreur de copie.

Quant à la Ménouthias de Ptolémée, par comparaison, sa localisation demeure aberrante avec les chiffres qu'il nous donne : c'est peut-être ici qu'on aurait davantage raison de supposer une erreur : on imagine aisément quel travail fastidieux et plein de risques pouvait être le recopiage et la relecture des listes des coordonnées qui constituent le gros de la *Géographie* de Ptolémée, comme il le serait encore aujourd'hui en typographie. Ou bien encore, Ptolémée a peut-être appelé Ménouthias une île figurant dans ses sources et autre que celle du *Périple*, mais qui de toute façon, après correction de ses coordonnées et en fonction de l'identification cap Prason = cap Delgado, ne pourrait pas être Madagascar, mais tout au plus Aldabra au nord des Comores, ou la Grande Comore elle-même" (Y. Janvier, "La Géographie...", p. 31).

⁵² Cf. Ph. Beaujard, *Les Mondes...*, tome I, "De la formation...", p. 519. F. Chami propose de situer l'île Ménouthias de Claudius Ptolmée aux Comores : F.

Chami, “ Graeco-Roman Trad Link and the Bantu Migration Theory ”, *Anthropos*, 94 /1-3 (1999), p. 207.

3. Madagascar, les navigations Arabes et Extrême-Orientales

3.1. L'Île de Madagascar et sa désignation (sous le nom d'*Al-Kumr*) par les Arabes

La première mention de l'île de Kumr nous est fournie par le *Kitâb nuzhat al-Mushtâq fi Ikhtirâq al-Âfâq* (*Livre de la récréation de l'homme désireux de connaître le pays*) d'al-Idrisi (1100-1166)¹.

¹ Le géographe Al-Sharîf al-Idrisi, fit des longs voyages et passa la majeure partie de sa vie à la cour de Roger II de Sicile pour lequel il compila en 1154 sa géographie, le *Kitâb Rujar* ou *Kitâb nuzhat al-Mushtâq fi Ikhtirâq al-Âfâq* (*Livre de la récréation de l'homme désireux de connaître le pays*). Al-Idrisi utilisa des informateurs payés par Roger II. À ce propos, voir : C. Allibert (éd.), *Textes anciens...*, p. 89 ; G. Ferrand, *Relations de voyages et textes géographiques arabes, persans et turks relatifs à l'Extrême-Orient du VIII^e au XVIII^e siècle*, Paris, Ernest Leroux, 1913, vol. I, p. 172 ; G. S. P. Freeman-Grenville (éd.), *The East African...*, p. 19.

Une première traduction en français de l'œuvre *Kitab Rujar* de Al-Idrisi fut donnée par Gabriel Ferrand (*Relations de voyages...*, vol. I, p. 172-199), mais le texte a été revu par François Viré. Nous suivrons la version de F. Viré, “ L'Océan Indien d'après le géographe Abû Abd-Allah Muhammad Ibn Idris al-Hammâdial-hasanîdit al-Sarîf al-Idrisi (493-560 H./1100-1166) ”, *Études sur l'Océan Indien*, Saint-Denis, Réunion (1984), p. 13-45. Des extraits de la traduction de François Viré furent publiés par Claude Allibert (*Textes anciens...*, p. 89-97).

Ce géographe parle d'une " portion de la Mer Indienne (*al-bahr al-hinde*) où il y a un ensemble d'îles disséminées renfermant toute sorte de peuples "² et parmi elles il mentionne " les îles al-Dibagât 'les Dives' (les Laquedives et Maldives), alignées les unes derrière les autres et qu'on ne peut dénombrer "³. La plupart de ces îles " sont désertes et la plus grande est l'île Anbûna (Malé) qui est très peuplée ainsi que les grandes îles d'alentour. Dans leur prolongement (= au sud) se situe l'île de Qumr "⁴.

Selon al-Idrisi, les gens de Kmor (*al-Kumr*) et les négociants du pays du Maharadja (*al-Mahrdj*)⁵ se rendent à la localité de Gusta et y sont bien accueillis pour leurs transactions commerciales. Ce même auteur ajoute que de la ville de Gusta à celle de Dagûta, il y a, par mer, trois jours et trois nuits de navigation et, de là, à l'île de Komr⁶ (*djâzîrat*

² Al-Idrisi, *Livre de la récréation de l'homme désireux de connaître le pays*, premier climat, section septième, p. 58 ; cf. C. Allibert (éd.), *Textes anciens...*, p. 89. À propos de Madagascar et des auteurs arabes, voir : J. Faublée et M. Urbain-Faublée, " Madagascar vu par les auteurs arabes avant le XI^e siècle ", *Studia*, 11 (1963), p. 445-462)

³ Al-Idrisi, *Livre de la récréation...*, premier climat, section huitième, p. 69 ; cf. C. Allibert (éd.), *Textes anciens...*, p. 96. D'après al-Idrisi, la dernière des îles al-Dibagât " est implantée à la latitude de l'île de Ceylan (Saranbîd) dans la mer dite de Harkand et faisant suite (au sud) à ces 'Dives' se trouve, à sept jours de mer, l'île de Komr (*gazirat al Qumr*) " ; " c'est une île oblongue et son roi y réside en la ville de Malay" (*loc. cit.*). Cet auteur continue en disant que les habitants de cette île de Komr " racontent que sa longueur, en allant vers l'est, représente quatre mois de voyage ; elle commence (à l'ouest) aux îles 'Dives' et se termine par le travers sud des îles de la Chine " (*loc. cit.*).

⁴ *Loc. cit.*

⁵ Le " pays du Maharadja" peut désigner l'île de Samatra ou celle de Java. Sur le " pays du Maharadja ", voir : G. R. Tibbetts, *A Study of the Arabic Texts Containing Material on South-East Asia*, Leiden / London, E. J. Brill, 1979, p. 27, 29, 31-39, 42, 46, 48-51, 53, 58, 61-65, 73-74, 100-120.

⁶ Comme le souligne Claude Allibert, " les auteurs arabes connaissaient le canal du Mozambique sous le nom de canal de Komr (*khalij al-komr*) " ; il " s'est appliqué à démontrer que le terme '*komr*', trop souvent compris comme *qamar* (lune) et qui avait initialement désigné les nuages de Magellan, avait servi à désigner tout lieu géographique d'importance (montagne, île et canal) à partir d'une certaine lati-

al-Qumr) il n'y a qu'une seule course⁷.

En parlant du pays des Zeng⁸, al-Idrisi dit que ces peuples “ n'ont

tude dans l'hémisphère sud ”. D'après Claude Allibert, au cours des siècles, le terme *komr* “ perdit son sens premier et fut à tort remplacé par le mot “ *'qamar'*. Mais le mot conservé dans sa vocalisation première apparaissait encore chez quelques auteurs arabes. Ainsi l'île [de Madagascar] est clairement présentée par Idrisi dès le milieu du XII^e siècle. Puis Ibn Said, Abulfida, Dimaski, enfin Ibn Majid et Piri Re'is confirment qu'il faut bien lire *komr* et non *qamar*. On retiendra principalement que la comparaison des termes utilisés par les cultures différentes pour nommer dans leurs textes les lieux situés sous les Nuées de Magellan permet de faire l'hypothèse que Madagascar est connue dès le début de l'ère chrétienne et d'en établir la probabilité par la méthode de la datation comparative ” : C. Allibert, “ Entre ‘Mare Prasodum’ et Mer des Ténèbres. Les marges de la connaissance ”, *Études Océan Indien*, 31 (2001), p. 11-12. Parmi les études sur le mot “ *komr* ”, voir : C. Allibert, “ Le mot ‘Komr’ dans l'océan Indien (avec une note sur Qanbalû) ”, *Études Océan Indien*, 31 (2001), p. 13-23.

⁷ “ Nous dirons donc que cette Mer Indienne baigne, au sud, une partie du pays de Sofâla dont nous avons déjà parlé, avec des villages et des agglomérations dont la localité de Gusta ; c'est une petite bourgade où l'on trouve l'or en grains en abondance, constituant la seule ressource de ses habitants et toute leur activité. On vient là pour l'or qui leur assure la provende [...]. Ce centre de Gusta est établi sur un vaste estuaire qu'empruntent les navires (étrangers). Les indigènes n'ont ni bateaux ni bêtes de somme pour se déplacer et ils vont à pied, s'aidant entre eux pour le portage. Les gens de Kmor (*al-Kumr*) et les négociants du pays du Maharadja (*al-Mahrâg*) se rendent en ce centre et y sont bien accueillis pour leurs transactions commerciales.

De la ville de Gusta à celle de Dagûta, il y a, par mer, trois jours et trois nuits de navigation et, de là, à l'île de Komr (*djâzîrat al-Qumr*) il n'y a qu'une seule course ” : Al-Idrisi, *Livre de la récréation...*, premier climat, section neuvième, p. 79 ; cf. C. Allibert (éd.), *Textes anciens...*, p. 96-97.

⁸ Les auteurs ne s'entendent pas sur l'orthographe du terme “ zeng ” comme le prouvent les différents graphies que nous avons utilisés dans cette étude : Zang, Zanj, Zandj, Zenj, Zendj. Claude Allibert rappelle que les auteurs “ ne s'entendent pas sur le le terme ‘zang’”. Les avis diffèrent, allant du grec (cf. ziinggis de Ptolémée selon Ferrand et Doresse) au persan, voire au sanskrit (jangala = jungle). Freeman-Greville y voit le terme ‘zanga’ qui signifie ‘cheville’ en vieux persan (cf. Avesta = ‘zang’ = pied), et que l'on retrouverait dans une danse de la fertilité faite par les femmes shirazi portant sonnaillles aux chevilles (danse nommée ‘msanga’). Il semble bien, de toute façon, que ce terme recouvre la zone occupée par les Bantous arrivés avant les Arabes islamisés, sans doute vers le début de l'ère chrétienne ” : C. Allibert, “ Les contacts

pas des bêtes de somme et ne se déplacent qu'à pied, portant leurs marchandises sur la tête et sur le dos jusqu'à Mombasa et Malinda"⁹. Ensuite, cet auteur affirme :

“ Les Zeng n'ont aucun bateau pour voyager en mer. Seuls abordent sur leurs côtes les navires de l'Oman et d'ailleurs qui, ensuite, cinglent jusqu'aux îles du Jâvaga (*djazâ'ir al-Zâbag*) pour y couler leur cargaison acquise chez ces Zeng. Les populations de ces îles du Jâvaga se rendent, eux, chez les Zeng à bord de pirogues et de faibles navires, apportant avec eux leurs propres produits d'échange et, en leurs langues, ils arrivent à se comprendre les uns les autres. ”¹⁰

Il est évident que selon al-Idrisi, les îles du Jâvaga étaient nombreu-

entre l'Arabie, le Golfe Persique, l'Afrique orientale et Madagascar. Confrontation des documents écrits, des traditions orales et des données archéologiques récentes”, *Travaux de la Maison de l'Orient*, 16 (1988), p. 118.

⁹ Al-Idrisi, *Livre de la récréation...*, premier climat, section septième, p. 60 ; cf. C. Allibert (éd.), *Textes anciens...*, p. 91.

¹⁰ Al-Idrisi, *Livre de la récréation...*, premier climat, section septième, p. 60-61 ; cf. C. Allibert (éd.), *Textes anciens...*, p. 91-92. À propos de ce texte, Gabriel Ferrand et Pierre Vérin affirment : “ Chez les géographes arabes, la première mention détaillée de l'île de Kumr-Madagascar nous est fournie par le *Kitâb Nuzhat al-mushtâk fî khtirâk al-afâk* (1154) d'al-Idrîsî qui inclut quelquefois la grande île africaine dans le pays des zangs. ‘Les habitants des îles de Zâbag = Sumatra, dit-il dans la septième section du premier climat, vont au pays des Zangs dans de grands et des petits navires, et ils ‘en servent pour le commerce de leurs marchandises, attendu qu'ils comprennent le langage les uns des autres’ (ms. 2221 de la Bib. Nat. de Paris, f° 29 a, I, 15 ; l'éditeur du *Livre de Roger*, Naples-Rome, I, 1970, 61, li al-Rânadj au lieu de al-Zâbadj ; cf. index des *Murûdj*, s. v. *Zâbadj*). Ce passage est très important, car il montre qu'au XII^e siècle, les rapports se maintenaient entre l'Est et l'Ouest de l'océan Indien et que l'intercompréhension était pratiqué par les Indonésiens installés à Madagascar d'une part, et ceux originaires d'Indonésie d'autre part ” : G.Ferrand [P. Vérin], “ Madagascar”, C. E. Bosworth, E. van Donzel, B. Lewis et Ch. Pelat (sous la direction de), *Encyclopédie de l'Islam. Nouvelle édition établie avec le concours des principaux orientalistes*, Tome V, Leiden/Paris, E. J. Brill/G.-P. Maisonneuve & Larose S. A., 1986, p. 944.

ses et parmi elles se trouvaient l'île d'Anjouana (*djazirat al-Anguna*)¹¹ et une autre petite et dans laquelle se dresse une haute montagne qui “ consume tout ce qui s'approche d'elle ; le jour, il s'en dégage une épaisse fumée, et, la nuit, c'est un brasier ardent ”¹². En tenant compte de cette information, nous considérons avec Claude Allibert, qu'al-Idrisi affirme que des navires de l'Oman et d'ailleurs passent de chez les Zeng (= côte orientale africaine) aux îles du Jâvaga (*djazâ'ir al-Zâbag*), c'est-à-dire aux Comores et à Madagascar “ qui sont reconnues comme appartenant au royaume de Srivijava ”¹³. D'autre part, les gens de l'archipel du Jâvaga se rendent chez les Zeng et ils arrivent à se comprendre ce qui n'est pas surprenant puisque la côte de Madagascar et les Comores ont des populations de type bantou¹⁴.

Yâkût ibn 'Abdallah ar-Rûmi¹⁵ (1179-1229) dans son *Mu'djam al-buldân* (Dictionnaire des pays)¹⁶ apporte peu de renseignements sur la côte africaine¹⁷ ; en ce qui concerne l'île Al-Kumr, il dit seulement :

“ KOMR est une île au milieu de la mer des Zandjs qui ne re-ferme pas de plus grande île que celle-là. Elle contient une grande quantité de villes et de royaumes. Chaque roi fait la guerre à l'autre. On trouve sur ses rivages l'ambre et la feuille *komârî*. C'est un parfum ; on le nomme aussi feuille de bétel. On en tire aussi de la cire. ”¹⁸

¹¹ “ Parmi, encore, ces Îles du Jâvaga, dont nous traitons présentement, est l'île d'Anjouana (*djazirat al-Anguna*) ” : Al-Idrisi, *Livre de la récréation...*, premier climat, section septième, p. 61 ; cf. C. Allibert (éd.), *Textes anciens...*, p. 92.

¹² Al-Idrisi, *Livre de la récréation...*, premier climat, section septième, p. 62 ; cf. C. Allibert (éd.), *Textes anciens...*, p. 93.

¹³ *Ibid.*, p. 119.

¹⁴ Cf. *ibid.*, p. 117, note 8.

¹⁵ Yâkût fit plusieurs voyages et rédigea le *Mu'djam al-buldân* (Dictionnaire des pays) et le *Kitâb al-Mustarik* (Dictionnaire des homonymes géographiques). Il mourut à Alep le 20 août 1229 (cf. G. Ferrand, *Relations de voyages...*, vol. I, p. 201).

¹⁶ Yâkût acheva ce dictionnaire le 13 mars 1224 (cf. *loc. cit.*).

¹⁷ Cf. C. Allibert, “ Les contacts entre l'Arabie... ”, p. 118.

¹⁸ Fragments de Yâkût ibn 'Abdallah ar-Rûmi, *Mu'djam al-buldân*, tome IV, publiés par G. Ferrand, *Relations de voyages...*, vol. I, p. 230. À propos de ce texte,

Abû'l-Hasan 'Alî ibn Sa'id al-Maghribî (connu sous le nom de Ibn Sa'id) (VII^e/XIII^e siècle)¹⁹ écrit un traité de géographie²⁰ où il mentionne que les Komr, apparentés aux Chinois, émigrent successivement du continent où ils étaient dans les îles voisines ainsi que dans la grande île qui porte leur nom (l'île de Komr ou Komor, capitale Komoriyya = Madagascar) ; ensuite, à partir de cette dernière île, ils allèrent peupler le pays de la montagne Komr (= Afrique orientale) :

“ La seule ville qu'on en mentionne est l'ancienne capitale de l'île. À certaines époques, le maître de cette ville dominait la plus grande partie de l'île ; Cette capitale est KOMORIYYA. Elle est par 154° de longitude, sur un vaste golfe qui s'étend en longueur sur un espace de trois degrés, à partir de l'équateur, et une largeur à peu près égale. Cette ville tire son nom des Komr qui descendent de 'Âmûr fils de Japhet. Les Chinois leur sont apparentés par 'Âmûr. [Les Komr] habitaient avec les Chinois dans les régions orientales de la terre. La discorde s'étant mise entre eux, les Chinois les chassèrent vers les îles et ils y restèrent [dans ces îles] un certain temps. Le titre de leur roi était Kâmrûn. Ensuite, la discorde se mit entre eux alors qu'ils étaient dans ces

G.Ferrand et Vérin affirment : “ Le *Kitâb al-Mushtarik* du même auteur contient des renseignements identiques empruntés au Mu'djam (éd. Wüstenfeld, 358) ; mais ce dernier texte a plus correctement ‘la feuille *al-kumrî* ’ ” : G.Ferrand [P. Vérin], “ Madagascar ”... , p. 944.

¹⁹ Ibn Sa'id, né en 1208 ou 1214 près de Grenade, étudia à Séville et fut un voyageur invétéré. À Bagdad il vit trente-six bibliothèques où il copia des extraits d'ouvrages. Il décéda, soit à Tunis en 1286, soit à Damas en 1274 (cf. G. Ferrand, *Relations de voyages*... , vol. II, Paris, Ernest Leroux, 1914, p. 316)

²⁰ Le fonds arabe de la Bibliothèque National de Paris possède sous le n° 2234 une copie de ce traité de géographie de Ibn Sa'id ayant appartenu à Abû l-Fidâ' et daté de 714/1314-5 (cf. G.Ferrand [P. Vérin], “ Madagascar ”... , p. 944). Les extraits suivants Ibn Sa'id sont traduits de ce manuscrit n° 2234 intitulé : “ Livre qu'a réuni et résumé 'Alî ibn Sa'id le Maghrébin l'Espagnol – que Dieu l'ait en sa miséricorde ! – du Livre de la Géographie [de Ptolémée], en sept climats ; et il y a ajouté les longitudes et les latitudes exactes, d'après le Livre de Ibn Fâtima – que Dieu l'ait en sa miséricorde ! ” (G. Ferrand, *Relations de voyages*... , vol. II, p. 316).

îles dont nous parlerons plus loin. Alors, les gens qui ne faisaient pas partie de la famille royale s'en allèrent vers cette grande île et leur sultan résida dans la ville de Komoriyya. Ensuite, ils augmentèrent en nombre et ils essaimèrent dans les capitales mentionnées [ci-dessus] ; ils se morcelèrent en petites royautes indépendantes. La discorde se mit ensuite entre eux parce qu'ils étaient devenus nombreux. Un grand nombre d'entre eux s'en allèrent peupler le sud, au commencement de la terre habitée, le long de la montagne qui porte leur nom. ”²¹

Comme le souligne Claude Allibert, il convient de préciser qu'Ibn Sa'id “ nous décrit sous le même nom deux îles Komr sensiblement de la même dimension mais situées en deux lieux différents, avec des villes de noms également différents ”²².

Ibn al Mudjâwir al-Shaybânî²³ rédigea son *Ta'rikh al-mustabsir* vers 1232²⁴ et dans les folios qu'il consacre à l'histoire d'Aden, “ il est question au folio 72 recto et verso des navigations des Kumr de leur pays d'origine à Aden et, notamment en 626/1228, de Madagascar à la

²¹ Fragments de Abû'l-Hasan 'Alî ibn Sa'id al-Maghribî publiés par G. Ferrand, *Relations de voyages...*, vol. II, p. 329-330.

²² C. Allibert, “ Entre ‘Mare Prasodum’... ”, p. 8. D'après cet auteur, “ il est difficile de rectifier la lecture d'Ibn Sa'id. Deux possibilités existent : soit on conserve les deux îles Komr et on postule que, si l'une est bien Madagascar, l'autre est une autre île (Sumatra ?) situé plus à l'Est, conformément à la représentation ptoléméenne qui perdure encore de son temps ; soit on retient l'hypothèse de la duplication de la même île Madagascar, en supposant que l'auteur compile les informations arabes sans les réactualiser, et donc que la seconde est à situer plus au Sud que la première, à plus grande distance, après réalisation de la rotation de 90° vers le Sud pour redonner à l'Afrique son orientation Nord-Sud.

Somme toute, la confusion tient peut-être au fait que le géographe place les deux Komr d'Ouest en Est suivant le schéma ptoléméen alors que les parcoureurs des mers donnent déjà des informations plus exactes et redressent la carte de l'océan Indien, les deux lectures s'interpénètrent dans ce que l'on pourrait appeler une ‘dualité de la confusion’ ” (C. Allibert, “ Entre ‘Mare Prasodum’... ”, p. 8-9).

²³ Ibn al Mudjâwir al-Shaybânî est originaire de Damas et contemporain d'Ibn Sa'id (cf. G. Ferrand [P. Vérin], “ Madagascar ”..., p. 944).

²⁴ Cf. C. Allibert, “ Les contacts entre l'Arabie... ”, p. 118.

côte d’Afrique et à Aden ”²⁵. Voici comment il indique les relations entre Aden, Mogadiscio, Kilwa et Al-Qumr (Madagascar) :

“ Une invasion des gens d’Al-Qumr [Madagascar] prit possession d’Aden, en expulsa les pêcheurs, et établit des constructions de pierre sur les montagnes. [...] Il y a une ‘mousson’ [course] d’Aden à Mogadiscio, une seconde de Mogadiscio à Kilwa, et une troisième de Kilwa à Qumr. Ce peuple [de Qumr] combinait les trois courses en une seule. [...] Un navire d’Al-Qumr s’était rendu à Aden par cet itinéraire en 626 de l’Hégire [1228] ; en se dirigeant vers Kilwa, il arriva par erreur à Aden. Leurs navires ont des ailes [balanciers] [...]. Lorsque le pouvoir de ces gens faiblit, les Baræbar qui étaient venus vivre parmi eux prirent le pouvoir et les chassèrent. [...] Actuellement, il n’y a personne qui connaisse les voyages maritimes de ces peuples, ni qui puisse rapporter dans quelles conditions ils ont vécu et ce qu’ils ont fait. ”²⁶

Il convient de souligner que ce texte évoque auparavant une navigation régulière entre Qumr et Aden²⁷. En tenant compte de cette navigation régulière, il nous paraît douteux que ce navire malgache de 1228 soit arrivé “ par erreur ” en Arabie. Il est possible cependant que les gens de Qumr aient abandonné leurs voyages vers le Nord au XIII^e siècle, ainsi que l’affirme Ibn al-Mujâwir²⁸. En tout cas, la relation triangulaire Aden-côte d’Afrique-Madagascar est nettement évoquée par ce texte.

²⁵ G. Ferrand [P. Vérin], “ Madagascar ”..., p. 944. À propos de ces navigations de Madagascar à côte africaine, voir : G. Ferrand, “ Le K’ouen Louen et les anciennes navigations interocéaniques dans les Mers du Sud ”, *Journal Asiatique*, XIII (1919), mars-avril, p. 239-333, mai-juin, p. 431-492, juillet-août, p. 5-68, septembre-octobre, p. 201-244 (repris en ouvrage, Paris, Imp. Nationale, 1919).

²⁶ Ibn al Mudjâwir al-Shaybânî, trad. G. Ferrand, “ Le K’ouen Louen... ”, *Journal Asiatique*, XIII (1919), p. 475-479.

²⁷ Cf. Ph. Beaujard, *Les réseaux...*, fascicule 2, p. 23.

²⁸ Cf. Ph. Beaujard, “ L’Afrique de l’Est... ”, p. 74.

Un autre auteur arabe, al-Dimaskî²⁹, écrivit vers 1325 que l'île de Komor était appelée aussi l'île de Malay et qu'il y avait de l'or, du corindon ainsi que des éléphants et l'oiseau Rokh³⁰. Comme le souligne Gabriel Ferrand et Pierre Vérin, al-Dimaskî ainsi que Ibn Khaldûn (vers 1375)³¹ et al-Makrîzî (1365-1442) “ ne nous apprennent rien de particulier sur l'île de Kumr. Les villes que quelques-uns situent dans la grande île africaine sont en réalité situées à Ceylan ou plus à l'Est, ou ne sont pas identifiables ”³².

3.2. Des austronésiens en Afrique de l'Est et dans l'océan Indien Occidental

D'après Philippe Beaujard, les Austronésiens installés sur la côte orientale africaine furent probablement très peu nombreux et leur culture était une culture végétal (au niveau des produits apportés³³ et des

²⁹ Sams ad-din Abu 'Abdallah Sufi al-Dimaskî fut iman du village de Rabwé près de Damas et mourut en 1327 : cf. C. Allibert (éd.), *Textes anciens...*, p. 128.

³⁰ “ L'île de KOMOR, appelée aussi l'île de MALAY, d'une longueur de quatre mois de marche sur une largeur d'un mois, est située vis-à-vis et au sud de l'île de Sirandib [...]. Elle comprend plusieurs villes, parmi lesquelles Lokmarana, Malay, Dahma, Khafur, Balik, Daghla, Komoriyya sont les plus connues [...]. Cette île contient, aux environs des montagnes des Zandjs, des mines d'or et de corindon. Les éléphants blancs et gris y vivent aussi [...].

On dit aussi que l'oiseau Rokh y vit ”. Extraits tirés de C. Allibert (éd.), *Textes anciens...*, p. 129. Cet oiseau *rukḥ* “ qui a hanté les légendes des Arabes de l'océan Indien est probablement l'aepyornis, ratite géant que les Malgaches firent disparaître vers 1500 ” : G. Ferrand [P. Vérin], “ Madagascar ”..., p. 944.

³¹ L'historien de la littérature arabe Ibn Khaldûn naquit à Tunis le 27 mai 1332 et décéda au Caire le 20 mars 1406 : cf. C. Allibert (éd.), *Textes anciens...*, p. 140.

³² G. Ferrand [P. Vérin], “ Madagascar ”..., p. 944.

³³ “ Outre les aromates et les épices, les Austronésiens apportaient des plantes alimentaires, qui contribuèrent à l'élaboration de la culture est-africaine : taro *Colocasia esculenta* Schott., grande igname *Dioscorea alata* L., riz *Oryza sativa* L., bananier, cocotier et peut-être canne à sucre ” (Ph. Beaujard, “ L'Afrique de l'Est... ”, p. 37).

matériaux employés) qui laisse peu de vestiges. Ainsi, les preuves matérielles indubitables d'une présence austronésienne dans l'océan Indien occidental et en Afrique orientale manquent encore³⁴.

Selon Claude Allibert, les Austronésiens sont à Madagascar au plus tard vers le septième siècle et sans doute bien avant³⁵.

En 945-6 (334 de l'Hégire), l'île de Qanbalu³⁶ faisait l'objet d'in-

³⁴ Cf. Ph. Beaujard, *Les réseaux...*, p. 20.

³⁵ Cf. C. Allibert, "Wakwak : végétal, minéral ou humain ?", *Études Océan Indien*, 12 (1991), p. 171-189 ; du même auteur, "Le monde austronésien et la civilisation du bambou : une plume qui pèse lourd : l'oiseau Rokh des auteurs arabes", *Taloha*, 11 (1992), p. 167-181. Sur la présence des Austronésiens dans l'océan Indien occidental, voir : C. Allibert, "The archaeology of knowledge : Austronesian influence in the western Indian Ocean", R. Blench et M. Spriggs (sous la direction de), *Archaeology and Language III*, London/New-York, Routledge, 1999, p. 268-276.

Dans un autre article, ce même auteur fait le constat que "l'île des femmes et les îles Wakwak ne sont que les mêmes îles comprenant les mêmes éléments" : C. Allibert, "L'île des femmes dans les récits arabes", *Études Océan Indien*, 15 (1992), p. 264. Cette même idée est développée dans son article sur le mot *wakwak* où il "émit l'hypothèse que le fruit *wakwak* qui donne des jeunes filles n'est autre que le cocotier dont les noix, traditionnellement, ont été vues par tous les navigateurs, comme autant de portraits féminins" et il tenta "de démontrer que les îles *wakwak* font double emploi avec l'île des femmes des auteurs arabes" (C. Allibert, "Le monde austronésien...", p. 167). Selon ce même auteur, "si la description du bambou hors contexte géographique de sa zone de croissance implique un déplacement loin de Sumatra et des zones austronésiennes, et que le terme *volo* confirme que ce déplacement fut effectué par des Austronésiens, on ne peut pour le cocotier *wakwak* en tirer la même conclusion" (*ibid.*, p. 177-178).

³⁶ D'après Al-Ma'sudi (auteur est né à Bagdad à la fin du IX^e siècle et décéda en 945), l'île de Qanbalû, était "située dans la mer de Zanguebar" ; cette île se trouvait "à une ou deux journées de la côte" et "habitée par une population mélangée de Musulmans et de Zandj idolâtres" : Maçoudi, *Les Prairies d'or* (traduction de C. Barbier de Meynard et Pavet de Courteille), vol. III, p. 31, 231-232 ; nous citons cette œuvre à partir de C. Allibert (éd.), *Textes anciens...*, p. 76 ; 83-84.

Selon Gabriel Ferrand et Pierre Vérin, "l'île de Kambalû" est "sans doute située dans l'archipel des Comores" (G. Ferrand [P. Vérin], "Madagascar...", p. 944). à propos de la localisation de cette île, Claude Allibert affirme : "toutes les îles de l'océan Indien occidental (Zanzibar, Pemba, les Comores, les îles satellites de Madagascar et même la Grande Île) ont été évoquées en lieu et place de Qanbalû, à

cursions de pirates marins³⁷. Le livre *Kitab al-Ajaib al-Hindi* (*Les Merveilles de l'Inde*) de Buzurg ibn Shahriyar précise en effet :

“ Ibn Lâkis m’a rapporté qu’on a vu les gens du WaqWaq faire des choses stupéfiantes. C’est ainsi qu’en 334 (945-46) ils leur arrivèrent dans un millier d’embarcations et les combattirent avec la dernière vigueur, sans toutefois pouvoir en venir à bout car (Qanbaloh) est entourée d’un robuste mur d’enceinte autour duquel s’étend l’estuaire plein d’eau de la mer, si bien que (Qanbaloh) est au milieu de cet estuaire comme une puissante citadelle. Des gens du Waqwaq ayant abordé chez eux (par la suite) ils leur demandèrent pourquoi ils étaient venus précisément là et non ailleurs. Ils répondirent que c’était parce qu’on trouvait chez eux des produits qui convenaient à leur pays et à la Chine, comme l’ivoire, l’écaille, les (peaux de) panthères, l’ambre gris, et parce qu’ils recherchaient les Zeng, à cause de la facilité avec laquelle ils supportaient l’esclavage et à cause de leur force physique. Ils dirent qu’ils étaient venus d’une distance d’une année de voyage, qu’ils avaient pillé des îles situées à six jours de route de (Qanbaloh) et s’étaient rendus maîtres d’un certain nombre de villages et de villes de Sofâla des Zeng, sans parler d’autres qu’on ne connaissait pas. Si ces gens-là disaient vrai et si leur rapport était exact, à savoir qu’ils étaient venus d’une distance d’une année de route, cela confirmerait ce que disait Ibn Lâkis des îles du Waqwaq : quelles sont situées en face de la Chine. Mais Dieu sait mieux que nous ce qu’il en est. ”³⁸

tel point que l’on ose à peine aujourd’hui se prononcer sur une localisation précise, même si, archéologiquement parlant, toutes ces îles peuvent être candidates du fait qu’elles étaient occupées à l’époque où le lieu est décrit ” : C. Allibert, “ Le mot ‘Komr’... ”, p. 24.

³⁷ À propos de ces pirates, Gabriel Ferrand et Pierre Vérin, affirment : “ on s’accorde aujourd’hui pour voir dans ces pirates marins des Indonésiens déjà installés à Madagascar qui pillaient les Comores et les côtes des Zangs ” (G. Ferrand [P. Vérin], “ Madagascar... ”, p. 944).

³⁸ Buzurg ibn Shahriyar, *Les Merveilles...* ; cf. C. Allibert (éd.), *Textes anciens...*, p. 73-74.

Il est probable que ce récit témoigne la présence d'Indonésiens installés à Madagascar qui pillaient la cote orientale africaine³⁹.

3.3. Madagascar fut-elle connue par des Chinois, bien avant l'arrivée des Portugais ?

Tuan Ch'eng-shih (qui décéda en 863 après J.-C) écrivit le *Yu-yang-tsa-tsu*, la première œuvre chinoise qui contient l'évocation certaine de l'Afrique orientale⁴⁰.

Les chroniques chinoises ne mentionnent pas des relations directes entre la Chine et Afrique sous les Tang (618-907), hormis le voyage de Du Huan qui fut fait prisonnier par les Arabes à la bataille de Talas, mais elles révèlent l'existence d'un commerce maritime considérable (l'ivoire, la myrrhe, l'encens, l'ambre gris et les cornes de rhinocéros

³⁹ C. Allibert, "Les contacts entre l'Arabie...", p. 117.

⁴⁰ "The land of Po-pa-li is in the south-western Ocean. The people do not eat any cereals but they eat meat: more frequently even they prick a vein of one of their oxen, mix the blood with milk and eat it raw. They have no clothes, but they wrap round their waists a sheep's skin which hangs down and covers them. Their women are clean and well-behaved. The people of the country themselves kidnap them and sell them to strangers at prices many times more than they would fetch at home. The products of the country are ivory and ambergris.

When Persian traders wish to enter this country, they form a caravan of several thousand men and present them with strips of cloth. All, whether old or young, draw blood and swear and oath, and then only do they trade their goods.

From of old this country has not been subject to any foreign power. In fighting they use elephant's tusks, ribs, and wild cattle's horns as spears, and they have corselets and bows and arrows. They have twenty myriads of foot-soldiers. The Arabs are continually making raids on them". Cet extrait fut tiré de *The East African Coast* (Oxford, Clarendon Press, 1962, p. 8) par G. S. P. Freeman-Greenville à partir de la traduction de F. Hirth et W. W. Rockhill (*Chau Ju-kua*, St. Petersburg, 1911, p. 128-129) à laquelle s'ajoutent des corrections apportées par J. J. L. Duyvendak (*China's Discovery of Africa*, 1949, p. 13-14).

étaient connus en Chine comme des produits venant du pays noir des Zanj)⁴¹.

Le *Xintangshu*, rédigé en 1060, “ a une notice sur Malindi et sur la côte nord du Kenya ”⁴².

Zhau Rugua (Chau Ju-Kua)⁴³ nous livre, dans son ouvrage le *Zhu-fanzhi* (*Description des Peuples Barbares*) écrite en 1225, des informations sur l’océan Indien occidental et la côte orientale africaine⁴⁴ ; il cite sur cette côte “ Zhongli (la Somalie [nord], Bipalo (la côte de Berbera), Cengba (Zanzibar), et même Kunlun cengki (“ Kunlun des Zanj ”, sans doute Madagascar) ”⁴⁵.

Sous la dynastie des Yuan (1279-1368), le commerce chinois dans l’océan Indien a connu un essor considérable. Pendant cette période, de nombreux marchands chinois s’installèrent dans les divers ports de la côte indienne, et les navires chinois étaient les plus importants et les mieux aménagés de l’océan Indien⁴⁶.

⁴¹ Ph. Beaujard, *Les Mondes...*, tome II, “ L’océan Indien... ”, p. 44.

⁴² D. Lombard, *Le Carrefour javanais. Essais d'histoire globale. Tome II : Les Réseaux asiatiques*, Paris, EHESS, 1990, p. 321, note 149.

⁴³ Chau Ju-Kua fut superintendant du commerce maritime à Quanzhou, au Fujian (cf. Ph. Beaujard, *Les Mondes...*, tome II, “ L’océan Indien... ”, p. 175).

⁴⁴ À titre d'exemple, nous citons un extrait de l'œuvre de Chau Ju-Kua à propos de l'île de Zanzibar (ou Ts'ong-Pa : “ *The Ts'ong-Pa country is an island of the sea south of Hu-ch'a-la. To the west it reaches a great mountain. The inhabitants are of Ta-shi (Arab) stock and follow the Ta-shi religion. They wrap themselves in blue foreign cotton stuffs and wear red leather shoes. Their daily food consists of meat, baked cakes and mutton.*

There are many villages, and a succession of wooded hills and terraced rocks. The climate is warm, and there is no cold season. The products of the country consist of elephant's tusks, native gold, ambergris and yellow sandal-wood.

Every year Hu-ch'a-la and the Ta-shi localities along the sea-coast send ships to this country with white cotton cloth, porcelain, copper, and red cotton to trade ”. Fragments de l'œuvre *Zhu-fanzhi* (*Description des Peuples Barbares*) publiés par G. S. P. Freeman-Grenville (éd.), *The East African...*, p. 21.

⁴⁵ Ph. Beaujard, *Les Mondes...*, tome II, “ L’océan Indien... ”, p. 175.

⁴⁶ Cf. A. Toussaint, *Histoire...*, p. 79-80. Sur cette activité maritime des Chinois, nous possédons les témoignages de Marco Polo et de Ibn Battuta.

Avant le milieu du XIV^e siècle, Wang Dayuan, originaire de Quanzhou, voyage dans l'océan Indien sur des navires chinois, de l'Asie du Sud-Est à la mer d'Arabie et l'Afrique de l'Est : il rédige en 1349 l'ouvrage *Daoyi zhilue* (*Notice sur les Barbares des îles*)⁴⁷ où il évoque Madagascar et les Comores⁴⁸.

Selon Claire Hardy-Guilbert, des documents archéologiques trouvés à al-Shihr⁴⁹ “ témoignent des relations commerciales étroites établies entre ce port et l'Extrême-Orient ”⁵⁰.

Dès le début du XV^e siècle des rapports chinois décrivent les pro-

⁴⁷ Wang Dayuan rédigea cet ouvrage d'après ses notes prises lors de nombreux voyages en Asie du Sud-Est (cf. G. Deng, *Chinese Maritime Activities and Socio-economic Development, c. 2100 BC – 1900 AD*, Westport, Greenwood Publishing Group, 1997, p. 15 ; J. Devisse et S. Labid, “ L'Afrique dans les relations intercontinentales ”, D. T. Niane (sous la direction de), *Histoire Générale de l'Afrique*, tome 4, *L'Afrique du XII^e au XVI^e siècle*, [Paris], UNESCO/Nouvelles Éditions Africaines, 1985, p. 717).

⁴⁸ Ph. Beaujard, *Les Mondes...*, tome II, “ L'océan Indien... ”, p. 187.

⁴⁹ Shihr (al-Shihr), site archéologique du Yémen.

⁵⁰ “ La fonction portuaire de la ville est attestée par l'abondance des importations des autres pays de l'islam [...] mais aussi de la Chine. Si l'on ignore la nature précise des denrées importées, les contenants sont retrouvés parfois avec quelques indices, comme un tessou de jarre chinoise avec sur la panse un idéogramme gravé signifiant ‘parfum’. Et la vaisselle en tant que telle a fait l'objet de commerce.

La découverte à al-Shihr d'une coupe en grès peint de Changsha, dans la province du Hunan, datant de la Chine des Tang (618-906), constitue la preuve la plus ancienne du commerce à la longue distance. Des bols blancs chinois à bord ourlé datant du X^e-XI^e siècles renforcent cette datation haute du matériel venu de Chine du Sud.

Les textes chinois confirment ces échanges : al-Shihr apparaît sous le nom de ‘She-guo’ sur la route maritime décrite à partir de Guangzhou (Canton) dans l'histoire officielle des Tang, vers la fin du VIII^e siècle ou au début du IX^e et, plus tard, au XII^e, sous le nom de ‘Shi-ho’, dans une liste des ports arabes et perses.

Les céladons d'époque Song (960-1279) et les nombreux céladons de Longquan (sud de la province du Zhejiang), les grès porcelaineux blancs de Dehua datant du XIV^e siècle et les porcelaines Bleu et Blanc d'époque Ming (1368-1644) ainsi que des grandes jarres-Martabans du XVI^e, tous retrouvés à al-Shihr, témoignent des relations commerciales étroites établies entre ce port et l'Extrême-Orient ” (C. Hardy-Guilbert, “ Al-Shihr, un port d'Arabie face à l'Afrique ”, *Journal des Africanistes*, 72-2 (2002), p. 47)

duits négociés dans les ports des “ mers du Sud ” et la population qu'ils y rencontrent. Sous la dynastie des Ming (qui en 1368 succéda à celle des Yuan), les empereurs chinois organisèrent sept grandes expéditions navales dans les pays riverains de l'océan Indien pour y lever tribut⁵¹.

L'objectif de ces expéditions dirigées par l'eunuque musulman Zheng He est à la fois diplomatique, commercial et militaire. Chaque expédition dure à peu près deux ans et se compose de plusieurs dizaines de bateaux transportant plusieurs milliers d'hommes⁵².

La première expédition (1405-1407) comprend trois cents dix-sept navires et vingt-huit mille hommes. Cette véritable armée avait pour objectifs principaux Java, Sumatra, Ceylan et Calicut. À chaque escale, des présents sont offerts aux souverains locaux qui sont engagés à entrer dans un système d'échange tributaire avec la Chine ; ceux qui s'y refusent sont contraints par la force⁵³.

La deuxième expédition (1407-1409) avait aussi pour objectifs l'Insulinde et les ports de la côte du Malabar ; la troisième (1409-1411) se rendit à peu près dans les mêmes pays ; la quatrième (1413-1415) alla jusqu'aux îles Maldives et au port d'Ormuz. Pendant les cinquième (1417-1419), sixième (1421-1422) et septième (1431-1433) expéditions, les Chinois allèrent encore plus loin, touchant à Aden et à plusieurs ports des côtes africaines de Somalie (Mogadiscio, Brava) et du Kenya actuel (Malindi)⁵⁴.

⁵¹ Cf. G. Bouchon, “ Les mers de l'Inde à la fin du XV^e siècle. Vue générale ”, G. Bouchon, *Inde...*, p. 78.

⁵² Tandis que les Européens se servaient encore de galères à une seule voile, trop lentes, ou de nef plus rapides mais fragiles, les jonques de haute mer des Chinois ont souvent soixante mètres de long et trente de large et disposent de trois à six mâts grées de voiles lattées et sont munies d'un gouvernail à safran (cf. J.-P. Drège, *Marco Polo et la Route de la Soie*, Paris, Gallimard, 1989, p. 114-115).

⁵³ Cf. *ibid.*, p. 118.

⁵⁴ Cf. M. D. D. Newitt, “ East Africa and Indian Ocean Trade : 1500-1800 ”, A. Das Gupta et M. N. Pearson (sous la direction de), *India and the Indian Ocean : 1500-1800*, Calcutta, Oxford University Press, 1987, p. 203. La plupart de la porcelaine chinoise qui a été trouvée sur la côte orientale africaine est des XIV^e et XV^e siècles (cf. S. Kirkman, “ The Coast of Kenya as a Factor in the Trade and Culture of the

Les relations de ces expéditions se répètent souvent, tout en livrant chaque fois quelques informations nouvelles. Bien que les navires chinois assurassent une grande partie du trafic entre la Chine, l'Inde et l'Arabie depuis plusieurs siècles, l'importance des flottes engagées et le caractère officiel de ces entreprises en font les premières grandes expéditions maritimes. Grâce à ces expéditions, le prestige de la Chine est considérablement renforcé en Asie du Sud-Est et dans l'océan Indien. Les échanges diplomatiques et commerciaux se multiplient. La marine chinoise quitta l'océan Indien au milieu du XV^e siècle.

La cartographie chinoise relative à l'Afrique a bénéficié d'apports arabo-persans et indiens ; les premières cartes chinoises font preuve d'une surprenante exactitude (une carte du XIV^e siècle, dans le *Yutu* de Zhu Siben, donne l'orientation sud et la forme triangulaire de l'Afrique)⁵⁵. Pour S. Digby, la cartographie chinoise apporte la preuve que des jonques atteignirent le cap de Bonne-Espérance⁵⁶.

Indien Ocean ", M. Mollat (sous la direction de), *Sociétés...*, p. 248).

⁵⁵ Cf. Ph. Beaujard, *Les Mondes...*, tome II, " L'océan Indien... ", p. 175.

⁵⁶ Cf. S. Digby, " The Maritime Trade of India ", T. Raychaudhuri et I Habid (sous la direction de), *The Cambridge Economic History of the Orient*, vol. I : c.1200 - c. 1750, Cambridge, Cambridge University Press, 1982, p. 131.

4. Marco Polo et Madagascar

Marco Polo (1254 – 1295) n'est jamais allé à Madagascar mais on trouve dans son récit “ la première mention connue de la Grande Île sous les noms Magascar (manuscrit Ramusio), Madeigascar, Madai-gascar [éd. Basle] ou Mogedaxo. Une confusion s'est en effet établie entre Mogadiscio et Madagasi/Matacasi ”⁵⁷. Il y a plusieurs informations dans le récit de ce voyageur vénitien qui évoquent Mogadiscio⁵⁸ mais voici un passage qui semble faire référence à Madagascar et au courant qui va du cap Delgado vers le sud dans le canal de Mozambique :

⁵⁷ Ph. Beaujard, *Les Mondes...*, tome II, “ L'océan Indien... ”, p. 331.

⁵⁸ Voici quelques des éléments qui font référence à Mogadiscio :

- “ Mogedaxo est une île à environ mille milles de Scotre, en navigant entre Midi et Gardin ” (M. Polo, *Le Devisement du monde. Le livre des merveilles*, 2 tomes, texte intégral établi par A.-C. Moule et P. Pelliot, version française de L. Hambis, introduction et notes de S. Yerasimos, Paris, Maspero, 1980, p. 480).
- “ Les nefes viennent de Maabar [côte du Coromandel] à cette île [‘Madeigascar’] en vingt ou vingt-cinq jours ” (M. Polo, *Le Devisement du monde. Le livre...*, p. 481).

“ Et vous dis aussi que les nefes ne peuvent aller plus loin vers le Midi, vers les autres îles – fors que à celle-ci et à l’île de Çanghibar, parce que la mer court si rapidement vers le Midi qu’elles p’urraient à peine revenir. Voilà pourquoi les nefes n’y vont pas ”⁵⁹.

Marco Polo donne des informations sur l’oiseau *rokh* des auteurs arabo-persans, dont Claude Allibert a montré qu’il symbolisel’*Aepyornis* de Madagascar ; d’après cet auteur, M. Polo nous apporte certaines précisions qui signifient que ses informateur(s) connaissaient Madagascar⁶⁰.

Il nous semble très probable que les Portugais étaient déjà au courant de l’existence de Madagascar avant que cette île fut longée en 1500 par le navire de Diogo Dias. En effet, un exemplaire de l’ouvrage de Marco Polo qui mentionne Madagascar existait déjà dans la bibliothèque du roi portugais D. Duarte (r. 1433-1438)⁶¹ et cette île sous une forme fantaisiste est présente sous le nom de “ Diab ”⁶² dans la mappemonde que le roi portugais Alphonse V commanda en 1459 au cartographe vénitien Fra Mauro⁶³. À ce propos, il convient de préciser que

⁵⁹ *Loc. cit.*

⁶⁰ Cf. C. Allibert, “ L’île Madeigascar décrite par Marco Polo est-elle bien Madagascar ? Réévaluation des hypothèses ”, J. L. Bacqué-Grammont, A. Pino et S. Khoury (sous la direction de), *D’un Orient l’autre. Actes des troisièmes journées de l’Orient, Bordeaux, 2-4 octobre 2002*, Paris/Louvain, Peeters, 2005, p. 73-82 ; Ph. Beaujard, *Les Mondes...*, tome II, “ L’océan Indien... ”, p. 332.

⁶¹ Cf. L. F. Thomaz, “ La Découverte de Madagascar par les Portugais au XVI^e siècle ”, *Archipel*, 78 (2009), p. 154. Le texte de Marco Polo fut publié en portugais seulement en 1502.

⁶² Une localité de cette île Diab porte le nom de Macdasia (L. F. Thomaz, “ La Découverte... ”, p. 154). Quoique cette île “ n’y soit séparée du continent africain que par un mince canal, les toponymes qui figurent sur la côte en face – Sofala, Barava (Brava, 1° 0’ N, 44° 0’ E), Maabase (Mombasa, 4° 4’ S, 39° 40’ E), Mogodisso (Magadoxo ou Mogadiscio, 2° 3’ N, 45° 13’ E) – ne laissent de place au doute ” (*loc. cit.*).

⁶³ Cette mappemonde du vénitien Fra Mauro (1459) fut publiée par Ph. Beaujard, *Les Mondes...*, tome II, “ L’océan Indien... ”, planche XII (insérée entre les p. 512 et 513).

la Grande Île figure avec le nom “ Madagasbar ” dans la mappemonde publiée à Florence en 1492 ou 1493 par Francesco Rosselli⁶⁴ et est représentée avec le nom “ Madeigascar ” (accompagné d’un texte tiré de Marco Polo) sur le globe de Nuremberg de M. Behaim (1492) ; elle semble porter le nom “ Madagasraz ” sur la carte de Juan de la Cosa (1500)⁶⁵.

⁶⁴ Cf. L. F. Thomaz, “ La Découverte... ”, p. 154.

⁶⁵ Cf. Ph. Beaujard, *Les Mondes...*, tome II, “ L’océan Indien... ”, p. 333.

Conclusion

Des études génétiques furent déjà réalisées à Madagascar mais il convient de souligner que la génétique est “ un outil fondamental au maniement délicat ” ; cette technique “ est réellement prometteuses à condition qu’elle soit appliquée avec une analyse préalable indispensable s’appliquant aux généalogies ”⁶⁶. L’ensemble des études génétiques sur les Malgaches se heurte à des limites : échantillonnage trop faibles et fondés sur des choix peu clairs pour Madagascar⁶⁷ et données génétiques insuffisantes, pour l’Indonésie⁶⁸.

La langue malgache est d’abord une langue austronésienne ; l’apport africain apparaît assez limité en malgache, sur le plan lexical comme sur le plan grammatical⁶⁹. La linguistique permet d’apporter des éléments de réponse au problème des origines des Malgaches mais elle offre seulement quelques indications sur l’époque du peuplement originel de Madagascar et la culture des premiers arrivants⁷⁰.

L’ethnologie comparative a mis en lumière des nombreux éléments austronésiens dans la culture malgache.

⁶⁶ C. Allibert, “ Migration austronésienne... ”, p. 10.

⁶⁷ Prise en compte – partielle – des groupes “ ethniques ” antandroy, antanosy, antesaka et merina.

⁶⁸ Cf. Ph. Beaujard, *Les Mondes...*, tome I, “ De la formation... ”, p. 544.

⁶⁹ Cf. *ibid.*, p. 29, 563.

⁷⁰ Cf. *ibid.*, p. 539.

L'archéologie malgache a apporté des nombreuses informations. Les recherches de D. Burney qui prennent en compte la palynographie et des ossements de subfossiles jettent un nouvel éclairage sur le peuplement le plus ancien de Madagascar⁷¹.

Le premier peuplement majeur semble être le fait d'Austronésiens de la mer de Java ou du sud de Kalimantan ; ces arrivées se poursuivront au moins jusqu'au XVI^e siècle.

Madagascar garde encore bien de secrets relatifs aux origines de son peuplement. Les données de la génétique, les apports de la linguistique, les arguments de l'ethnologie comparée ainsi que les données de l'archéologie comportent de nombreuses lacunes mais, malgré ces zones d'ombre qui subsistent, nous pouvons affirmer que le Malgache est un peuple afro-asiatique. Il nous semble que des investigations devraient être poursuivies (en linguistique, en génétique, en archéologie...) pour tenter de préciser les premiers métissages et les modalités des arrivées bantoues et austronésiennes à Madagascar⁷².

Au début de l'ère chrétienne, les navires romains sont présents sur la côte est-africaine, jusqu'à un *emporium* appelé Rhapta, et il n'est pas exclu qu'ils se soient aventurés au sud et aient atteint Madagascar et les Comores ; cette présence romaine avait évidemment pour but de court-circuiter le contrôle arabe sur le commerce⁷³. Lorsque survient le déclin de l'empire romain, le commerce sur la côte est-africaine est aux mains des Arabes puis des Perses.

Jusqu'au XII^e siècle apr. J.-C., Madagascar est l'île mystérieuse et mal située des Wâqwaq⁷⁴ de l'Occident et ensuite désignée sous le nom de " Qumr " ⁷⁵.

⁷¹ Cf. *ibid.*, p. 551.

⁷² Cf. *ibid.*, p. 563.

⁷³ Cf. *ibid.*, p. 363, 519-520.

⁷⁴ Cette appellation inclue une partie de la côte sud-est de l'Afrique.

⁷⁵ Cf. Cl. Allibert, " Le mot 'Komr' dans l'océan Indien... ", p. 13-23. Les auteurs arabes Al-Idrisi (1100-1166), Yâkût (1179-1229), Ibn Sa'id (XIII^e siècle), Ibn-al Mujâwir (XIII^e siècle) et Ibn Mâjid (XV^e – XVI^e siècle) donnent à Madagascar le nom de " Qumr ". Ce vocable indiquera ensuite les Comores (cf. Ph. Beaujard,

Au XIII^e siècle, Ibn al Mujâwir met en lumière des connexions entre Aden, Mogadiscio, Kilwa et Al-Kumr (Madagascar). Dans la période allant du XI^e au XIV^e siècle, l'expansion swahili s'accélére en direction de Madagascar.

Les Malgaches vont commercer en Afrique de l'Est et la plupart du commerce avec l'extérieur est réalisé à partir du nord de Madagascar (Mahilaka y devient une véritable ville aux XII^e et XIV^e siècles). Il y a eu une récession des échanges à Madagascar dans la seconde partie du XIV^e siècle mais au début du XV^e siècle il y a un nouveau développement de l'île grâce à une transformation partielle des réseaux (il y a la création de nouveaux comptoirs arabo-swahili, notamment à Langany)⁷⁶.

Marco Polo n'est jamais allé à Madagascar mais il apporte certaines précisions qui signifient que ses informateur(s) connaissaient cette île. Il est très probable que les Portugais étaient déjà au courant de l'existence de Madagascar avant que cette île fut longée en 1500 par le navire de Diogo Dias parce qu'ils connaissaient la mappemonde de Fra Mauro et un exemplaire de l'ouvrage de M. Polo existait déjà dans la bibliothèque du roi portugais D. Duarte (r. 1433-1438). L'irruption des Portugais dans l'océan Indien marque le début d'une nouvelle période de l'histoire, sans pour autant signifier dans cet océan la rupture que certains ont voulu y voir⁷⁷.

Les Mondes..., tome II, "L'océan Indien...", p. 328).

⁷⁶ Cf. *ibid.*, p. 547-548.

⁷⁷ Cf. Ph. Beaujard, *Les Mondes...*, tome I, "De la formation..", p. 29-30.

BIBLIOGRAPHIE

1. INSTRUMENTS DE MÉTHODOLOGIE

AJAYI, J. F. Ade, et CROWER, Michael, *Atlas historique de l'Afrique*. Adaptation française publiée sous la direction de Catherine Coquery-Vidrovitch et Georges Laclavère, Paris, Éditions du Jaguar, 1988.

BEAUJARD, Philippe, *Dictionnaire Malgache-Français (dialecte tañala, sud-est de Madagascar) avec des recherches étymologiques*, Paris, L'Harmattan, 1998.

BERTIN, Jacques (sous la direction de), *Atlas historique universel. Panorama del'histoire du monde*, Genève (Suisse), Éditions Minerva SA, 1997.

MARONE, Tiziana, *Bibliographie Archéologique de Madagáscar. Sites anciens et monuments*, Paris, CEROI – INALCO, 1995 (CEROI – Travaux et Documents 33 – Série Histoire).

MERLET, Philippe, et BERÈS, A. (sous la direction de), *Le Petit Larousse 2003*, Paris, Larousse, 2002.

THE READER'S ASSOCIATION LIMITED, *Enciclopédia Geográfica*, Lisbonne, Selecções do Reader's Digest, 1989.

The Times Atlas of the World, London, Times Newspapers Limited Printing House Square – J. Son Ltd, 1972.

2. SOURCES IMPRIMÉES

PLINE, *Natural history*. Traduction par H. Rackham et *al.*, Londres, Harvard University Press, 1938-1963. 11 vols.

POLO, Marco, *Le Devisement du monde. Le livre des merveilles*, 2 tomes, texte intégral établi par A.-C. Moule et P. Pelliot, version française de L. Hambis, introduction et notes de S. Yerasimos, Paris, Maspero, 1980.

POLO, Marco, *Le livre de Marco Polo : citoyen de Venise, conseiller privé et commissaire impérial de Khoubilaï-Khaân / rédigé en français sous sa dictée en 1298 par Rusticien de Pise; publié par M. G. Pauthier*, Firmin Didot frères, fils (Paris) 1865 [réimp. Slatkine Reprints, Genève, 1978].

POLO, Marco, *The book of Sir Marco Polo*. Édition présentée par H. Yule et revue et corrigée par H. Cordier, Vol. II, Londres, John Murray, 1903.

PTOLÉMÉE, Claude, *Geographia*. Édition présentée par C. Miller, Paris, Firmin-Didot, 1901.

PTOLÉMÉE, Claude, *Geography of Claudius Ptolemy*, trad. E. I. Stevenson, New York, Dover Publications, 1991 (1^{re} édition : 1932).

The Periplus Maris Erythraei. Édition et commentaires par L. Casson. Princeton, Princeton University Press, 1989.

3. ÉTUDES : OUVRAGES GÉNÉRAUX, ÉTUDES ET ARTICLES

ABUNGU, George H. O., *Communities on the River Tana, Kenya : an archaeological study of relations between the delta and the river basin, 700-1890*, Cambridge, University of Cambridge, 1989.

ADELAAR, K. A., “ Malay Influence on Malagasy : Linguistic and Culture-Historical Implications ”, *Oceanic Linguistics*, 28/1 (1989), p. 1-46.

_____, “ Malay and Javanese Loanwords in Malagasy, Tagalong and Siraya (Formosa) ”, *Bijdragen tot de Taal-, Land- en Volkenkunde*, 151/3 (1995), p. 50-66.

_____, “ L'importance du samihim (Bornéo du Sud) pour l'étymologie malgache ”, *L'Étranger intime. Mélanges offerts à Paul Ottino*, Université de la Réunion, Océan Editions, 1995, p. 47-59.

_____, “ Asian roots of the Malagasy : a linguistic perspective ”, *Bijdragen tot de Taal-, Land- en Volkenkunde*, 151/3 (1995), p. 325-356.

_____, “ Une perspective linguistique sur les origines asiatiques des Malgaches ”, S. Evers et M. Spindler (sous la direction de), *Cultures of Madagascar : Ebb and Flow of Influences. Civilisations de Madagascar : Flux et Reflux des Influences*, International Institute for Asian Studies, Working Papers Series 2, Leiden, 1995, p. 47-55.

AHMAD, S. Maqbul, “ Kharita ou Kharitta ”, C. E. Bosworth, E. Van Donzel, B. Lewis et Ch. Pellat, *Encyclopédie de l'Islam – Nouvelle Édition*, tome IV, Leyde, E. J. Brill / Paris, G.-P. Maisonneuve, 1973, p. 1109-1114.

ALBRIGHT, F., “ New light on the early history of Phoenizian Colonization ” *BASOR*, 83 (1941), p. 21-22.

ALLIBERT, Claude, “ Les contacts entre l'Arabie, le Golfe Persique, l'Afrique orientale et Madagascar. Confrontation des documents écrits, des traditions orales et des données archéologiques récentes ”, *Travaux de la Maison de l'Orient*, 16 (1988), p. 111-126.

_____, *Les apports austronésiens à Madagascar, dans le canal de Mozambique et en Afrique zambézienne. Eléments de réflexion à partir de deux auteurs négligés*, Paris, INALCO, CEROI, 1990 (“ Travaux et Documents ” 12).

_____, “ Wakwak : végétal, minéral ou humain ? ”, *Études Océan Indien*, 12 (1991), p. 171-189.

_____, “ Le monde austronésien et la civilisation du bambou : une plume qui pèse lourd : l’oiseau Rokh des auteurs arabes ”, *Taloha*, 11 (1992), p. 167-181.

_____, “ L’île des femmes dans les récits arabes ”, *Études Océan Indien*, 15 (1992), p. 261-267.

ALLIBERT, Claude, “ Les mouvements austronésiens vers l’océan Indien occidental. La tradition arabico-malgache revisitée ”, *L’Étranger intime. Mélanges offerts à Paul Ottino*, Université de la Réunion, Océan Editions, 1995, p. 61-76.

_____, “ The archaeology of knowledge : Austronesian influence in the wester Indien Ocean ”, R. Blench et M. Spriggs (sous la direction de), *Archaeology and Language III*, London/New-York, Routledge, 1999, p. 268-276.

_____, “ Entre ‘Mare Prasodum’ et Mer des Tenêbres. Les marges de la connaissance ”, *Études Océan Indien*, 31 (2001), p. 7-11.

_____, “ Le mot ‘Komr’ dans l’océan Indien (avec une note sur Qanbalû) ”, *Études Océan Indien*, 31 (2001), p. 13-33.

_____, “ L’intredépendance de l’archéologie et de l’anthropologie culturelle dans l’océan Indien. L’exemple de Mayote ”, *Études Océan Indien*, 33-34 (2002), p. 11-31.

_____, “ L’île Madeigascar décrite par Marco Polo est-elle bien Madagascar ? Réévaluation des hypothèses ”, J. L. Bacqué-Grammont, A. Pino et S. Khoury (sous la direction de), *D’un Orient l’autre. Actes des troisièmes journées de l’Orient, Bordeaux, 2-4 octobre 2002*, Paris/Louvain, Peeters, 2005, p. 73-82.

_____, “ Migration austronésienne et mise en place de la civilisation malgache. Lectures croisées : linguistique, archéologie, généti-

que, anthropologie culturelle ”, *Diogène, Les routes de l'Histoire*, 218 (2007), p. 6-17.

_____, “ Austronesian migration and the Establishment of the Malagasy Civilization. Contrasted reading in linguistics, archaeology, genetics and cultural anthropology ”, Tim Curtis (sous la direction de), *Islands as Crossroads. Sustaining cultural diversity in Small Island Developing States*, Paris, Unesco, 2011, p. 41-54.

ALLIBERT, Claude, ARGANT, A. et ARGANT, J., “ Le site de Bagameyo (Mayotte) ”, *Études Océan Indien*, 2 (1983), p. 5-10.

_____, “ Le site archéologique de Dembeni (Mayotte). Mission 1984 ”, *Études Océan Indien*, 11 (1989), p. 63-172.

ALLIBERT, Claude, LISKOWSKY, D., PICHARD, J.-C. et IS-SOUF, S., *Dembeni 3. Campagne de fouilles de 1990*, Paris, Fondation pour l'étude de l'archéologie de Mayotte / INALCO, 1993.

ALLIBERT, Claude et RAJAONARIMANANA, Narivelo (sous la direction de), *L'extraordinaire et le quotidien. Variations anthropologiques. Hommage au Professeur Pierre Vérin*, Paris, Karthalla, 2000.

ALLIBERT, Claude et VÉRIN, Pierre, “ Les Comores et Madagascar : le premier peuplement ”, *Archéologia*, 290 (1993), p. 64-77.

_____, “ Linguistique, archéologie, et l'exploration du passé malgache ”, Ø. Dahl (sous la direction de), *Language. A doorway between Human Cultures. Tributes to Dr. Otto Chr. Dahl on his ninetieth birthday*, Oslo, Novus Forlag, 1993, p. 29-38.

BATTISTINI, René, *L'Afrique Australe et Madagascar*, Paris, PUF, 1967.

BEAUJARD, Philippe, “ Les couleurs et les quatre éléments dans le sud-est de Madagascar. L'héritage indonésien ”, *Omaly sy Anio, Hier et Aujourd'hui*, 27 (1988), p. 31-48.

_____, *Mythe et société à Madagascar (Tañala de l'Ikongo). Le chasseur d'oiseaux et la princesse du ciel*, Paris, L'Harmattan, 1991.

_____, “ Les rituels en riziculture chez les Tañala de l'Ikongo (sud-est de Madagascar). Rituels, mythes et organisation sociale ”, S. Evers et M. Spindler (sous la direction de), *Cultures of Madagascar : Ebb*

and Flow of Influences. Civilisations de Madagascar : Flux et Reflux des Influences, Leiden, International Institute for Asian Studies, Working Papers Series 2, 1995, p. 249-279.

_____, *Les réseaux de l'océan Indien et la construction des cultures malgaches*, Paris, INALCO, 2006 (cours donné à l'Institut national des langues et civilisations orientales durant les années universitaires 2001-2002 et 2002-2003 ; texte pas encore publié mais gentiment communiqué par l'auteur).

_____, "Les arrivées austronésiennes à Madagascar : vagues ou continuum ?", *Études Océan Indien*, 35-36 (2003-2004), p. 59-147.

_____, "The Indian Ocean in Eurasian and African World-systems before the Sixteenth Century", *Journal of World History*, 16/4 (2005), p. 411-465.

_____, "L'Afrique de l'Est, les Comores et Madagascar dans le système-monde avant le XVI^e siècle", D. Nativel et F. V. Rajaonah (sous la direction de), *Madagascar et l'Afrique. Entre identité insulaire et appartenances historiques*, Paris, Karthala, 2007, p. 29-102.

_____, *Les Mondes de l'océan Indien*, tome I, "De la formation de l'État au premier système-monde afro-eurasien (4^e millénaire av. J.-C. – 6^e siècle apr. J.-C.)", Paris, Armand Colin, 2012.

_____, *Les Mondes de l'océan Indien*, tome II, "L'océan Indien, au cœur des globalisations de l'Ancien Monde (7^e – 15^e siècle)", Paris, Armand Colin, 2012.

BECKER, C. H. et DUNLOP, D. M., "Bahr al-Zandj", H. A. R. Gibb ; J. H. Kramers ; E. Levi-Provençal et J. Schacht, *Encyclopédie de l'Islam – Nouvelle Édition*, tome I, Leyde, E. J. Brill / Paris, G.-P. Maisonneuve, 1960, p. 966-967.

BENNETT, R., *A History of the Arab State of Zanzibar*, London, Methuen & Co. Ltd, 1978 (Studies in African History 16).

BERNARD-THIERRY, Solange "À propos des emprunts sanskrits en malgache", *Journal Asiatique*, 247/3 (1959), p. 311-348.

BLANCHY, Sophie, "Cités, citoyenneté et territorialité dans l'île de Ngazidja (Comores)", *Journal des Africanistes*, 74, 1-2 (2004), p.

341-380.

BLENCH, R., “ The Ethnographic Evidence for long-Distance Contacts Between Oceania and East Africa ”, J. Reade (sous la direction de), *The Indian Ocean in Antiquity*, London, New York, Kegan Paul, 1996, p. 417-438.

_____, “ Bananas and Plantains in Afrique : Re-interpreting the linguistic evidence ”, *Ethnobotany Research & Applications*, 7 (2009), p. 363-380.

_____, “ New evidence for the Austronesian impact on the East African coast ”, C. Anderson, J. Barrett et K. Boyle (sous la direction de), *The global origins and development of seafaring* (Proceeding of the Conference held in Cambridge, 19th-21th September 2007), Cambridge, McDonald Institut Monographs, 2010, p. 239-248.

BOUCHON, Geneviève, “ L’océan Indien à l’époque de Vasco da Gama ”, *Mare Liberum*, 1 (1990), p. 71.

_____, “ Les mers de l’Inde à la fin du XV^e siècle. Vue générale ”, G. Bouchon, *Inde découverte, Inde retrouvée (1498-1630). Études d’histoire indo-portugaise*, Paris / Lisbonne, Centre Culturel Calouste Gulbenkian - Commission nationale pour les commémorations des Découvertes portugaises, 1999, p. 77-94.

_____, “ Quelques aspects de l’islamisation des régions maritimes de l’Inde à l’époque médiévale (XII^e – XVI^e siècles) ”, G. Bouchon, *Inde découverte, Inde retrouvée (1498-1630). Études d’histoire indo-portugaise*, Lisbonne/Paris, Centre Culturel Calouste Gulbenkian – Commission nationale pour les commémorations des Découvertes portugaises, 1999, p. 215-225.

BUNBURY, E. H., *A History of ancient Geography among the Greeks and the Romans from the Earliest Ages to the fall of Roman Empire*, [1^{ère} édition : 1883], New York, Dover Publications, 1959.

BURNEY, David A., “ Late Holocene Vegetation Change in Central Madagascar ”, *Quaternary Research*, 28/1, (1987), p. 130-143.

_____, “ Late Quaternary stratigraphic charcoal records from Madagascar ”, *Quaternary Research*, 28/1, (1987), p. 274-280.

_____, “ Pre-settlement vegetation changes at Lake Tritrivakely (Madagascar) ”, *Paleoclimatology of Africa*, 18 (1987), p. 357-381.

_____, “ Modern pollen spectra from Madagascar ”, *Paleogeography, Paleoclimatology, Paleoecology*, 66 (1988), p. 63-75.

_____, “ Late Holocene environmental changes in arid Southwestern Madagascar ”, *Quaternary Research*, 40 (1993), p. 98-106.

CAHEN, Claude, “ Orient latin et commerce du Levant ”, *Bulletin de la Faculté de lettres de Strasbourg*, XXIX, 8 (1951), p. 328-356.

CAHEN, Claude, “ Douanes et commerce dans les ports méditerranéens de l'Égypte médiévale d'après le Minhadj d'Al-Makhzumi ”, *Journal of economic and social history*, 7/3 (1964), p. 217-314.

_____, “ Quelques problèmes concernant l'expansion économique musulmane au haut Moyen Âge ”, *Settimane di studio del Centro italiano di studi sull'alto medioevo*, 12 (1965), p. 391-432.

_____, “ Quelques problèmes concernant l'expansion économique musulmane au Haut Moyen Âge ”, *L'Occidente e l'Islam nell'alto medioevo (Settimane di studio del Centro italiano di studi sull'alto medioevo)*, XII, (1965), p. 391-432.

_____, “ Le commerce musulman dans l'océan Indien au Moyen Âge ”, M. Mollat (sous la direction de), *Sociétés et Compagnies de commerce en Orient et dans l'océan Indien. Actes du huitième colloque international d'Histoire maritime (Beyrouth, le 5-10 septembre 1966)*, Paris, SEVPEN, 1970, p. 179-193.

CAMPBELL, Gwyn, “ Theories concerning the Origins of the Malagasy ”, M. Michel et Y. Paillard (sous la direction de), *Australes*, Paris, Harmattan, 1996, p. 127-153.

_____, “ Revisitando as origens malgaches ”, *Tempo*, 10/20 (2006), p. 17-32.

CAPELLI, A., *Cronologia, Cronografia e Calendario Perpetuo Dal principio dell'Era Cristiana al giorni nostri*, Milan, Ulrico Hoepli, 1930.

CHAMI, F. A., “ Graeco-Roman Trad Link and the Bantu Migration Theory ”, *Anthropos*, 94/1-3 (1999), p. 205-255.

_____, “ East Africa and the Middle East relationship from the first millennium BC to about 1500 AD ”, *Journal des africanistes*, 72-2 (2002), p. 21-37.

CHARLES-PICARD, Gilbert, “ Le carrefour phénicien ”, M. Mollat (sous la direction de), *Sociétés et Compagnies de commerce en Orient et dans l'océan Indien. Actes du huitième colloque international d'Histoire maritime (Beyrouth, le 5-10 septembre 1966)*, Paris, SEVPEN, 1970, p. 93-99.

CHAUVICOURT, J. et S., *Numismatique malgache, fascicule III, Les premières monnaies introduites à Madagascar*, Antananarivo, 1968.

CHEHAB, Maurice, “ Tyr, ses ports et ses lignes de navigation ”, M. Mollat (sous la direction de), *Sociétés et Compagnies de commerce en Orient et dans l'océan Indien. Actes du huitième colloque international d'Histoire maritime (Beyrouth, le 5-10 septembre 1966)*, Paris, SEVPEN, 1970, p. 33-41.

CHITTICK, H. N., “ Notes on Kilwa ”, *Tanganyika Notes and Records*, 53 (1959), p. 179.

_____, “ Kilwa and the Arab settlement of the East African coast ”, *Journal of African History*, 4, 2 (1963), p. 179-190.

_____, “ Discoveries in the Lamu archipelago ”, *Azania*, 2 (1967), p. 46-67.

CHITTICK, H. N., *Kilwa : an Islamic trading city on the East African coast*, Nairobi, British Institute in Eastern Africa, 1974, 2 vols.

_____, “ The Arabic Sources Relating to the Muslim Expansion in the Western Indian Ocean ”, C. Méhaud (sous la direction de), *Mouvements de populations dans l'océan Indien. Actes du quatrième congrès de l'Association Historique Internationale de l'océan Indien et du quatorzième colloque de la Commission Internationale d'Histoire Maritime tenu à Saint-Denis-de-la-Réunion du 4 au 9 septembre 1972*, Paris, Librairie Honoré Champion, 1979, p. 27-32.

CHITTICK, H. Neville et ROTBERG, R. I. (sous la direction de), *East Africa and the Orient. Cultural Syntheses in Pre-Colonial Ti-*

mes, New York / London, Africana Publishing Company, a Division of Holmes and Meier Publishers, Inc., 1975.

DAHL, Otto Christian, *Malgache et Maanjan. Une comparaison linguistique*, Oslo, Egede-Instituttet, 1951.

_____, “ Le Substrat Bantou en Malgache ”, *Norsk Tidsskrift for Sprogvidenskap*, 17 (1953), p. 325-360.

_____, *Migration from Kalimantan to Madagascar*, Oslo, Institute for Comparative Research in Human Culture, Norwegian University Press, 1991.

DAHLE, Lars “ The influence of the Arabs on the malagasy language, as a test of their contribution to Malagasy civilisation and superstition ”, *Antananarivo Annual*, III (1889), p. 99-115.

DENGUE, G., *Chinese Maritime Activities and Socioeconomic Development, c. 2100 BC-1900 AD*, Westport, Greenwood Publishing Group, 1997.

DESCHAMPS, Hubert, *Histoire de Madagascar*, Paris, Berger-Levrault, 1972.

DEVISSE, J. et LABID, Shuhi, “ L’Afrique dans les relations intercontinentales ”, D. T. Niane (sous la direction de), *Histoire Générale de l’Afrique*, tome 4, *L’Afrique du XII^e au XVI^e siècle*, [Paris], UNESCO/Nouvelles Éditions Africaines, 1985, p. 693-730.

DEWAR, Robert F., “ Extinctions in Madagascar. The Loss of the Subfossil Fauna ”, P. S. Martin et R. G. Klein (sous la direction de), *Quaternary Extinctions. A Prehistoric Revolution*, University of Arizona, Tucson, 1984, p. 574-593.

_____, “ Écologie et extinctions des subfossiles de Madagascar ”, *Taloha* 10 (1986), p. 25-170.

DEWAR, Robert F., “ Does it matter that Madagascar is an Island ? ”, *Human Ecology*, 25 (1997), p. 481-489.

DEWAR, Robert F. et BURNEY, David A., “ Recent research in the Paleoecology of the Highlands of Madagascar and its implications for Prehistory ”, *Taloha*, 12 (1994), p. 79-86.

DEWAR, Robert F. et RAKOTOVOLOLONA, Solo, “ La chasse

aux subfossiles : les preuves du onzième siècle au treizième siècle ", *Taloha*, 11 (1992), p. 5-64.

DEZ, Jacques, " Quelques hypothèses formulées par la linguistique comparée à l'usage de l'archéologie ", *Taloha*, 2 (1965), p. 197-214.

DEZ, Jacques, " De l'influence arabe à Madagascar à l'aide de faits de linguistique ", *Revue de Madagascar*, 34 (1966), p. 15-20.

DIGBY, S., " The Maritime Trade of India ", T. Raychaudhuri et I. Habib (sous la direction de), *The Cambridge Economic History of the Orient*, vol. I : c. 1200 – c. 1750, Cambridge, Cambridge University Press, 1982, p. 125-162.

DOE, Brian, *Southern Arabia*, London, Thames and Hudson, 1971.

DOMENICHINI-RAMIARAMANANA, Bakoly, " Madagascar ", M. El Fasi (sous la direction de), *Histoire générale de l'Afrique*, tome 3, *L'Afrique du VII^e au XII^e siècle*, Paris, UNESCO/Nouvelles Éditions Africaines, 1990, p. 727-748.

DONQUE, G., " Le contexte océanique des anciennes migrations : vents et courants dans l'océan Indien ", *Taloha*, 1 (1965), p. 43-69.

DRÈGE, J.-P., *Marco Polo et la Route de la Soie*, Paris, Gallimard, 1989.

ESOAVELOMANDROSO, Faranirina, " Madagascar et les îles avoisinantes du XII^e au XVI^e siècle ", D. T. Niane (sous la direction de), *Histoire Générale de l'Afrique*, tome 4, *L'Afrique du XII^e au XVI^e siècle*, [Paris], UNESCO/Nouvelles Éditions Africaines, 1985, p. 651-668.

FALL, Yoro K., *L'Afrique à la naissance de la cartographie moderne. Les cartes majorquines : XIV^e – XV^e siècles*, Paris, Karthala / Centre de Recherches Africaines, 1982.

FAUBLÉE, Jacques et URBAIN-FAUBLÉE, Marcel, " Madagascar vu par les auteurs arabes avant le XI^e siècle ", *Studia*, 11 (1963), p. 445-462.

FERRAND, Gabriel, " Les îles Ramny, Lamery, Wakwak, Komor des géographes arabes et Madagascar ", *Journal asiatique*, 10 (1907), p. 433-500.

_____, “ L’origine africaine des Malgaches ”, *Journal Asiatique*, XI/3 (1908), p. 353-500.

_____, *Relations de voyages et textes géographiques arabes, persans et turks relatifs à l’Extrême-Orient du VIII^e au XVIII^e siècle*, Paris, Ernest Leroux, 1913-1914, 2 vols.

_____, “ Le K’ouen Louen et les anciennes navigations interocéaniques dans les Mers du Sud ”, *Journal Asiatique*, XIII (1919), mars-avril, p. 239-333, mai-juin, p. 431-492, juillet-août, p. 5-68, septembre-octobre, p. 201-244 (repris en ouvrage, Paris, Imp. Nationale, 1919).

_____, *Instructions nautiques arabes et portugaises*, Paris, Librairie orientaliste Geuthner, 1928.

FERRAND, Gabriel [VÉRIN, Pierre], “ Madagascar ”, C. E. Bosworth ; E. Van Donzel ; B. Lewis et Ch. Pellat, *Encyclopédie de l’Islam – Nouvelle Édition*, tome V, Leyde, E. J. Brill / Paris, G.-P. Maisonneuve & Larose S. A., 1986, p. 943-948.

GARCIN, Jean-Claude ; BALIVET, Michel ; BIANQUIS, Thierry ; BRESC, Henri ; CALMARD, Jean ; GABORIEAU, Marc ; GUICHARD, Pierre et TRIAUD, Jean-Luis, *États, Sociétés et Cultures du monde musulman médiéval (X^e-XV^e siècles)*. Tome 1 : *L’évolution politique et sociale*, Paris, PUF, 1995.

GOITEIN, S. D., “ From the Mediterranean to India : Documents on the Trade to India, South Arabia and East Africa from the Eleventh and Twelfth Centuries ”, *Speculum : A Journal of Mediaeval Studies*, 29 (1954), p. 181-197.

_____, “ The Cairo Geniza as a source for the History of Muslim Civilization ”, *Studia Islamica*, 3 (1955), p. 75-91.

_____, “ Slaves and slave-girls in the Cairo Geniza records ”, *Arabica*, 9 (1963), p. 1-20.

GRANDIDIER, Alfred, *Histoire de la Géographie de Madagascar*, Paris, 1885.

GRANDIDIER, Alfred et GRANDIDIER, Guillaume, *Histoire physique, naturelle et politique de Madagascar*. Vol. IV : *Ethnographie*,

tome 1 : *Les habitants de Madagascar*, Paris, Imprimerie Nationale, 1908.

GRANDIDIER, Guillaume, "Madagascar", *Geographical Review*, 10/4 (1920), p. 197-222.

GROSSET-GRANGE, Henri, "Les procédés arabes de navigation en océan Indien au moment des grandes découvertes", M. Mollat (sous la direction de), *Sociétés et Compagnies de commerce en Orient et dans l'océan Indien. Actes du huitième colloque international d'Histoire maritime (Beyrouth, le 5-10 Septembre 1966)*, Paris, SEVPEN, 1970, p. 227-246.

GROTTANELLI, V. L., "Asiatic influences on Somali Culture", *Ethnos*, 4 (1947), p. 153-181.

HARDY-GUILBERT, Claire, "Al-Shihr, un port d'Arabie face à l'Afrique", *Journal des Africanistes*, 72, 2 (2002), p. 39-53.

HARTMANN, R. [DUNLOP, D. M.], "Bahr al-Hind", H. A. R. Gibb ; J. H. Kramers ; E. Lévi-Provençal et J. Schacht, *Encyclopédie de l'Islam. Nouvelle Édition*, tome I, Leyde, E. J. Brill / Paris, G.-P. Maisonneuve, 1960, p. 958-959.

HORNEL, J., "Indonesian Culture in East Africa", *Man*, 28/1 (1928), p. 1-4.

_____, "Indonesian Influence on East African Culture", *Journal of the Royal Anthropological Institut*, 64 (1934), p. 305-332.

HORNEL, J., *Water transport. Origins and Early Evolution*, Cambridge, Cambridge University Press, 1946.

HORTON, Mark C., "Asiatic colonization of the East African coast : The Manda evidence", *Journal of the Royal Asiatic Society*, 2 (1986), p. 201-213.

_____, "The *Periplus* and East Africa", *Azania*, 25 (1990), p. 95-99.

_____, *Shanga. The archaeology of a Muslim trading community on the coast of East Africa*, Londres, The British Institute in Eastern Africa, 1996.

HURLES Matthew E., SYKES, Bryan C., JOBLING, Mark A. et

FORSTER, P., “ The Dual Origin of the Malagasy in Island Southeast Asia and East Africa: Evidence from Maternal and Paternal Lineages ”, *The American Journal of Human Genetics*, 76 (2005), p. 894-901.

INIESTA, Ferrán, *Bajo la Cruz del Sur. Religión, comercio y guerra en el Canal de Mozambique (900 a 1700 D. C.)*, Barcelona, Sendai Ediciones, 1993.

ISSAWI, Charles, “ Arab Geography and the circumnavigation of Africa ”, *Osiris*, X (1952), p. 117-128.

INSOLL, T., *The Archaeology of Islam in Sub-Saharan Africa*, Cambridge, Cambridge University Press, 2003.

JANVIER, Yves, “ La Géographie gréco-romaine a-t-elle connu Madagascar ? Le point de la question ”, *Omaly sy Anio, Hier et Aujourd'hui*, 1-2 (1975), p. 11-41.

———, “ Histoire ancienne et Océan Indien dans les perspectives malgaches ”, *Omaly sy Anio, Hier et Aujourd'hui*, 1-2 (1975), p. 211-226.

JONES, A. M., *Africa and Indonesia. The evidence of the xylophone and other musical and cultural factors*, Leiden, E. J. Brill, 1971.

JULIEN, G., “ Pages arabico-madécasses, Histoire, légendes et mythes ”, *Annales de l'Académie des sciences coloniales*, tome III (1929).

KENT, Raymond K., *Early Kingdoms in Madagascar : 1500-1700*, New-York, Holt, Rinehart and Winston ed., 1970.

———, “ The possibilities of Indonesian colonies in Africa with special reference to Madagascar ”, C. Méhaud (sous la direction de), *Mouvements de populations dans l'océan Indien. Actes du quatrième congrès de l'Association Historique Internationale de l'océan Indien et du quatorzième colloque de la Commission Internationale d'Histoire Maritime tenu à Saint-Denis-de-la-Réunion du 4 au 9 septembre 1972*, Paris, Librairie Honoré Champion, 1979, p. 93-105.

———, “ Possibilité de colonies indonésiennes en Afrique, avec référence spéciale à Madagascar ”, *Omaly sy Anio, Hier et Aujourd'hui*,

9 (1979), p. 129-150.

KIRKMAN, S., “ The Coast of Kenya as a Factor in the Trade and Culture of the Indian Ocean ”, M. Mollat (sous la direction de), *Sociétés et Compagnies de commerce en Orient et dans l’océan Indien. Actes du huitième colloque international d’Histoire maritime (Beyrouth, le 5-10 septembre 1966)*, Paris, SEVPEN, 1970, p. 247-253.

KITCHEN, K., “ The Land of Punt ”, T. Shaw, P. Sinclair, B. Andah, A. Okpoko (sous la direction de), *The Archaeology of Africa : Food, Metals and Towns*, London, Routledge, 1993, p. 587-606.

KUPÈÍK, I. *Cartes géographiques anciennes. Évolution de la représentation cartographique du monde : de l’Antiquité à la fin du XIX^e siècle*, Paris, Gründ, 1981.

KUS, S. et WRIGHT, H. T., “ Survey archéologique de la région de l’Avaradrano ”, trad. de l’anglais par P. Vérin, *Taloha*, 10 (1986), p. 49-72.

LABIB, S., “ Les marchands Karimis en Orient et sur l’océan Indien ”, M. Mollat (sous la direction de), *Sociétés et Compagnies de commerce en Orient et dans l’océan Indien. Actes du huitième colloque international d’Histoire maritime (Beyrouth, le 15-10 septembre 1966)*, Paris, SEVPEN, 1970, p. 209-214.

———, “ Islamic expansion and slave trade in medieval Africa ”, C. Méhaud (sous la direction de), *Mouvements de populations dans l’océan Indien. Actes du quatrième congrès de l’Association Historique Internationale de l’océan Indien et du quatorzième colloque de la Commission Internationale d’Histoire Maritime tenu à Saint-Denis-de-la-Réunion du 4 au 9 septembre 1972*, Paris, Librairie Honoré Champion, 1979, p. 33-34.

LEWICKI, Tadeusz, *Arabic External Sources for the History of Africa to the South of Sahara*, Kraków, Polska Akademia Nauk, 1969.

LOMBARD, D., *Le Carrefour javanais. Essais d’histoire globale. Tome II : Les Réseaux asiatiques*, Paris, EHESS, 1990.

LOPEZ, R. S., “ European Merchants in the Medieval Indies : the evidence of commercial Documents ”, *The Journal of Economic His-*

tory, III, 2 (1943), p. 164-184.

MacPHEE, R. D. E. et BURNEY, David A., “ Dating of modified femora of extinct dwarf Hippopotamus from southern Madagascar : Implications for constraining human colonization and vertebrate extinction events ”, *Journal of Archaeological Science*, 18 (1991), p. 695-706.

MANGUIN, P.-Y., “ Southeast Asian Shipping in the Indian Ocean during the first Millenium AD ”, H. P. Ray et J.-F. Salles (sous la direction de), *Tradition and Archaeology. Early Maritime contacts in the Indian Ocean*, Delhi, Manohar, 2012, p. 181-196.

_____, “ Les techniques de construction navale aux Maldives originaires d’Asie du Sud-Est ”, *Techniques et culture*, 35-36 (2000), p. 21-47.

MSAIDE, Said, DUCOURNEAU, Axel, BOETSCH, Gilles, LONGEPIED, Guy, PAPA, Kassim, ALLIBERT, Claude, YAHAYA, Ali Ahmed, CHIARONI, Jacques et MITCHELL, Michael J., “ Genetic diversity on the Comoros Islands shows early seafaring as major determinant of human biocultural evolution in the Western Indian Ocean ”, *European Journal of Human Genetics*, 19 (2011), p. 89-94.

MATHEW, G., “ The dating and the Significance of the Periplus of the Erythrean Sea ”, H. N. Chittick et R. I. Rotberg (sous la direction de), *East Africa and the Orient. Cultural Syntheses in Pre-Colonial Times*, New York / London, Africana Publishing Company, a Division of Holmes and Meier Publishers, Inc., 1975, p. 147-163.

_____, *Mariners, Merchants and Oceans. Studies in Maritime History*, New Delhi, Manohar, 1995, p. 1-18.

McPHERSON, Kenneth, *The Indian Ocean. A History of People and The Sea*, Oxford, Oxford University Press, 1993.

MILLER, J., *The Spice Trade of the Roman Empire*, Oxford, Clarendon Press, 1969.

MILLOT, L., “ Les ruines de Mahilaka ”, *Bulletin de l’Académie Malgache*, 10 (1912), p. 283-288.

MOLLAT, Michel, *Les explorateurs du XII^e au XVI^e siècle. Pre-*

miers regards sur des mondes nouveaux, Paris, Comité des Travaux Historiques et Scientifiques (C.T.H.S.), 1992.

NATIVEL, Didier et RAJAONAH, Faranirina V. (sous la direction de), *Madagascar et l'Afrique. Entre identité insulaire et appartenances historiques*, Paris, Karthala, 2007.

OTTINO, Paul, *Madagascar, les Comores et le Sud-Ouest de l'océan Indien (Projet d'Enseignement et de Recherches)*, Antananarivo, Université de Madagascar – Établissement d'Enseignement Supérieur de Lettres – Centre d'Anthropologie Culturelle et Sociale, 1974.

PEARSON, M. N., *The Indian Ocean*, London, Routledge, 2003.

PEARSON, M. P., “Tombs and Monumentality in Southern Madagascar : Preliminary Results of the Central Androy Survey”, *Antiquity*, 66 (1992), p. 941-948.

PIRENNE, Jaqueline, “Le développement de la navigation Égypte-Inde dans l'Antiquité”, M. Mollat (sous la direction de), *Sociétés et Compagnies de commerce en Orient et dans l'océan Indien. Actes du huitième colloque international d'Histoire maritime* (Beyrouth, le 5-10 septembre 1966), Paris, SEVPEN, 1970, p. 101-119.

POUMAILLOUX, P., “Le ‘mtepe’, bateau cosu des Swahili, suivi d'un glossaire technique”, *Études Océan Indien*, 27-28 (1999), p. 227-238.

POPOVIC, Alexandre, “Encore quelques détails autour du problème des Zanj”, tiré à part des *Actas do IV Congresso de Estudos Árabes e Islâmicos* (Coimbra-Lisboa, 1 a 8 de Setembro de 1968), Leiden, E. J. Brill, 1971, p. 1-7.

PRADINES, Stéphane, “L'art de la guerre chez les Swahili : les premiers forts d'Afrique orientale”, *Journal des Africanistes*, 72, 2 (2002), p. 71-87.

PRINS, A. H. J., *Sailing from Lamu : A study of maritime culture in Islamic East Africa*, Assen, Van Gorcum, 1965.

———, “The mtepe of Lamu, Mombasa and the Zanzibar sea”, *Paideuma*, 28 (1982), p. 85-100.

RADIMILAHY, Marie de Chantal, *Mahilaka – An archaeologi-*

cal investigation of an early town in northwestern Madagascar, Uppsala, Department of Archaeology and Ancient History, 1998 (Studies in African Archaeology 15).

RAHARIJAONA, V. et RAKOTOVOLOLONA, S., “ Première reconnaissance archéologique dans le pays 'Tanala' (Ifanadiana-Ranomafana) ”, *Taloha*, 12 (1994), p. 159-169.

RAJAONARIMANANA, Narivelo, *Sorabe. Traités divinatoires et recettes médico-magiques de la tradition malgache antemoro*. Thèse de Doctorat (nouveau régime) en Lettres et Sciences Humaines, Paris, Institut National des Langues et Civilisations Orientales, 1990.

RAJAONARIMANANA, Narivelo et VÉRIN, Pierre, “ Rétention des formes anciennes de l'austro-nésien commun dans les dialectes malgaches ”, S. Evers et M. Spindler (sous la direction de), *Cultures of Madagascar : Ebb and flow of Influences. Civilisations de Madagascar : flux et reflux des Influences*, Leiden, International Institute for Asian Studies, Working Papers Series 2, 1995, p. 35-38.

RALAIMIHOATRA, E., “ Le peuplement de l'Imerina ”, *Bulletin de liaison des professeurs d'histoire et de géographie d'Afrique et de Madagascar* (Mejec-Yaoundé), 1 (1969), p. 39-45.

_____, “ Éléments de la connaissance des protomalgaches ”, *Bulletin de l'Académie Malgache*, 49-1 (1971), p. 29-33.

RANDLES, W. G. L., *Geography, Cartography and Nautical Science in the Renaissance : The Impact of the Great Discoveries*, Aldershot, Ashgate Variorum, 2000 (Variorum Collected Studies Series : CS 689).

_____, “ La science universitaire en Europe et les découvertes portugaises : Aristotélisme doctrinaire et expérience des navigateurs ”, *Geography, Cartography and Nautical Science in the Renaissance : The Impact of the Great Discoveries*, Aldershot, Ashgate Variorum, 2000, chap. XII, p. 19-24.

_____, “ La configuration cartographique du continent africain avant et après le voyage de Bartolomeu Dias : hypothèses et enseignements ”, *Geography, Cartography and Nautical Science in the Re-*

naissance : *The Impact of the Great Discoveries*, Aldershot, Ashgate Variorum, 2000, chap. VIII, p. 111-119.

RAZAFINDRAZAKA, H. ; RICAUX, F.-X. ; COX, M. P. ; MORMINA, M. ; DUGOUJON, J.-M. ; RANDRIAMAROLAZA, L.-P. ; GUITARD, E. ; TONASSO, L. ; LUDES, B. ; CRUBÉZY, E., “ Complete mitochondrial DNA sequences provide new Insights into the Polynesian Motif and the Peopling of Madagascar ”, *European Journal of Human Genetics*, 18/5 (2010), p. 575-581.

RICAUX, F.-X. ; RAZAFINDRAZAKA, H. ; COX, M. P. ; DUGOUJON, J.-M. ; GUITARD, E. ; SAMBO, C. ; MORMINA, M. ; MIRAZON-LAHR, M. ; LUDES, B. ; CRUBÉZY, E., “ A New Deep Brnch of Eurasian mtDNA Macrohaplogroup M reveals Additionnal Complexity Regarding the Settlement of Madagascar ”, *BMC Genomics*, 10 (2009), p. 605.

RICHARD, Jean, “ Les navigations des Occidentaux sur l’océan Indien et la mer Caspienne (XII^e-XV^e siècles) ”, M. Mollat (sous la direction de), *Sociétés et Compagnies de commerce en Orient et dans l’océan Indien. Actes du huitième colloque international d’Histoire maritime (Beyrouth, le 5-10 septembre 1966)*, Paris, SEVPEN, 1970, p. 352-363.

ROMBAKA, J. Ph., “ Histoire des ancêtres antemoro-anteony ”, J. Poirier - A. Rabenoro (éd.), *Tradition et dynamique sociale à Madagascar*, Nice : Institut d’Études et de Recherches Interethniques et Interculturelles – Université de Nice, 1978, p. 322-342.

SACHS, C., *Les instruments de musique à Madagascar*, Paris, Institut d’Ethnologie, 1938.

SHAW, T. ; SINCAIR, P. ; ANDAH, B. et OKPOKOO, A. (sous la direction de), *The Archaeology of Africa : Food, Metals and Towns*, London, Routledge, 1993.

SHERIFF, Abdul M. H., “ La côte d’Afrique orientale et son rôle dans le commerce maritime ”, G. Mokhtar (sous la direction de), *Histoire générale de l’Afrique*, tome 2, *Afrique ancienne*, Paris, UNESCO/ Nouvelles Éditions Africaines, 1989, p. 595-611.

SIMON, Pierre, *Ny Fiteny fahizany. Reconstitution et périodisation du malgache ancien jusqu'au XIV^e siècle*, Paris, INALCO – CEROI, 1998 (Travaux et Documents 5 – Série langues et littérature).

_____, *La langue des ancêtres. Ny Fitenin-dRazana. Une périodisation du malgache de l'origine au XV^e siècle*, Paris, l'Harmatta, 2006.

SOLODRAIBE, Th., “ Tradition orale et histoire : la région de Ranomafana-Ifanadiana ”, *Omaly sy Anio*, 23-24, (1986), p. 149-167.

SOODYALL, H. ; JENKIS, T. ; HEWITT, R. ; KRAUSE, A. et STONEKING, M., “ The peopling of Madagascar ”, A. J. Boyce et C. G. N. Mascie-Taylor (sous la direction de), *Molecular biology and human diversity*, Cambridge, University Press, 1996, p. 157-170.

THOMAZ, Luís Filipe, “ La Découverte de Madagascar par les Portugais au XVI^e siècle ”, *Archipel*, 78 (2009), p. 153-180.

TIBBETS, G. R., *Arab Navigation in the Indian Ocean before the coming of the Portuguese*, London, Royal Asiatic Society, 1971.

TIBBETS, G. R., *A Study of the Arabic Texts Containing Material on South-East Asia*, Leiden / London, E. J. Brill, 1979.

TOFANELLI, S. ; BETONCINI, S. ; CASTRI, L. ; LUISELLI, D. ; CALAFELL, F. ; DONATI, G. et PAOLI, G., “ On the Origins and Admixture of Malagasy : New Evidence from High-Resolution Analyses of Paternal and Maternal Lineages ”, *Molecular Biology and Evolution*, 26/9 (2009), p. 2109-2124.

TOUSSAINT, Auguste, *Histoire de l'océan Indien*, Paris, PUF, 1961.

VÉRIN, Pierre, “ Aperçu sur l'histoire ancienne de Madagascar ”, *Rythmes Du Monde*, XIV/1-2 (1966), p. 3-6.

_____, *Les Échelles anciennes du commerce sur les côtes nord de Madagascar*, Paris, Université de Paris-I, [1972], 4 vols. (Thèse pour le Doctorat d'État Ès-Lettres et Sciences Humaines).

_____, “ Le peuplement de Madagascar ”, J. Poirier (sous la direction de), *Ethnologie régionale*. Vol I : *Afrique – Océanie*, Paris, Éditions Gallimard, 1972, p. 1408-1417.

_____, “ Le problème des origines malgaches ”, *Taloha*, 8 (1972), p. 41-55.

_____, “ Austronesian contributions to Madagascar ”, N. Chittick et R. Rotberg (sous la direction de), *Relations historiques à travers l’océan Indien : compte-rendu de la réunion d’experts de 1974*, Paris, Unesco, Histoire générale de l’Afrique, Études et Documents 3, p. 103-124.

_____, “ Madagascar ”, G. Mokhtar (sous la direction de), *Histoire générale de l’Afrique*, tome 2, *Afrique ancienne*, Paris, UNESCO/Nouvelles Éditions Africaines, 1989, p. 751-777.

VÉRIN, Pierre et WRIGHT, H., “ Madagascar and Indonesia : New Evidence from Archaeology and Linguistics ”, *Bulletin of Indo- -Pacific Prehistory Association*, 18 (1999), p. 35-41.

WRIGHT, Henry T., “ Early seafarers of the Comoro Islands : the Dembeni phase on the IXth-Xth centuries A. D. ”, *Azania*, 19 (1984), p. 13-59 (avec les contributions de C. Sinopoli, L. Wojnaroski, E. S. Hoffman, S. L. Scott, R. W. Redding, S. M. Goodman).

WRIGHT, Henry T. ; ANDRIANAIVOARIVONY, Rafolo ; BAILIFF, Ian ; BURNEY, David et DEWAR, Robert, “ Datation absolue des sites archéologiques du centre de Madagascar. Présentation des déterminations ”, *Taloha*, 11 (1992), p. 121-145.

WRIGHT, Henry T. ; RADIMILAHY, C. et ALLIBERT, C., “ L’évolution des systèmes d’installation dans la baie d’Ampasindava et à Nosy-Be ”, *Taloha*, 14-15 (2005), disponible sur <http://www.talohainfo/document.php?id=137>



**Cette publication a été financée par des fonds nationaux par la
“ Fundação para a Ciência e a Tecnologia ” (FCT) dans le cadre
du Projet Stratégique «PEst-OE/ELT/UI0077/2014»**



CLEPUL | Centro de Literaturas
e Culturas Lusófonas
e Europeias
Faculdade de Letras da Universidade de Lisboa

FCT

Fundação para a Ciência e a Tecnologia
MINISTÉRIO DA EDUCAÇÃO E CIÊNCIA

